EXTRAIT DU CATALOGUE

LE YEMEN
Mohamed Said El Attar

LES SCHEMAS DE REPRODUCTION ET LA METHODE DE PLANIFICATION SOCIALISTE
Mohamed Dowidar

JOURNAL DE MARCHE
Abdelhamid Benzine

LE QUAI AUX FLEURS NE REPOND PLUS (en arabe)
Malek Haddad

LES ALGERIENS EN FRANCE
Tayeb Belloula

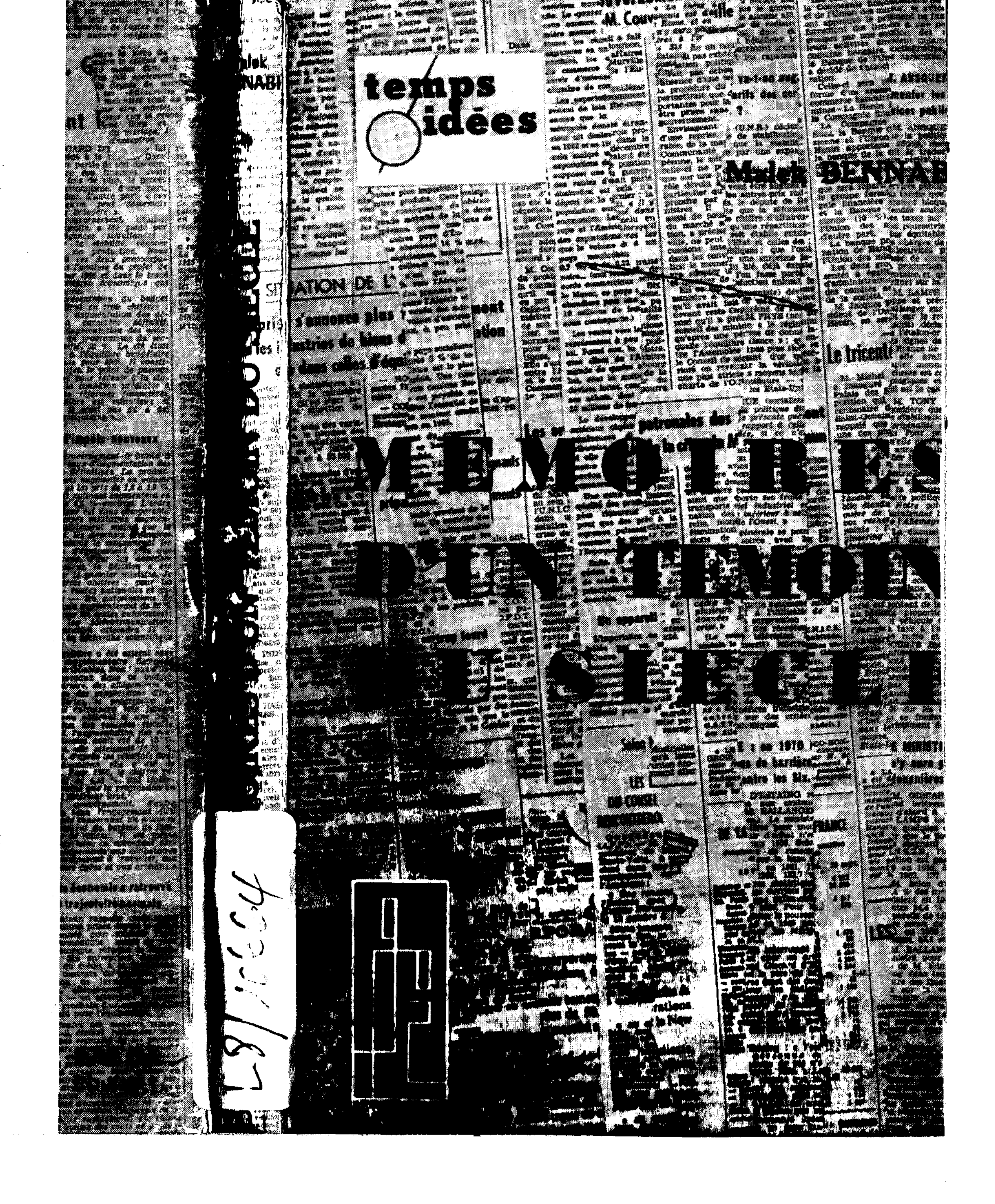
MEMOIRES D'UN TEMOIN DU SIECLE
Malek Bennabi

POUR NE PLUS REVER
Rachid Boudjedra

LES CINQ DOIGTS DU JOUR
Hocine Bouzaher

LE YEMEN (en arabe)
Mohamed Said El Attar

IMPRIMERIES NATIONALES ALGERIENNES
(ex-F O N T A N A)
3, rue Pelissier - ALGER



DU MEME AUTEUR

Parus en français :

— Le Phénomène Coranique Alger 1946
— Lebbeik Alger 1947
— Conditions de la Renaissance Alger 1947
— Vocation de l'Islam Paris 1954
— L'Afro-Asiatisme Le Caire 1956
— Perspectives Algériennes Alger 1965

Parus en arabe :

— Discours sur la nouvelle édification Beyrouth 1958
— Le Problème de la Culture Le Caire 1957
— La Lutte idéologique en pays colonisé Le Caire 1958
— Idée de Commonwealth Islamique Le Caire 1959
— Réflexions Le Caire 1959
— Naissance d'une société Le Caire 1960
— Dans le souffle de la bataille Le Caire 1961
— Brochure politique (en français et en arabe) : SOS... Algérie Le Caire 1957

En préparation :

— Suite des Mémoires d'un témoin du siècle
— Le Problème des idées dans le monde musulman
— La Naissance de la société musulmane.

Malek BENNABI

MEMOIRES D'UN TEMOIN DU SIECLE



EDITIONS
NATIONALES
ALGERIENNES

PREFACE

Cette préface n'est pas pour présenter, selon l'usage, ce livre au lecteur.

Il s'agit bien plutôt d'expliquer la circonstance curieuse dans laquelle le manuscrit, dont je publie ici une partie, m'est tombé sous la main.

Chacun a ses habitudes. Il m'arrive de faire ma prière de l'âsr, dans la mosquée, à ce moment creux où les gens qui la font en son heure précise, derrière l'imam, quittent le lieu.

Le lieu est alors à peu près vide. Et je choisis ce moment-là pour m'y recueillir.

C'était dans la mosquée récupérée du Dar-El-Bey, qui fut la cathédrale de Constantine pendant un siècle.

J'étais de retour en Algérie seulement depuis trois ou quatre jours, un an après la libération.

En me déchaussant à la porte, j'avais jeté un regard circulaire. Le lieu parle par son histoire plutôt que par son architecture.

J'avais répéré un petit coin au pied du vieux minbar. Il me convenait parce que je m'y trouvais assez loin de la rue.

Les vitraux filtraient un demi-jour entre les colonnes. Je m'installai dans mon coin, et me mis à faire ma prière.

J'en étais à la deuxième prosternation de l'âsr. Une habitude apprise au Caire et avec laquelle reviennent certains de nos pèlerins qui ont eu l'occasion de faire leur prière à la mosquée Sidna El-Houcine, près d'El-Azhar, me faisait garder cette attitude, face contre terre, plus longtemps qu'il n'est de coutume en Algérie.

C'est pendant cette prosternation que j'entendis derrière moi un pas feutré sur le tapis.

Puis le pas se retira. En me redressant, dans la position accroupie, mon regard se porta instinctivement à mon côté droit. Il y avait tout près de mon genou un rouleau.

Je continuai ma prière, selon son rythme ordinaire. A la fin, après la salutation de taslim, je me retournai : personne. Je regardai à droite et à gauche : personne. Celui qui avait déposé le rouleau avait disparu.

Qu'est-ce que c'est ? Je pris l'objet qui était soigneusement enveloppé de papier fort, collé.

Au toucher, je me rendis bien compte qu'il contenait du papier. Je fis sauter les bouts de collant transparent qui le fermaient.

C'était des pages écrites, d'une écriture fine mais très lisible.

Sur la première page, je vis, en écriture plus grosse, en lettres rondes, le titre : « Mémoires d'un témoin du siècle ».

J'en parcourus une page, puis deux...

C'était curieux, chaque Algérien de ma génération et capable de se servir d'une plume, pouvait l'écrire.

Je lus encore quelques pages. Je tombais enfin sur un nom qui pouvait être celui de son auteur : **SEDDIK.**

Qui est Seddik ?

Dès la première page il se présente comme un natif de Constantine où il serait né en 1905.

Un homme donc de ma génération. C'est tout. Faut-il lui rendre son bien ? Mais à quel Seddik le rendre ?

Mais n'est-ce pas le lui rendre un peu en le publiant, selon probablement son vœu ?

Que le lecteur accueille donc ce livre comme la pensée d'un Algérien qui a préféré lui parler derrière un voile, en gardant l'anonymat.

Alger, le 5 mai 1965.
M.B.

PREMIERE PARTIE

L'ENFANT

En naissant en 1905, en Algérie, on vient à un moment où le courant de conscience peut être connecté sur le passé, avec ses derniers témoins, et sur l'avenir avec ses premiers artisans.

J'ai donc bénéficié d'un privilège indispensable au témoin, en naissant à un tel moment.

Dans mon milieu familial j'ai trouvé, en effet, une aïeule, Hadja Baya, alors centenaire et qui mourra quand j'aurai trois ou quatre ans.

Je ne l'ai donc pas connue suffisamment. Mais en quittant ce monde, elle laissait dans le milieu familial où je commençais à prendre conscience, ses souvenirs vivants qu'on allait me transmettre dans la famille.

Ma grand'mère maternelle, Hadja Zoulikha, me dira notamment, quand je serai plus grand, comment sa mère - Hadja Baya - et sa famille quittèrent Constantine, le jour de «l'entrée des Français.»

Les familles constantinoises, une fois leur ville prise, n'eurent d'autre souci que sauver leur hon-

neur, surtout les familles où il y avait des jeunes filles. Elles durent les évacuer du côté du Rhumel, où se trouvent aujourd'hui, en bas : les moulins Kaouki et en haut : le pont suspendu.

Pendant que les Français entraient par la Brèche, les jeunes constantinoises et leurs familles quittaient leur ville en utilisant des cordes qui cédaient parfois, précipitant les vierges dans l'abîme.

Mon aïeule, Hadja Baya, a vécu cette tragédie. Son père et sa mère, la poussant devant eux à travers les rues d'une ville en désarroi, la conduisirent au bord du précipice, comme Abraham avait conduit, jadis, son fils Ismaël pour le sacrifice propitiatoire sur l'autel de Dieu.

Cette fois, mon aïeule devait être immolée sur l'autel d'une Patrie détruite, pour sauver l'honneur d'une famille musulmane.

Mon aïeule a échappé cependant à un sort terrible : la corde le long de laquelle elle s'était glissée n'avait pas cédé.

Et avec sa famille, elle était allée se réfugier à Tunis, puis à La Mecque avant son retour en Algérie, quelques années après, une fois mariée et ayant des enfants.

Elle est morte, mais le souvenir de son épisode tragique que je viens de résumer lui a survécu.

On comprend son effet sur l'imagination de ses arrière-petits-enfants comme moi, quand il leur était raconté, pendant les veillées d'hiver, par sa fille, ma

grand-mère Hadja Zoulikha qui a vécu elle-même près de cent ans.

Il faut ajouter que ma grand-mère avait un réel talent de conteur qui nous enchantait quand nous étions autour d'elle. Ce fut, en tout cas, ma première école.

Ma conscience s'est formée surtout à cette école, comme devait me le révéler, une trentaine d'années après ma naissance, une introspection faite de concert avec quelques amis étudiants à Paris, qui devaient répondre comme moi à la question suivante :

— Quelle est l'action la plus méritoire de votre vie, et à quoi ou à qui la devez-vous ?

La question ressuscita dans ma mémoire un lointain souvenir.

Je devais avoir six ou sept ans. La situation matérielle de ma famille avait encore empiré. Mon grand-père paternel, décidé à quitter l'Algérie colonisée, avait liquidé le reste des biens de la famille pour aller s'établir en Tripolitaine. Il partit avec cette vague de migration qui avait affecté, vers 1908, certains centres importants comme Constantine ou Tlemcen, traduisant ce refus de cohabitation avec le colonisateur qu'on peut considérer comme le germe de pas mal de manifestations politiques ultérieures, et surtout comme le germe de ce sentiment de résistance qui a explosé le 1er Novembre 1954.

Cet exode coïncidait d'ailleurs avec des transformations sociales qui s'opéraient graduellement dans le milieu constantinois. Le milieu gardait ses

apparences dans le cadre colonial mais ses structures traditionnelles et ses usages se transformaient.

Les solennités, les mariages, les enterrements, les fêtes d'exorcisme (en-nouchra), les soirées des confréries - hansalas, rahmania, tidjania et surtout aïssaouas - étaient célébrés avec autant d'éclat et d'ostentation qu'auparavant dans les familles, mais celles-ci n'avaient plus les mêmes ressources.

Une famille, jadis riche, devait maintenant, pour marier « dignement » un de ses enfants, vendre ou aliéner la maison familiale.

On gardait l'apparence mais on perdait la substance.

D'ailleurs, l'apparence elle-même commençait à changer. Cette transformation affectait l'ordre moral et l'ordre social. La niche, placée à côté de la porte de chaque maison et où les habitants mettaient, à des heures déterminées, le repas des pauvres pour leur éviter l'humiliation de la mendicité à haute voix, aux portes des habitations, avait disparu avant ma naissance.

L'usage de l'alcool apparut et commençait ses ravages. Les premiers abus de confiance, contraires à des traditions immémoriales eurent lieu et firent disparaître ces traditions peu à peu.

C'est ainsi que cette belle tradition de solidarité sociale qui consiste à prêter à une mariée tous les bijoux du voisinage disparut dès mon enfance.

Elle disparut parce que les bijoux prêtés à un faux mariage n'avaient pas été rendus à leurs propriétaires.

Dans l'ordre social, la dégradation du cadre traditionnel était encore plus apparente.

Certaines corporations, comme celle des tissserands, avaient déjà disparu depuis longtemps. Les autres corporations végétaient et disparaissaient, à leur tour, l'une après l'autre, pour céder la place à la pacotille fabriquée.

Des rues entières du vieux Constantine gardaient encore leur nom de jadis - comme Rahbat Essouf, Sabat Ech-Barlia etc... - mais avaient vu disparaître les corporations, jadis prospères, qui leur avaient donné le nom.

La société constantinoise se vulgarisait par le haut et se paupérisait par le bas.

Même le détail vestimentaire masculin subissait cette évolution dégradante. Dans les rues de Constantine où l'on ne voyait que les turbans, les burnous et les vêtements de flanelle brodés, tout cela commençait à disparaître. Et les boutiques où se fabriquaient ces articles - comme les Es-Sadarin - fermaient l'une après l'autre.

On voyait de plus en plus le vêtement européen ou la friperie de Marseille. Le paysage urbain se transformait par ce côté et par un autre. L'établissement de plus en plus dense des Européens et la francisation massive des juifs donnaient, avec ce nouveau peuplement, ses cafés, son commerce propre dans de nouvelles artères, comme la rue Caraman,

ses banques, ses restaurants, son électricité, ses vitrines, un nouvel aspect à la ville.

La vie « indigène » se rétrécissait, se réfugiait dans les ruelles et les impasses de Sidi Rached.

Toutes ces transformations, outre leur effet moral ou social avaient un effet psychologique déprimant sur les vieux Constantinois, comme mon grand-père.

Tout le préparait donc à songer à quitter le pays. Mais mon père n'avait pas pu le suivre dans l'exode. Ma mère l'avait retenu parce qu'elle n'entendait pas s'éloigner de sa famille, déjà établie à Tébessa depuis un demi-siècle.

Si bien que mon grand-père, accompagné de son frère et de mon oncle, étant parti avec tout ce qu'il avait pu emporter, mon père demeura un certain temps à Tébessa sans ressources, ni travail.

Ce fut un temps très dur pour ma famille. C'est à ce moment-là que mon grand-oncle qui m'avait adopté mourut à Constantine et que sa femme ne pouvant plus, matériellement, me garder, me rendit à mes parents, avec le déchirement qu'on devine pour elle et pour moi.

A partir de ce moment, je devenais petit Tébessien. C'est dans ce nouveau milieu et dans une famille extrêmement pauvre que je fis la connaissance de ma grand-mère maternelle. Ses contes, ses anecdotes pieuses sur la bonne action récompensée et la mauvaise châtiée me façonnaient à mon insu.

Par elle, j'ai appris que la charité est un thème favori de la morale islamique. Et c'est une de ses anecdotes sur la charité qui me valut un jour, à l'âge de six ou sept ans, l'action que je crois en effet la plus méritoire de ma vie.

Qu'on imagine : dans une famille pauvre ou appauvrie où le père ne travaille pas, les enfants ne peuvent pas être nourris.

Au demeurant c'était ma mère qui, par un travail de couture, nourrissait la nichée. C'était aussi elle qui tenait les cordons de la bourse. Mais la bourse était plate, si bien - je me rappelle toujours ce souvenir avec émotion - que le jour où il fallut régler le maître de l'école coranique où j'avais été placé, ma mère dut lui livrer, pour paiement, son propre lit, ce lit algérien fait de planches montées sur deux tréteaux qu'on appelle es-sada.

Donc la bourse familiale était très plate. Et c'était l'ingéniosité et les grandes veillées de couture de ma mère qui nous nourrissaient.

Mais ma mère était un intendant qui avait conscience de l'insuffisance du régime de la famille. Et pour compenser cette carence alimentaire pour ses enfants, elle faisait tous les vendredis un extra.

Chaque vendredi à midi, j'avais droit avec mes deux sœurs à une portion de cette gourmandise tébessienne qu'on appelle le r'fiss, faite de dattes pétries avec un peu d'huile, dans de la galette écrasée.

Ce jour là, à midi, j'avais donc eu ma ration de

r'fiss. On devine avec quelle gourmandise l'enfant que j'étais écrasait sous ses dents la pâte délicieuse.

Soudain, à la porte de la maison la voix d'un mendiant s'éleva :

— Donnez-moi la part de Dieu !...

Et l'enfant qui n'avait mangé à peu près que la moitié de son mijot s'arrêta. Une histoire de sa grand-mère lui était revenue subitement à l'esprit. Et l'enfant alla porter sa ration au mendiant.

Un quart de siècle après, à Paris, l'homme qu'il était devenu comprit ce qu'il devait à une vieille femme.

Et aujourd'hui, je dois noter dans ces mémoires que dans cette période tragique où le pays n'était plus maître des leviers de son existence, et où les jeunes d'avant la première guerre mondiale n'avaient plus que le souci de s'installer, le mieux possible, dans l'ordre colonial, la vieille génération de mon grand-père et de ma grand-mère a conservé le capital historique essentiel, ces traditions et cette âme sans lesquelles le pays ne pouvait plus refaire son histoire.

Quoi qu'il en soit, en revenant chez mes parents à Tébessa, je revenais avec des impressions déjà fortement marquées en moi durant mon séjour constantinois chez mes parents nourriciers.

Et ce que je ne trouvais pas à Tébessa, de l'ambiance habituelle que je connaissais dans l'ancienne ville des beys, donnait plus de force encore à son attraction sur mon esprit.

Constantine est demeurée, à cause de cela, un centre de polarisation de ma conscience dans les années de ma prime enfance.

Tébessa va devenir un autre centre de polarition qui ajoutera sa propre composante psychique à mon être.

A cette époque, la ville demeurait à peu près encore enfermée dans ses anciennes limites byzantines, c'est-à-dire à l'intérieur des murailles hâtivement et grossièrement dressées contre l'invasion vandale.

La période arabe avait ajouté, en dehors des murailles, un petit bourg, un genre de mechta, la Zaouia - probablement dénommée ainsi à cause du marabout Sidi Abderrahmane - où une population semi-pastorale composée de gens des tribus voisines - Lemouchis, Yahiaouis, Abidis - préférait habiter là, à cause de leurs bêtes, plutôt qu'en ville.

Voilà à peu près le cadre où allait se dérouler la partie la plus importante de mon enfance.

Cependant, les familles habitant à l'intérieur de la ville, avaient elles-mêmes leurs vaches qui partaient le matin au pacage avec le pâtre qui les réunissait à l'une des portes de la ville, la porte Caracalla - Bab Sidi Ben Saïd disent les musulmans - et rentraient le soir toutes seules au bercail, en emplissant les ruelles de leurs beuglements et de leurs bouses.

Dans ce paysage traditionnel, la période coloniale a ajouté une banlieue administrative consti-

tuée principalement par les bâtiments des communes mixtes de Tébessa et de Morsott et une banlieue résidentielle habitée par les Européens, fonctionnaires, maîtres d'école, postiers, douaniers, gendarmes, un ou deux médecins.

Le cadre où allait se dérouler ma jeunesse résumait en somme l'histoire du pays depuis deux millénaires.

Le milieu tébessien différait du milieu constantinois, où j'avais vécu jusque-là, sur bien des points.

D'abord on y échappait dans une grande mesure à cette hantise du fait colonial, qu'imposait ailleurs ce qu'on appellera plus tard « la présence française ». Cela résultait d'une sorte d'auto-défense du sol lui-même qui n'attirait pas beaucoup le colon. On y voyait bien le gendarme, le douanier, mais noyés dans une masse de burnous, surtout les jours de marché.

Par son contact permanent avec les tribus voisines, Tébessa gardait en effet un caractère semi-bédouin, quelque chose de pastoral, de tribal, avec une odeur de lait et des ânes familiers dans les rues.

Les structures traditionnelles ne donnaient pas trop prise, comme dans le milieu urbain, aux conséquences morales et sociales du fait colonial.

Sa population ne déchoyait pas, ne se vulgarisait pas. On mangeait du couscous et de la galette, on buvait de l'eau. Grâce à la simplicité de sa vie

et à la pauvreté de son sol, Tébessa gardait encore son âme et sa dignité.

Donc dans le nouveau cadre, je me trouvais, - tant du point de vue indigène que du point de vue européen - devant un tas d'éléments nouveaux, avec des impressions nouvelles.

D'abord les jeux d'enfants changeaient de Constantine à Tébessa.

Dans ma ville natale, ils étaient plus raffinés : les tout jeunes jouaient avec ce hochet de fabrication locale, en bois peinturluré, comme ces coffres bon marché qu'emportent les jeunes mariées de nos tribus tébessiennes dans leur dot.

Les plus âgés jouent à saute-mouton ou au quinet.

A Tébessa, les jeux étaient différents, avec un caractère à la fois plus fruste, plus robuste et davantage marqué par les traditions locales, parfois avec quelque chose qui verse dans la magie et le spiritisme.

Il y avait aussi le jeu saisonnier. Au printemps, de véritables compétitions sportives s'instaurent entre les gens de Tébessa et ceux de la Zaouia - y compris les grandes personnes -, en de passionnants matches de koura. La koura c'est une balle confectionnée en bois taillé dans le nœud d'une branche de chêne, ou bien en poils de chèvre agglomérés avec une poix indigène, et que chacune des deux équipes doit porter dans les buts de l'équipe opposée, avec des kous, assez semblables aux bâtons dont se ser-

vent les joueurs de golf, mais simplement taillées dans une branche de chêne et recourbées au bout, sur un feu doux.

Un jeu plus dangereux, c'était la petite guerre entre les galopins de Tébessa et ceux de la Zaouia. Le même jeu existait d'ailleurs à Constantine et opposait durement les enfants du quartier d'El-Kantara et ceux de Bab-El-Djabia.

Mais le jeu le plus passionnant, c'était la rapine. Autour de la ville il y avait une ceinture verte - aujourd'hui construite - où les maraîchers faisaient pousser leurs légumes. C'est à l'époque de la salade romaine et des fruits que la rapine sévissait au désespoir des pauvres maraîchers. A ce moment, l'école buissonnière sévissait aussi et les petits tébessiens tombaient comme des nuées de moineaux sur les vergers des jardins alentour.

On peut dire que les enfants de Tébessa ont travaillé, sans le savoir, autant que l'évolution de la vie, à transformer en friche cette ceinture verte, qui fut distribuée ensuite en lotissements, dans la banlieue de Bab Zarour et Bab Zouatine.

J'avais mes coins préférés et mes jours préférés. J'aimais les après-midi du mercredi parce que ce jour-là on sortait de l'école coranique de bonne heure. Le taleb, dans la main de qui on avait, selon la tradition, déposé en arrivant à l'heure du dhohr une pièce de deux sous, nous laissait partir plus tôt. Je ne fréquentais pas encore l'école française.

J'étais donc libre ces après-midi-là. Le soleil projetait, à cette heure-là, une clarté qui dorait toute la ville.

J'aimais aller jouer dans ces flaques de lumière dorée, sur les trottoirs de la rue de Constantine ou sur le cours Carnot qui les longe et où se dressait le kiosque de musique autour duquel la population européenne dansait les nuits du 14 Juillet. C'est en jouant, je crois, par un après-midi de mercredi sur ces trottoirs que je reçus le coup de pied d'un Européen parce que le petit « bicot » que j'étais se trouvait sur ses pas.

Les remparts me fascinaient parce qu'ils se prêtaient à des expéditions qui me donnaient l'impression de me transporter dans un autre monde.

D'autres lieux m'intriguaient. Je ne passais pas devant l'église, quand ma sœur aînée me conduisait dans ces parages, sans lever le regard vers son clocher.

Et une pensée que je n'avais jamais dite à personne m'envahissait. Je pensais que ma petite sœur Ouarda - que je n'ai pas connue parce qu'elle était morte alors que j'étais moi-même bébé - était prisonnière dedans, comme on enferme en lieu sûr et inaccessible un trésor ravi à quelqu'un.

La Zaouia des Kadrias n'était pas loin de chez moi. C'était l'usage, aux mariages et aux circoncisions, que sa fanfare accompagne, la nuit, le marié ou l'enfant qui va au baptême, le jour.

Chaque fois que la fanfare faisait entendre ses premières mesures, je me précipitais. Une fois, en-

tendant les Kadrias vers midi, j'ai dit spontanément : C'est une circoncision dans telle famille. Et l'affirmation s'est vérifiée quand je me suis précipité pour suivre le cortège du baptême, comme les autres enfants.

Ce souvenir me paraît curieux, même en ce moment. Quoi qu'il en soit, la situation matérielle de ma famille s'était améliorée entre-temps. Mon père, ancien méderséen, avait fini par trouver un emploi de khodja à la commune mixte de Tébessa.

J'avais été mis à l'école française. Mais je continuais à aller à l'école coranique. Il fallait m'y rendre le matin de très bonne heure pour être ensuite à 8 heures à l'école française.

Le régime était dur pour moi. Et la différence que je constatais dans l'aspect des deux écoles et dans le traitement des deux maîtres, me rendit insupportable le régime. Je me sauvais régulièrement du taleb et de la natte d'alfa. Et je recevais régulièrement des corrections de mon père et du taleb, ce qui accroissait mon aversion de l'école coranique. Je devenais un mauvais écolier des deux côtés. Enfin mes parents cédèrent et me firent quitter l'école coranique où je n'apprenais rien, où, en quatre ans, peut-être, je n'ai pas dépassé la sourate de Sabih. Un souvenir m'en reste cependant. Comme dans toutes les écoles coraniques, nous effacions nos planchettes, chaque matin, dans un bassinet en maçonnerie situé dans un coin de l'école. Et quand l'eau du bassin devenait trop chargée de cette encre spéciale - smagh - fabriquée parfois par le taleb

avec du suint de mouton, on devait la transvaser dans un seau qu'on allait verser dans un coin de terre propre.

Un jour, cependant, mes condisciples et moi, nous bûmes cette eau parce qu'elle contenait - pensions-nous - la parole de Dieu. L'intention était touchante : Nous voulions boire cette parole.

A l'école unique de la petite ville il y avait une « quatrième » classe réservée aux « petits indigènes ». C'était le purgatoire où ils pouvaient, comme moi, passer plusieurs années, avant d'entrer dans les classes normales, à la suite d'un examen qui leur permettait soit de passer directement en « deuxième », soit en « troisième » classe. J'eus la chance un jour de passer en troisième. C'était en effet une chance parce qu'elle décida, je crois, de la suite de mes études. Elle s'incarnait en la personne d'une maîtresse, Mme Buil, dont je garde jusqu'à ce jour un souvenir attendri. Dans sa classe, je me trouvai pour la première fois avec de petits Européens qui, eux, étaient passés par la « cinquième ».

Mes parents ayant le souci de me mettre au niveau de ma nouvelle condition, j'eus mes premiers tabliers noirs et mon premier cartable pour ressembler à mes petits camarades. Un premier examen, je crois une dictée et quelques questions de grammaire, me mit à la tête de ma classe et me donna droit à écrire, ce matin-là, les exercices sur la première page de ce qu'on appelait alors le « cahier de classe » et que le maître ou la maîtresse mettait, à

tour de rôle chaque matin, dans l'ordre du classement, entre les mains d'un élève.

Mais ce qui me reste surtout à la mémoire, c'est le coup de foudre que j'ai eu pour Mme Buil. Ça ne s'explique pas à moins de recourir à Monsieur Freud, mais un matin, je me suis réveillé avec un amour fou pour Mme Buil, comme si elle eut été ma propre mère. Et, chose étrange, ma maîtresse répondit à l'élan de ce cœur d'enfant.

De toutes façons, mes études se trouvaient dès lors bien amorcées. En ville, ma conduite devenait moins turbulente, plus réglée. Et je crois que c'est à ce moment-là que je commençai à fréquenter, durant les vacances, la mosquée. J'aimais surtout y faire la prière du vendredi parce que je mettais alors une gandoura immaculée et un petit burnous. Ma mère nourrice, la brave Bhaidja, me les avait rapportés de Constantine au cours de l'une de ces visites qu'elle nous faisait de temps en temps et qui entretenaient dans mon esprit, la nostalgie de la ville natale.

Maintenant, je suivais la conversation des grandes personnes. Et c'est ainsi que j'appris au cours d'une visite de ma mère Bhaidja, que mon grand-père était retourné à Constantine après le débarquement des Italiens à Tripoli.

Et il me tardait de revoir ce grand-père que je ne connaissais pas, de revoir aussi Constantine.

En attendant, je jouais et j'étudiais à Tébessa.

Les vieilles familles y vivaient d'un peu de

culture dans la plaine avoisinante qui nourrissait encore les gens et les bêtes.

Quand on passait dans la rue de la Prison, par les beaux après-midi, on voyait devant sa porte le caïd Essedik qui n'exerçait plus depuis longtemps mais dont le burnous rouge était prêté à tous les jeunes mariés la nuit de leurs noces, tandis que sa femme prêtait les grands chaudrons pour le couscous des grandes circonstances.

Le vieux caïd était là avec ses vieux amis, jouant aux dames et sirotant le café.

Ce n'est qu'après les grands incendies qui détrisirent vers 1912, les forêts de la région que la vie de ces familles a dû devenir peu à peu difficile, puis impossible et que la dégradation sociale gagna à son tour l'ancienne ville romaine.

Pour le moment, la vie s'écoulait normalement entre ses remparts. Les seuls faits saillants, c'étaient les élections. La ville avait le tempérament politique. Il y avait deux çofs : celui de Abbas Ben Hammana, un indépendant, et celui de Ben Allaoua, un administratif.

Cet Abbas Ben Hammana - qui est très peu connu en Algérie - était cependant un précurseur de l'idée nationaliste, à l'Est, avec Ben Rahal, à l'Ouest. Les deux hommes se connurent d'ailleurs et constituèrent la première délégation algérienne qui partit à Paris, vers cette époque, pour présenter au gouvernement français des revendications. Abbas Ben Hammana a laissé même une boutade.

Le gouvernement français ne lui avait pas octroyé, bien entendu, les droits réclamés, mais lui accorda la médaille du « mérite agricole ». Et un Européen, de Tébessa, qui voulait faire de l'esprit lui demanda un jour :

— Qu'est-ce que vous avez planté, pour avoir cette décoration ?

Du tac au tac, Abbas Ben Hammana lui répondit :

— J'ai planté de l'influence à Paris.

Il s'est trouvé aussi mêlé, à cette époque, à cet attentat politique qui avait suscité une vive émotion dans la haute administration et prit une telle dimension qu'un auteur lui consacra un livre « L'affaire de Tébessa ».

Mais Abbas Ben Hammana doit être cité surtout comme le premier algérien qui s'est intéressé à la résurrection de la langue arabe. Grâce à lui, Tébessa a vu s'ériger entre ses remparts la première « médersa ».

Bref, Tébessa était animé. On y vivait dans une atmosphère de lutte politique. Et les journées d'élections municipales étaient chaudes. Après le résultat du scrutin, les soirées étaient plus chaudes encore. Car le parti victorieux défilait dans les rues avec la raïta et le tabbal : Mais le cortège ne se bornait pas à ce défilé triomphal. Il s'arrêtait devant les portes de ceux qui étaient du parti du vaincu et les coups de bâtons pleuvaient sur ces portes.

Un soir, le cortège s'arrêta devant notre porte.

Le scrutin avait été, dans la journée, défavorable à Abbas Ben Hammana et les coups plurent sur notre porte. J'eus peur, je l'avoue, car j'imaginais que ça ne s'arrêterait pas là, que les partisans de Ben Allaoua allaient franchir notre seuil, tout briser chez nous et me briser moi-même en mille miettes à coups de bâton. Mon père était dehors. Derrière ma mère qui glissait un regard par les interstices des volets, j'étais terrifié.

Tébessa avait aussi son côté populaire. Les jours de marché surtout, j'étais ravi d'aller - si c'était les vacances - écouter le conteur raconter les exploits de Sidna Ali, en s'accompagnant du bendir, sur la place du Marché, à la porte Bab El Djedid, ou plus ravi encore de me faufiler dans le cercle autour du charmeur de serpents ou autour des Oulads Ben Aïssa qui faisaient mille acrobaties égayées par les reparties désopilantes de leur clown : El-Messayah.

Le soir, dans la ville, il y avait ceux qui écoutaient dans les cafés maures le conteur attitré du lieu raconter les Mille et une Nuits ou l'épopée des Bani Hilal et ceux qui restaient à la mosquée, après la prière de l'Icha, pour écouter le cours de l'imam.

Tébessa était donc un foyer de culture où se rejoignaient les éléments du passé et les prémices de l'avenir.

Et naturellement ma conscience s'y formait dans ce double courant.

Voilà Tébessa à cette époque qu'on appellera plus tard en France « la belle époque ».

On apprit soudain, un matin à Tébessa, que Abbas Ben Hammana venait d'être assassiné.

Quelques jours après, il y eut le dernier quatorze Juillet de la belle époque. A la porte de la caserne, parée pour ce jour de la fête nationale française, on avait disposé un canon de campagne de chaque côté. Cela me parut coïncider avec la mort de Ben Hammana. Et quand quelques jours après la guerre éclata, je pensais que c'était à cause de sa mort.

⁂

La guerre qui allait changer la face du monde n'eut pas, en éclatant, grand écho dans ma conscience.

Le 1er août 1914, fut, pour l'enfant que j'étais, un jour comme les autres. En entendant ma grand-mère évoquer ses souvenirs de « Aïtat El-Brousse » - la guerre de 1870 -, je pensai simplement que l'événement qui survenait ce jour-là, c'était à cause de l'assassinat de Ben Hammana.

Je crois d'ailleurs que tous les peuples étaient encore un peu enfants à cet égard. Ils ne donnèrent pas à l'événement sa véritable dimension historique. Ils ne le pouvaient pas.

Bien sûr, les manifestations patriotiques ne manquèrent pas dans le monde. Je ne sais pas ce que les Berlinois et les Londoniens firent à la déclaration de guerre, mais les Parisiens brisèrent

quelques vitrines supposées appartenir à des Allemands, saccagèrent, entre autres, les dépôts Maggi et accompagnèrent jusqu'à la gare de l'Est en chantant La Marseillaise, dans les rues, les convois qui partirent pour le front.

Mais à Tébessa, la journée fut pareille aux autres.

Les enfants jouèrent sur les remparts. Les mamans préparèrent leur couscous ou filèrent leur laine.

Le conteur continua à conter les exploits de Sidna Ali ou de Dhiab El-Hilali, sur la place du Marché.

Et le soir, on pouvait, du côté européen, aller à un cinéma ambulant qui passait, une fois par semaine, les films de Max Linder sur la terrasse d'un café ou, du côté arabe, aller au café maure pour écouter un chapitre des Mille et une Nuits.

Ce n'est que petit à petit que le pays prendra conscience de la réalité de la guerre, avec les premiers départs de volontaires, les premiers appelés « indigènes » que leurs mères accompagnaient à la gare avec de déchirantes lamentations.

Mais c'est surtout, je crois, avec les premières restrictions sur le sucre, le pétrole, etc., et avec l'apparition de la petite monnaie papier que le pays prit conscience du climat de guerre.

Une légende de « Hadj Guillaume » y prenait naissance. Les trouvères se mirent à redécou-

vrir une littérature populaire en sommeil ou à en fabriquer une pour l'exalter.

Dans la région de Tébessa, les paroles de Sidi Ali Ben El-Hafsi étaient évoquées sur ce thème.

Dans la région de Constantine le répertoire populaire s'enrichit de quelques nouvelles chansons qui lui étaient consacrées.

Un vieux taleb de Tébessa disait au cercle de ses élèves :

— Guillaume a dit : J'ai peur que la guerre se termine avant que je n'aie eu le temps d'exprimer toutes mes idées, de réaliser toutes mes inventions.

La conscience populaire vivait dans ces nuages. Dans ma vie, un événement inattendu vint subitement en changer le cours.

Un soir, en remontant de l'école à quatre heures, ma mère m'attendait en haut de notre escalier pour me mettre sous le bras mon linge empaqueté. Elle m'embrassa avec effusion. Et, me repoussant doucement vers l'escalier, elle me dit :

— Cours rejoindre ton père.... Il est au bureau de la diligence, si elle n'est pas déjà partie, tu vas l'accompagner à Constantine.

Je pris mes jambes à mon cou. L'aubaine était inespérée. Je voulais revoir ma mère Bhaidja, je voulais connaître mon grand-père, Baba El-Khoudeir, mon oncle Mahmoud, mon grand-oncle M'Hammed...

Je voulais revoir Constantine. Et puis la diligence, quand elle passait sous les fenêtres de mon

école et que le cocher faisait claquer son fouet au-dessus de sa double rangée de chevaux, m'avait fait longtemps soupirer...

La gloire de poussière qu'elle laissait derrière elle sur la route de Constantine m'avait laissé souvent rêveur, quand elle partait plus tard et que je la rencontrais en rentrant de l'école.

D'une manière générale, je suis né avec le tempérament qui décrit l'auteur des « gens de voyages ».

Ce soir-là, je me trouvais au siège qui est derrière le cocher, sur l'impériale. Quand la diligence passa devant mon école, sous les fenêtres de ma classe, j'eus un sentiment de triomphe, de libération.

Il était encore jour quand la diligence s'arrêta à son premier relais à Youks. On changea les chevaux, comme on le fera aux relais suivants, dans la nuit.

A l'aube on arriva à Aïn-Beïda. Il fallait y attendre le train de Constantine, qui partira dans l'après-midi. On passa la matinée dans la chambre d'un bain maure. Rares étaient, à cette époque, les « indigènes » qui retenaient une chambre dans un hôtel parce qu'on les refoulait.

Le moment du voyage qui fut le plus impressionnant pour moi, quand on eut quitté Aïn-Beïda, sur ce train à voie étroite qui nous emmenait dans un wagon de troisième classe, c'est le moment

où, après Le khroubs, dans l'horizon d'encre de la nuit, m'apparut, en une vision éblouissante, Constantine avec son éclairage électrique.

Nous montâmes à pied, mon père et moi, de la gare. Le pont d'El-Kantara que foulait mon pied me parut, avec son éclairage nocturne une féerie. Un regard sous l'arche du pont se perdit dans le trou sombre du Rhumel. Je ne savais pas où nous allions. Mais tous les détails de la rue Nationale où nous nous engageâmes attiraient mon attention. Les fiacres qui remontaient de la gare des voyageurs faisaient résonner les sabots de leurs chevaux sur le pavé dur et uni de la chaussée. Ce bruit me ravissait, par effet de contraste. A Tébessa, le sabot était assourdi par la couche de poussière qui recouvrait les rues de la petite ville.

Je vois à droite, l'escalier qui remonte vers le quartier arabe des Rabi'n Chérif. J'ai l'envie de le monter et de le redescendre. Les maisons hautes, contrairement à Tébessa où elles sont basses, même dans la rue principale, ne manquèrent pas de m'impressionner.

Et surtout l'éclairage électrique que je ne connaissais pas encore !

Bref, j'imagine qu'un petit paysan arrivant d'Auvergne à Paris, la nuit, ne peut pas avoir des impressions différentes des miennes, à ce moment-là.

Tout à coup, je vois mon père franchir le seuil d'un café maure où le vieux cafetier se préparait

visiblement à la fermeture. Il arrangeait le feu de son oudjak pour le matin.

Les manières douces, le chach tabani qui entourait son visage avenant me rendirent tout de suite sympathique le vieil homme qui nous accueillait. C'était Si Ben Yamina. Mon père et lui se congratulèrent un instant, pendant que je jetais un regard sur les nattes étendues et sur l'oudjak où les tasses et les petites cafetières à long manche étaient rangées avec goût.

Mon père me confia au brave vieux pour qu'il me conduise chez ma mère Bhaidja et me quitta.

Le cafetier acheva ses préparatifs pour le matin et ferma le café, en m'emmenant.

Je le suivais à travers un dédale de rues du Constantine arabe. On arriva.

On franchit une sorte d'entrée, la squifa, avant d'entrer dans la cour de la maison qui me frappa dès les premiers pas par ses dimensions spacieuses, et par cet air de propreté que donnent aux intérieurs constantinois leurs murs passés à la chaux par tous les locataires, une fois par an.

Aujourd'hui, je m'en rends compte, les conditions mêmes de l'habitat, dans ces maisons où il y a parfois une vingtaine de locataires développent des rapports très étroits entre eux. Chacune de ces maisons est une petite communauté où se trouvent la veuve, le taleb, l'ouvrier, le petit commerçant, l'employé ou le petit fonctionnaire.

Ce n'est donc pas une communauté de classe, mais d'affinités et d'opportunités. Il y a un locataire principal, comme Si Ben Yamina, qui loue une maison et qui choisit ensuite les sous-locataires entre lesquels se répartiront judicieusement les charges locatives, selon l'espace occupé.

Ma mère Bhaidja était une veuve parmi ses sous-locataires. La rente qui la faisait vivre avec mon grand-oncle, qui fut un pensionné de la guerre de 1870, s'était éteinte avec lui. La veuve vivait à présent comme caissière de hammam, emploi de confiance qu'on accorde à ces vieilles femmes remplissant les conditions de savoir-faire et d'honorabilité.

— Bhaidja ! Bhaidja ! viens... Essedik est arrivé !

J'entendis un cri de joie et je vis ma brave mère nourrice dévaler l'escalier pour me saisir dans ses bras.

On gravit l'escalier, le pied déchaussé selon la tradition de ces immeubles. Elle me conduisit dans la petite pièce qu'elle occupait au 1er étage. Je passai la première nuit avec elle, dans ses bras.

Une nouvelle étape de mon enfance commençait.

Le lendemain je renouais connaissance d'abord avec mon grand-père qui devint vite mon ami. Il allait me dévoiler un certain aspect de Constantine. Il m'emmènera parfois avec lui à la Zaouia des Aïssaouas dont il était dignitaire, et où tous les samedis soir il y avait une séance d'étonnantes exhibitions thaumaturgiques. Parfois aussi, il m'emmènera à ce petit café des Rabi'n Cherif où il faisait sa partie de dames, avec des amis de son âge avec lesquels il évoquait les souvenirs d'antan, en abordant quelquefois le sujet de la guerre où la Turquie venait d'entrer aux côtés des empires centraux.

Ce dernier événement avait fait rebondir le sujet de la guerre sur le plan religieux, maintenant que le khalife d'Istamboul s'en mêlait.

Le khalife avait, selon les avis, une arme secrète redoutable : s'il déployait l'étendard du Prophète, disait Si Zroudi, un vieux taleb qui habitait avec ma mère Bhaidja, le monde prendrait feu.

Ces pieuses menaces n'avaient pas besoin de se réaliser : le monde était en feu.

La bataille des Dardanelles avait eu un grand retentissement à Constantine, surtout dans le milieu juif. Le commandement français avait estimé plus prudent de ne pas y faire participer les tirailleurs algériens. Ce furent les zouaves, parmi lesquels de nombreux juifs constantinois, qui prirent le coup.

La vie devenait plus chère, ruinant une vieille classe vivant sur les revenus de la terre ou des métiers traditionnels et préparant par la spéculation une nouvelle classe de nouveaux riches, vivant du commerce.

Le déclin des vieilles familles constantinoises date de cette époque.

Les nouvelles structures économiques com-

mençaient à transformer les structures mentales et les aspects de la vie.

Mon grand-père s'en rendait compte à sa manière, c'est-à-dire à la manière d'un vieux qui percevait le changement qui affectait son cadre familier. Il en parlait à ses vieux amis avec amertume, quand je l'accompagnais parfois au kiosque à tabacs qu'il possédait, place de la Brèche, quand il y allait le matin pour lire le journal et pour sortir son chien.

Mon grand-père voulait garder, malgré tout, un air de seigneur. Il était très élégamment vêtu dans le style vieux constantinois, confiait son kiosque à un gérant et gardait tout son temps pour la discussion en lisant son journal ou en faisant sa partie de dames et surtout pour la chasse. C'était un grand chasseur et son chien, un setter de race, était son plus fidèle compagnon.

Ce qui ennuyait le plus mon grand-père, c'était l'apparition des nouveaux riches. Il ne voyait pas que le cadre se transformait plus profondément encore qu'il ne pensait, que son fils, mon oncle Mahmoud, avait abandonné le seroual, portait cravate et pantalon long et qu'il venait de créer, à Constantine, avec quelques amis, une société philharmonique, décidé à changer le style musical traditionnel !

Ce qu'il y avait de plus curieux dans mon grand-père c'est qu'il pouvait réunir en sa personne des tendances opposées qui joueront plus tard un si grand rôle dans la formation de la conscience al-

gérienne. Je veux parler de ce qu'on appellera plus tard le « salafisme » et le « maraboutisme ».

Mon grand-père avait pris parti pour le cheik Ben Mahanna, le précurseur de l'Islah algérien vers la fin du siècle dernier et il était, avec la même conviction, attaché à la confrérie des Aïssaouas. C'est que l'opposition des tendances contradictoires ne prendra ce caractère de violence que ma génération lui a connu qu'à partir de 1922, à peu près à partir de la création de la presse d'opinion, avec l'apparition du Mountaked, à Constantine.

A la maison de mon grand-père vivait aussi un personnage énigmatique que je n'ai pas bien connu car il ne parlait à personne. C'était son frère, mon grand-oncle M'Hammed. Je ne sais pas pourquoi il n'avait plus sa propre famille. Je sais seulement qu'à Tripoli il avait fait le coup de feu contre les Italiens et était tombé entre leurs mains, puis relâché pour être expédié en Algérie, avec mon grand-père et mon oncle.

Je le voyais seulement, avec sa djellabah de laine blanche, passer pour monter à la « Serailla », où il logeait seul au dernier étage de la maison familiale. Ou bien dehors, au cours de mes randonnées le long du pont Sidi Rached où je le voyais quelquefois, appuyé contre le parapet, le regard perdu dans le lointain...

Mes études n'avancèrent pas, durant cette période. Ma mère Bhaidja me gâtait. Mon grand-père défendait à mon oncle Mahmoud de me corriger. Mon grand-oncle ne me parlait pas.

Je passai mon temps à vadrouiller, à jouer et à tirer les sonnettes aux portes de la rue Nationale.

Le cinéma me conquit, avec le premier film américain dont je suivis tous les épisodes : Les mystères de New York.

Un jour, n'ayant pas d'argent pour entrer au cinéma Nunez où passait le film, je vendis les chaussettes neuves que ma mère Bhaidja m'avait achetées le matin.

Ça se gâtait tellement que la pauvre femme dut écrire à mes parents de venir me reprendre.

Je laissai Constantine, ma mère Bhaidja, mon grand-père et son chien avec regret.

Mais j'emportai quelque chose de cette période. Les choses se classaient en moi d'elles-mêmes.

A Tébessa, mon esprit les saisissait sous l'angle de la nature, de la simplicité.

A Constantine, elles m'apparaissaient sous l'angle de la société, de la civilisation, en mettant dans ces mots un contenu arabe et européen à la fois.

⁂

Tébessa n'avait pas changé. Une chose pourtant me déçut : Je ne retrouvai pas Mme Buil. Heureusement que dès mon arrivée un examen sommaire me fit admettre en deuxième classe où je trouvai Mlle Rafi, une maîtresse que ses élèves adoraient d'une manière plus ou moins complexe : elle était très belle.

Un jour, elle dut faire corriger par le directeur de l'école M. Adam, un petit juif de sa classe qui avait eu une attitude incorrecte.

J'étais un modèle de propreté dans la classe. Si bien qu'un matin, à l'inspection des mains qui avait lieu dans la cour, quand la cloche sonnait, Mlle Rafi, qui passait en revue la double rangée de ses élèves présentant leurs mains, s'arrêta devant les miennes et dit à toute la classe :

— Voilà des mains qui s'appellent propres !

Je travaillais sérieusement dans la semaine. Aussi, étais-je un peu libre le dimanche, car je faisais tous mes devoirs le samedi soir. Et je passais presque toute la journée chez un épicier du coin, Si Chérif Bargouga. La pénurie du papier commercial, du fait de la guerre, obligeait l'épicier à utiliser, comme ses confrères, le papier imprimé.

A cette époque, l'histoire de la guerre paraissait déjà en fascicules. Et je trouvais chez Si Cherif à peu près tous les numéros parus.

Je m'étais plongé avec un intérêt passionné dans leur lecture, d'autant plus que les fascicules étaient abondamment illustrés.

J'avais rapporté de Constantine, au contact de mon grand-père, du taleb Si Zroudi, une turcophilie qui trouvait dans cette lecture un puissant aliment. La bataille des Dardanelles et le front de Salonique déployèrent leurs péripéties devant mon imagination. Je suivis les pas de l'armée turque sur les sables du Sinaï, jusqu'aux parages du canal de

Suez qu'elle faillit franchir, si Lawrence n'avait pas fait couper, par les tribus arabes, l'eau du ravitaillement.

Bref, le panorama de la Ière guerre mondiale me devenait familier, avec Charleroi, la Marne, les Ardennes, Verdun.

Autour de moi, on parla un jour d'Aïn Touta où une révolte avait éclaté. J'en vis moi-même éclater sous mes yeux à Tébessa, un jour que le hakem et ses daïras descendaient à la gare un convoi de conscrits indigènes. Des pierres plurent à la porte de Constantine et le képi du hakem alla dans la poussière tandis que de vieilles lemouchies se taillaidaient les joues avec leurs ongles. Un commerce particulier vit le jour. Un bonhomme à la jambe de bois vendait à l'armée française la chair indigène à tant le kilo. Et celui qui était vendu recevait une somme proportionnelle à son poids.

Je vis un de ces « vendus » - Ould El-Djabli - consommer tout son prix en vin et chanter le long des remparts une complainte de sa création :

— Combien vivras-tu, O ! Djabli ! Combien vivras-tu ? La France a dit qu'elle n'a pas assez de soldats !...

Elle devint la chanson des enfants. Nous nous mîmes à tourner à l'intérieur des remparts en la chantant à tue-tête et en titubant comme son auteur.

Ould El-Djabli est parti. Je ne l'ai plus revu. Des permissionnaires, la poitrine garnie de décorations et parée de la fourragère venaient passer leur permission à Tébessa.

Un jeune sous-lieutenant - Saddok Tchouka - vint à son tour. Son brillant uniforme et sa belle prestance firent rêver ma génération tébessienne.

Un jour, le tambour de la mairie — un vieux juif nommé Havy - ameuta les enfants à chaque coin de rue :

— Avis de Monsieur le maire de Tébessa !... l'Amérique entre aujourd'hui en guerre aux côtés de l'Angleterre et de la France !

Je ne pense pas que la chose avait intéressé ma grand-mère plus que les autres « avis de Monsieur le maire ».

Je continuais, chez l'épicier Si Cherif qui me laissait parfois la responsabilité de son magasin, à lire les fascicules de la guerre.

J'étais passé en première. Un jour il y eut consternation parmi la petite population européenne de Tébessa. Mme Denoncin, que tous les élèves de l'école connaissaient parce qu'elle tenait dans son magasin l'article scolaire, pleura. La « Dépêche de Constantine » annonçait que la grosse Bertha bombardait Paris.

Puis un matin, vers dix heures, nous entendîmes en classe sonner à toute volée la cloche de la petite église. Mademoiselle Adam, qui nous faisait la leçon à la place de son père, probablement malade ce jour-là, s'arrêta. Elle ouvrit une fenêtre. Quel-

qu'un qui passait sur la route de Constantine lui dit :

— L'Allemagne a demandé l'armistice !

Aussitôt, toute l'école fut dehors. Ce soir-là, je sentis un malaise que je ne définissais pas dans ma famille. Mais dehors, surtout sur la place de la Casbah, une grande animation régnait. Il y eut sur la place une bataille rangée de pétards. Madame Denoncin riait et en lançait du pas de sa porte.

C'était le 11 Novembre 1918...

***

Les heures qui suivirent cette date n'eurent pas la même signification pour tout le monde.

En Algérie, on parla beaucoup des quatorze points de Wilson. Les peuples devaient disposer d'eux-mêmes... On accorda bien au peuple algérien un élargissement de sa participation aux élections municipales, une représentation divisée en deux clans au sein des délégations financières et le droit au port d'armes de chasse...

C'en était trop ! Les colons réagirent à leur manière. Une délégation de « chefs indigènes » à la tête de laquelle un certain Benguediri fut placé, alla protester à Paris, contre les abus de son gouvernement qui octroyait aux macaques d'indigènes des droits aussi exorbitants.

Une littérature de soutien fut fondée à Alger. Un certain Louis Bertrand en prit la tête, au nom de

la continuité latine en Afrique du Nord et de la présence française en Algérie.

Il y eut, entre temps, le traité de Versailles qui inaugurait la Pax Europa dans le monde. L'empire ottoman était dépecé et " l'Homme malade " mis sous la garde de la flotte anglaise, française et italienne. A Genève, on posa la première pierre de la S.D.N...

L'ambitieux Faïçal, fils du chérif de La Mecque, était chassé de Syrie. Les patriotes syriens eurent leurs Thermopyles à Maïssaloum. Et le général Gouraud faisant son entrée triomphale à Damas, alla au tombeau du grand Saladin et devant le catafalque du héros légendaire s'écriait :

— Saladin !... le petit-fils de Godefroy de Bouillon est devant ta tombe.... La croisade est terminée.

Les Anglais occupaient la Palestine où, fidèles à la parole de Balfour, ils allaient préparer la fondation de l'Etat d'Israël qui verra le jour après une autre guerre mondiale.

Lawrence, pour consoler le vieux Hussein du rêve du royaume Arabe qui s'était envolé, lui fit don d'une canonnière amarrée à Djedda. Et quand la petite embarcation larguait les amarres, le journal Oum El-Koura que le cheik El-Okbi venait de fonder à La Mecque annonçait :

— La flotte royale a pris la mer.

L'Amérique était à l'ordre du jour... dans la politique et les mœurs. Les femmes européennes, ça se

voyait en Algérie, commencèrent à couper les cheveux. Les jupes devinrent plus courtes et les chaussures « richelieu » supplantèrent définitivement les bottines lacées ou boutonnées, sauf chez les vieilles.

Le dollar circulait. Wall Street détrônait la City. Le monde s'américanisait, notamment par le film, prenant cette tournure qui inspira à Paul Valéry sa fameuse réflexion : « l'Europe dira-t-il, aspire visiblement a être administrée par une commission américaine ».

Tandis que derrière les Karpathes, Lénine, mettant en déroute Wrangel et barrant la route à Weygand, édifiait un monde nouveau, et que Bela Kun faisait régner la terreur à Budapest.

A Tébessa, les gens continuaient leur petite vie... Cependant, des détails nouveaux commençaient à y transformer le paysage social et physique.

Les grands incendies de forêts qui s'étaient produits à la veille de la guerre commençaient à présent à faire sentir leurs effets. Les enneigements dans lesquels je m'étais roulé quand j'étais enfant et les stalactites de glace que je cassais à coups de pierre au bord des toitures basses de la ville, ne se voyaient plus.

La plaine de Tébessa — El-Harig —, était maintenant désolée. Les vieilles familles tébessiennes qui vivaient dans une économie à peu près autarcique, assurant leur pain, leurs gîtes, et leurs burnous, ne pouvaient plus y vivre. La terre qui avait nourri leurs aïeux était devenue stérile.

La bonne galette, dont on sentait l'alléchante odeur quand on passait devant les maisons, était remplacée par le pain de boulanger, le burnous par la capote militaire achetée au souk où on liquidait le stock de guerre.

Les militaires rapatriés - ils étaient nombreux - continuaient simplement à porter leur dernier uniforme. Et quand l'usure l'avait dévoré, celui qui le portait prenait à nos yeux d'enfants l'aspect d'un héros déchu de sa gloire... car nous nous rappelions parfois l'avoir vu, deux ou trois ans auparavant, arriver permissionnaire... La « clochardisation » gagnait tout.

Les maisons se délabraient. Il n'y avait plus, à l'heure vespérale, les vaches qui rentrent de pacage, parfumant l'atmosphère de leur odeur d'étable et animant les rues de leurs beuglements.

Les premiers gros véhicules automobiles firent leur apparition. Ma mère Bhaidja, qui était venue nous rendre visite, était repartie sur une espèce de torpédo à 15 ou 20 places qui nous fit rêver.

Quand le camion Berliet fit son entrée à Tébessa - pour le compte de la première compagnie de transports montée par Si Ahmed Khaldi -, nous crûmes qu'il n'allait pas pouvoir franchir la porte de Constantine.

Les structures administratives indigènes subirent, elles-mêmes des changements. L'administration coloniale choisissait désormais ses caïds, de préférence parmi les anciens tirailleurs.

Et comme conséquence, on n'allait plus emprunter pour les jeunes mariés le burnous rouge du caïd Essedik. D'ailleurs, le vieux caïd était mort pendant la guerre, mais la tradition lui avait survécu. Elle mourut à son tour dans l'esprit tébessien, avec la vulgarisation du burnous caïdal.

Entre-temps, j'avais réussi mon certificat d'études primaires. Cet examen m'a laissé un souvenir. Pendant toute l'année, il m'était facile de contrôler, en notant, comme je le faisais, mes points et ceux des trois ou quatre premiers de la classe, que j'étais le premier.

Je n'eus cependant jamais la première place au cours de l'année, car le « Père Adam » - comme on disait de notre maître - faisait tenir le cahier des notes par un petit Français.

Et au certificat d'études, je n'eus que la mention « bien », alors que mon petit camarade français obtenait la mention « très bien ».

Mais je réussis à l'examen des bourses, ce qui était plus significatif pour un petit « indigène » que ses parents ne pouvaient pas envoyer au lycée.

Avec ma bourse, j'allais pouvoir continuer mes études au cours complémentaire de Constantine, à l'école de Sidi El-Djellis, où se préparaient pendant un an ou deux les candidats à la médersa, à l'Ecole normale d'instituteurs et les futurs auxiliaires médicaux.

Les vacances qui suivirent furent pour moi des

siècles d'attente, durant lesquels je surprenais mes parents parlant de mon avenir.

*
**

Le jour de mon départ pour Constantine arriva. Ma mère passa la nuit à ranger les affaires que je devais emporter.

Mes parents avaient décidé de m'envoyer chez mon oncle Mahmoud, car mon grand-père El-Khoudeir venait justement de mourir et on ne pensait pas me remettre chez ma mère Bhaidja qui ne pourrait pas surveiller ma conduite et mes études.

Moi, je n'avais presque pas dormi de la nuit, l'impatience m'ayant donné l'insomnie.

Enfin le grand instant arriva. Ma mère me réveilla vers les cinq heures, car l'autobus quittait Tébessa à six heures.

Mon oncle Smaïl vint pour m'y conduire. Mon père dormait. Ma mère me conduisit jusqu'à l'escalier. Là, les yeux pleins de larmes, elle me mit à la main ma valise, me recommanda d'être sage et studieux me confia à la protection de Dieu et versa sur mes pas, selon la tradition, l'eau du retour.

Mon oncle Smaïl me retint ma place et m'y fit monter. Quand l'autobus démarra et franchit la porte de Constantine, j'eus le sentiment que quelque chose de nouveau commençait dans ma vie.

L'autobus, à cette époque, ne se pressait pas. On perdait un temps infini à des arrêts inutiles, surtout

à Aïn-Beida. On arriva vers les six heures du soir à Constantine.

Mon oncle Mahmoud probablement averti par télégramme m'attendait à la messagerie où s'arrêtait jadis la diligence d'Aïn-Beida.

Le visage de Constantine et celui de mon oncle me parurent beaux. En passant, au niveau du café de Si Ben Yamina, je vis de loin le vieil homme servir ses cafés à sa clientèle de charretiers, de maquignons que j'avais connue quelques années auparavant.

Nous prîmes cette rampe de la rue Perrégaux qui descend sous le perron de la médersa. La maison de mon grand-père était quelques pas plus loin. La femme de mon oncle qui s'était marié entre-temps me reçut très bien.

La femme de mon grand-père Khalti Bibya, m'accueillit aussi très chaleureusement en haut de l'escalier. Je la trouvai un peu vieillie. Elle avait ce rouleau de papier qu'elle humectait de salive pour le plonger ensuite dans sa tabatière, puis le mettait dans sa narine, d'où le bout dépassait, comme je l'avais connue auparavant.

La niche du chien de mon grand-père était vide dans son coin. Khalti Bibya, qui était propriétaire de la maison, avait probablement, après la mort de mon grand-père, jugé ses ressources insuffisantes. Il y avait maintenant des locataires dans la maison. Elle occupait un medjless où elle habitait avec son frère, Khali Allaoua, un vieux garçon doux comme

un agneau qu'elle avait établi, dans une rue pas loin de là, charbonnier parce qu'il n'était lui-même capable d'aucune initiative.

En face de son medjless une pièce habitée par un jeune ménage où le mari — qui portait sur les deux joues les balafres du Khouan qui se livre aux séances thaumaturgiques hebdomadaires des Aïssaouas — était de son état ouvrier « coupeur » à la fabrique de tabacs Ben Koreichi qui était alors prospère.

Dans la sérailla où logeait jadis mon grand-oncle M'Hamed, habitait à présent un ouvrier remarié, Si Ali, qui avait une fillette de son second lit, et de sa première femme une fille d'une vingtaine d'année, divorcée.

Mon oncle occupait avec sa femme les deux pièces du second étage : une chambre à coucher, une pièce à tout faire, séparées par une southa où ma tante faisait sa cuisine.

La chambre à coucher était assez spacieuse et servait aussi de salle de réception pour les femmes qui rendaient visite à ma tante ou pour les invités de mon oncle.

Dans une espèce d'alcôve, comme il y en a presque dans toutes les grandes pièces à Constantine, il y avait un harmonium presque aussi grand qu'un piano ordinaire et qui indiquait qu'on s'occupait de musique dans la maison. Dans un autre coin de l'alcôve une commode au style indéfinissable garnie d'une horloge et de deux sous-verre qui montraient

leurs fleurs artificielles. A l'autre bout de la pièce, le lit à peu près du même style.

L'ensemble était assez coquet et propre et me paraissait charmant dans l'éclairage d'une lampe à pétrole, car la maison n'avait pas encore fait installer l'électricité.

L'accueil de mon oncle et de sa femme fut charmant. Je ne sentais plus cette hantise de la tannée que mon père m'administrait à chacune de mes incartades. Je ne me sentais pas non plus cette timidité excessive qu'imposait aux enfants, dans les familles musulmanes, la présence du père.

Chez nous à Tébessa, nos ébats, mes sœurs et moi, se réglaient en effet sur les entrées et les sorties de mon père.

Ce soir-là, je fus loquace tout le long du repas. Et quand vint l'heure du coucher, que ma tante m'installa un matelas par terre et crut que j'étais endormi, je l'entendis dire à mon oncle :

— Tu sais, comme il parle bien ton neveu pour un garçon de son âge...

Je m'endormis avec une pointe d'orgueil au cœur. Tel était le nouveau cadre dans lequel allait se dérouler ma nouvelle existence.

Mon réveil y fut enchanteur. Ma tante me fit déjeuner comme un invité de marque : du maqroud accompagnait le café au lait. Pendant que mon oncle faisait sa toilette dans une cuvette en cuivre étamé - le liyan -, je remarquai que la fenêtre, garnie d'un moucharabieh de fer forgé passé au vert, selon le style mauresque, et où deux gargoulettes rafraîchissaient l'eau, donnait vue sur le Rhumel, et plus loin sur la gare et plus loin encore sur les pins.

Je devais accompagner mon oncle qui voulait me présenter au maître du cours complémentaire, Monsieur Martin, qui avait été aussi son ancien maître et celui de mon père.

Nous passâmes d'abord par le kiosque de mon grand-père où mon oncle avait l'habitude de prendre son journal, chaque matin. Nous traversâmes ensuite la rue Caraman qui me parut plus belle encore que dans mes souvenirs.

Avant l'édification, vers 1925, de l'esplanade qui surplombe la Brèche et sous laquelle on installa le marché aux légumes actuel, c'était là que la jeunesse européenne faisait sa promenade en flirtant, les gens plus âgés faisant la leur sur la place de la Brèche même qui était plus spacieuse avant les précédentes transformations.

Dans la rue de France on s'engagea dans la partie commerçante et mixte de la ville. C'était en effet le point de jonction des trois quartiers : arabe, juif et français.

C'est là que l'étincelle jaillissait chaque fois qu'il y a eu, comme le 5 août 1934 entre Arabes et Juifs, un choc entre deux communautés.

Mon oncle prit une rue qui descendait vers le marché de Rahbat Essouf. Nous traversâmes la place et nous nous engageâmes dans ce labyrinthe

qui s'étend de là jusqu'à l'école de Sidi El-Djellis. En passant, mon oncle entra dans la fabrique des tabacs Ben Koreichi où il était chef-comptable.

Je fis rapidement connaissance avec l'atmosphère de cette fabrique. C'était probablement une très belle maison d'habitation style mauresque avec tous ses murs recouverts de zelidjs, la cour dallée de marbre blanc. Une odeur de tabac vous saisissait dès le seuil. Et ce n'était pas désagréable.

Dans la cour ensoleillée, autour des tables basses à la surface recouverte d'une plaque de zinc, quelques groupes de jeunes empaqueteurs travaillaient. Les paquets de tabac à priser livrés par le service du pesage, filaient entre leurs mains agiles qui passaient la vignette à coller sur la plaque de zinc enduite de colle de farine fabriquée sur place et en entouraient chaque paquet.

Le patron - le mallam -, vêtu à la mode des vieux constantinois, était assis devant son bureau directorial. Mon oncle salua et entra dans le service de la comptabilité pour donner à ses collègues je ne sais quelles instructions.

Puis nous ressortîmes pour nous rendre à l'école Sidi El-Djellis qui n'était qu'à quelques pas.

Monsieur Martin reconnut mon oncle, son ancien élève. A ma présentation, il fut visiblement heureux de m'avoir pour élève, après avoir eu mon père et mon oncle. Il le dit d'ailleurs à la classe, où les têtes se relevèrent sur les cahiers ou les livres, à notre entrée.

Ma présence fit, probablement, mesurer au vieux maître la tâche accomplie entre deux générations de cadis, d'instituteurs et d'auxiliaires médicaux.

Avec lui et dans cette classe, j'allais mettre le pied dans la seconde étape de mes études.

***

La destination que mes parents avaient, durant les vacances, longuement discutée pour moi, me désignait la filière de la médersa en vue d'une carrière dans la justice musulmane.

Ceci m'obligea, avec un condisciple tébessien qui avait réussi comme moi à l'examen des bourses, à m'inscrire au cours du cheik Abdelmadjid qui était professeur à la médersa et y préparait ceux des élèves du cours complémentaire qui choisissaient cette voie.

Ce cheik d'un côté et Monsieur Martin de l'autre allaient former dans mon esprit les deux plis qui déterminèrent à peu près mes penchants dans l'ordre intellectuel.

Cheik Abdelmadjid donnait son cours de grammaire arabe et syntaxe, chaque matin à sept heures, à la grande mosquée. Je devais me lever de bonne heure pour y aller. Il s'asseyait dans le mihrab. Nous formions cercle autour de lui.

Nous avions vite discerné chez lui une certaine rigueur contre des usages périmés dans la socié-

té musulmane, comme le maraboutisme, et contre les abus de l'administration française. On s'arrangeait de trouver une anecdote pour l'engager dans ce domaine que nous préférions aux considérations sur l'aoriste et le verbe trilitère, et nous arrivions parfois à lui faire passer l'heure de cours en diatribes sociales et en satires politiques.

Quand il nous lâchait à huit heures moins le quart, c'était juste le temps de prendre un beignet ou un bol de pois chiches au cumin et d'aller dare-dare à Sidi El-Djellis, chez Monsieur Martin.

Ce dernier enrichissait le vocabulaire de ses élèves, leur inculquait le goût et l'art de la composition. Il nous lisait parfois les meilleures, celles des plus grands qui avaient déjà passé chez lui plus d'une année : c'étaient des petits chefs-d'œuvre.

Quant à moi, il m'avait inculqué surtout le goût de la lecture. Il faisait le prêt du livre tous les samedis après-midi. J'ai lu ainsi chez lui tout Jules Verne et pas mal de romans de cape et d'épée.

Avec mon oncle Mahmoud, j'apprenais d'autres choses. C'était un bon vivant, il m'entraîna sur son harmonium. J'en retins le zeidan ou la seika, je ne sais plus. Je les rabâchais quand j'étais seul.

Mais j'aurais surtout voulu apprendre de lui la « nagharat » ces deux tambourins jumelés sur un fût en bois sur lesquels on joue avec des baguettres, aux Aïssaouas à Constantine comme aux Kadryas à Tébessa. Mon oncle Mahmoud était un naghariste virtuose : c'était le spécialiste en la matière à la zaouia où il m'emmenait les samedis soir. Petit à petit, je m'étais familiarisé avec les visages de la confrérie de mon oncle. Et quand elle donnait une soirée dehors, dans une maison où une famille célébrait ainsi un ex voto, j'étais de la partie Je m'asseyais dans le cercle formé par le chœur et les instrumentistes et ma voix de jeune coq qui mue - j'avais quatorze ans à l'époque - perçait.

La « hadra », ce groupe de « khouans » rangés, parmi lesquels le chaouch qui à cette charge désigne à tour de rôle celui qui doit entrer en transe, se mettait debout et commençait ses litanies et ses mouvements au rythme scandé par le chaouch qui battait la mesure de ses mains. Le mokkadam Sid Ali Ben Elghoul, se mettait dans un coin entouré de la prévenance de tous, comme leur père spirituel, toujours présent à leurs petites et grandes affaires, leurs mariages, leurs circoncisions, leurs enterrements.

La confrérie Aïssaouas avait la faveur des gens de la ville, de sa bourgeoisie. Celle des Amarias était plutôt celle des marchands ambulants, des cochers, des tirailleurs en garnison à Constantine.

Mais j'avais aussi mes fréquentations d'école. Mon camarade tébession, Helaimia Salah, partageait une chambre dans un très modeste garni avec son frère qui terminait sa quatrième année de médersa. Il venait plutôt chez moi, à la maison de mon oncle.

Mais j'aimais aller chez mon camarade, Hamza Bouchoucha, de Canrobert, qui habitait une toute petite, mais petite chambre à l'hôtel du Sahara, le seul je crois à Constantine qui avait une clientèle arabe. On l'appelait aussi l'hôtel de la Borgne, probablement à cause de son ancienne patronne à laquelle avaient succédé ses enfants, un vieux garçon et une vieille fille que je connaissais.

J'aimais aller travailler avec Bouchoucha dans cette petite chambre où nous nous asseyions sur le lit. A cause, je crois, de cette atmosphère d'hôtel où je me sentais libre de toute tutelle de la famille. J'avais hâte de proclamer mon indépendance. Aller à l'hôtel, c'était pour moi conquérir un peu d'indépendance. Mon oncle voyait d'ailleurs la chose d'un mauvais œil, quand je rentrais un peu tard le soir.

Les dimanches, je les passais souvent chez ma mère Bhaidja qui me gâtait toujours. J'allais aussi au cinéma, car je gardais ma bourse, c'est-à-dire les trente francs que je touchais par mois ; car mon oncle gardait la part de mon père dans le kiosque de Baba El-Khoudeir.

Chez ma tante Bibya, j'avais appris à faire le petit fuseau de papier enrobé de tabac à priser que je me mettais, comme elle, dans la narine.

Elle dirigeait toujours les affaires de son frère, le charbonnier, oncle Allaoua. Mais je voyais rarement son autre frère, oncle Salah. Il habitait à Châteaudun-du-Rhumel et m'intriguait beaucoup quand il venait, avec ce gros manteau de peau de

chèvre qu'il portait poils dehors comme il s'en voyait au début de l'ére de l'automobile, sur le dos de ces chauffeurs qui y ajoutaient de grosses lunettes noires, à cause des grandes vitesses, à cette époque où les voitures de marque faisaient du quarante à l'heure.

C'était dans cet accoutrement que jadis Hamma Sans-Talons conduisait la seule voiture de Tébessa que je suivais avec les enfants, dans les rues de la ville.

Dans mon propre accoutrement, il y avait à présent un détail nouveau : Je portais des lunettes. Durant ma dernière année à l'école de Tébessa, l'heure de lecture, qu'on faisait une ou deux fois par semaine, était pour moi une heure de torture. Dès les deux ou trois premières lignes mon regard s'embrouillait. Je ne voyais que du brouillard. J'étais très gêné de faire, devant mes camarades, une lecture épelée en me frottant ls yeux à chaque syllabe, sans oser dire à mon maître que je ne pouvais pas lire. J'eus aussi l'angoisse de penser que c'était un vice rédhibitoire qui m'empêcherait de faire mes études.

J'avais enfin osé mettre mes parents au courant de mes terreurs. Ils décidèrent qu'à Constantine, je serais présenté à un oculiste. Je fus présenté à un ami de mon grand-père qui me prescrivit de porter des lunettes. C'est ainsi que depuis cette époque je les ai portées.

Elles me valurent, les premiers temps, pas mal

d'ennuis avec les jeunes Européens qui, en me voyant, marqué que j'étais par la chéchia rouge, ne manquaient pas de me lancer :

Eh ! quat'-z-ieux !

Les jeunes Européens ont joué un rôle de polarisateurs de ma conscience. Surtout, les jeunes lycéens. Le dimanche, quand je les voyais dans leur uniforme de gabardine vert foncé, faire leur promenade sous la conduite de leur surveillant, je rêvais. Les uns deviendront avocats, les autres médecins ou professeurs. Moi, je suis condamné à devenir un adel.

Une occasion s'était offerte à moi pour entrer au lycée. Je devais présenter un examen spécial. Mais mon âge, car j'avais eu du retard dans mes études primaires, m'empêcha d'y être admis.

En cette année 1920, je prenais avec cheik Abdelmadjid mes premiers éléments de culture arabe. J'avais appris à distinguer les « cas » de la grammaire arabe et à réciter quelques vers.

Dans le pays, c'était également un tournant. A Constantine, un journal de langue arabe, En-Nadjah, fondé un an auparavant par un jeune constantinois Mami Smaïl, qui revenait de Tunis, de la Zitouna, avec l'auréole du ilm, concrétisée autour de sa tête par le voile qui recouvre la kachta, versait sa pâture hebdomadaire dans les esprits. Maigre pâture, sans doute, où la rubrique mariage et décès tenait une bonne place. Mais écrite en alphabet arabe, elle devenait une sorte de défi à l'administration coloniale qui accentuait sa politique de francisation.

Les anciens lecteurs du journal tunisien, Ez-Zohra, trouvaient maintenant leur nourriture spirituelle sur place. Le numéro du Nadjah qui arrivait à Tébessa faisait le tour de la ville, de main en main. Mon oncle Younès m'envoyait, régulièrement, le lui demander chez un vieil ami. Je demandais En-Nidjah croyant que cette forme répondait mieux à la phonétique arabe.

Avec cheik Abdelmadjid, j'avais au moins appris à lire correctement le titre du journal En-Nadjah. Car pour le reste, mon irrégularité à ses cours m'avait empêché de faire beaucoup de progrès en arabe.

Mais dans la classe de Monsieur Martin, où il y avait trois clans, j'appartenais, malgré tout, à celui des méderséens. Je ne sais pas quelle était la nature exacte du sentiment qui faisait la démarcation entre les futurs instituteurs, les futurs auxiliaires médicaux et les futurs magistrats musulmans, mais il me semble que chaque clan percevait ce sentiment. Et les futurs méderséens parmi lesquels j'étais, avaient le sentiment d'une mission nationale.

L'éducation maternelle jouait un rôle dans la démarcation de ces clans. Les futurs instituteurs étaient déjà chez Martin voués à cet esprit laïque qui marquera leur mouvement, quand Tahret fondera la revue « La voix des humbles » où ils par-

leront de Voltaire et des vertus de la révolution de 1789. Ils transfuseront d'ailleurs leur esprit et leur vocabulaire dans la formation d'un autre clan, celui de quelques enfants indigènes qui, privilégiés par la fortune ou par la condition administrative du père, pouvaient faire leurs études dans un lycée, comme Abbas Ferhat.

Il est vrai qu'il y avait même dans ce clan de privilégiés des cas typiques : le docteur Moussa qui engagea les premières bagarres avec Morinaud, le maire omnipotent de Constantine, et apprit à ma génération une certaine manière de porter la chéchia à la « Moussa » et le docteur Mosly, tatoué comme un forçat, d'une stature herculéenne qui mariera ses filles à des officiers français et mettra en pharmacie un produit à son nom : « Le sirop Mosly ».

Le clan des futurs auxiliaires médicaux était plus discret, presque sans voix dans la classe et en tout cas sans personnalité : On sentait les futurs sages collaborateurs du « médecin de colonisation »

Je crois que le clan des futurs méderséens, chez Martin, se définissait surtout par un sentiment religieux plus ou moins nettement perçu.

Avec le recul, je me rends compte que c'est ma grand-mère Hadja Zouleikha qui m'a voué à la médersa.

Quand je passais devant celle-ci, son beau bâtiment blanc style mauresque qui surplombe à pic le Rhumel accrochait mon esprit, parlait à mon

âme. Mais il me rappelait surtout mon retard avec cheik Abdelmadjid, ce qui me causait un grand effroi.

Mais mon esprit avait mille occasions de s'évader de ces terreurs. Constantine m'en offrait de toutes sortes. Je faisais des vadrouilles avec mes copains au Remblai. Là où devait s'édifier par la suite le premier bidonville de Constantine, se tenait alors une sorte de marché permanent où se vendait tout ce qui était hors d'usage : ferraille, vieilles clefs, vieux vêtements... Que sais-je ?

On se mêlait à cette foule anonyme faite de paysans déclassés qui n'avaient plus leurs places dans les campagnes d'où la colonisation les avait chassés, en expropriant leurs terres et qui n'avaient pas été encore admis dans la ville. Il se mêlait à eux aussi pas mal de pickpockets. Un jour, m'étant arrêté parmi cette foule, devant la poussette d'une loterie où l'on gagnait de menus objets, mon porte-monnaie, où je venais de mettre les trente francs de ma bourse, disparut.

Le Constantine citadin offrait d'autres spectacles. Avec mon oncle, je gardais le contact avec son côté pittoresque : Les Aïssaouas, les « Aliyins » les musiciens. Et même avec son côté héroïque. A l'époque, on parlait beaucoup des exploits d'un jeune hors-la-loi qui avait pris le maquis dans les gorges mêmes du Rhumel. Son nom, c'était Bouchloukh. Il était le héros auquel rêvaient les adolescents avant de s'endormir.

L'administration qui ne voulait pas laisser s'établir une légende d'héroïsme dans la ville, mobilisa contre lui les meilleurs de ses limiers. Mais Bouchloukh déjouait toujours leurs filatures, en se glissant parfois, de la fenêtre d'un fondouk où il avait été repéré, le long d'une gouttière jusqu'à la conduite qui évacue dans le fond du Rhumel les eaux de la ville. Là, il disparaissait par enchantement.

Cette légende nourrit mon imagination, alimentée par ailleurs par celle de Ben Zalmat qui faisait parler de lui, à la même époque, dans l'Aurès et par celle de Boumousrane qui écumait la région d'Aïn-M'Lila.

Un jour, nous apprîmes avec consternation que Bouchloukh avait été blessé et arrêté. Il est vrai que nous eûmes la consolation d'apprendre en même temps que « l'inspecteur » Bounab, qui l'avait blessé, y avait laissé sa vie.

Le procès de notre héros fit sensation à Constantine où l'on colportait son mot au président qui venait de prononcer sa condamnation à mort :

— Vous condamnez le banc sur lequel je suis assis, vous ne me condamnez pas, aurait dit l'outlaw.

Une chose est certaine : quelques jours après, Bouchloukh, qui était détenu à la Coudiat, comme le sera Ben Boulaïd une quarantaine d'années plus tard, fit une évasion sensationnelle. Malheureusement, il fut repris sur la toiture de la prison. Et cela lui valut probablement qu'on avançât la date de son exécution.

Ce jour-là, les Arabes, les Juifs et les Français de Constantine poussèrent un soupir. Pour des raisons différentes, bien entendu.

Entre-temps, ma mère était venue à Constantine pour consulter un médecin. Une maladie qui devait perturber toute l'existence de la famille l'obligeait à consulter un spécialiste. Je ne sais pas ce qu'a pu dire le médecin, mais je me rappelle le dernier moment passé avec ma mère, en la raccompagnant à l'autobus qu'elle devait prendre pour retourner à Tebessa. Ma mère Bhaïdja était venue la raccompagner aussi. A quelques pas du bureau de la messagerie, ma mère se tournant vers ma nourrice lui dit :

— O ! Bhaïdja, ma chérie, je te laisse Essedik !...

Et Bhaïdja, sur un ton de reproche, répondit :

— O ! Zehira, ma chérie, as-tu besoin de me le dire !....

Aujourd'hui, je sais que ces vénérables femmes ont mis dans mon existence toute la douceur qu'elle pouvait contenir.

L'année scolaire touchait à sa fin ; nous étions largement engagés dans le troisième trimestre et à la veille des examens.

Je redoutais les pièges de la grammaire arabe, surtout dans les cas irréguliers. Quelques camarades

de mon clan, plus assidus que je ne l'avais été chez le cheik Abdelmadjid Ben Djamaa, me fournirent des réponses à des questions inquiétantes.

Un matin, je franchis le seuil de la médersa, mon porte-plume et mon encrier à la main. Je fis la connaissance du chaouch - appariteur, concierge, distributeur des bourses - qui logeait là avec sa famille. Je fis connaissance avec mes concurrents dont deux fils du cadi de Bordj, Si Mostefaoui, et dont je me rappelle la silhouette parce qu'ils portaient burnous et turban. Je fis enfin connaissance avec le directeur Dournon qui nous distribua les sujets et surveilla les épreuves.

J'avais été parmi les favorisés du sort. Le soir, dans la cour mosaïquée et garnie d'une vasque de la médersa, le directeur Dournon - dont je remarquais le zozotement - prononça les résultats.

J'étais admis avec mon ami Salah Halaimia. Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.

Ce soir-là, sur le perron que j'avais franchi le matin et où j'avais à présent le droit de me tenir, des méderséens plus anciens nous entourèrent et commencèrent notre initiation aux choses de la médersa.

Ma pensée était ailleurs... Je voulais revoir Tébessa, mes anciens camarades avec mon nouveau titre.

Je n'était plus « élève », j'étais « étudiant » à la médersa.

Les mots eux aussi ont une puissance sur la vocation.

Je fis quelques achats vestimentaires pour rentrer le plus solennellement possible à Tébessa.

Je repris l'autobus qui m'avait emmené à Constantine neuf mois auparavant.

L'engin déambula à longueur de journée. Enfin, à l'heure vespérale il dévala les pentes de Halloufa.... Et je vis à un tournant le Pain de Sucre surplombant la masse du Bourouman qui borne l'horizon, au sud. Le Pain de Sucre que les Tébessiens nomment le sommet de Sidna Abdallah, c'est le clocher de Tébessa. C'est le signal qui annonce aux Tébessiens le retour au bercail quand ils reviennent de Bône, de Constantine ou d'Alger. Il sera pour moi bien des fois dans ma vie le signal de mes retours....

Vers cinq ou six heures, le car franchit le pont Ouad Nakes, traversa le quartier résidentiel européen, passa devant mon ancienne école et pénétra par la porte de Constantine dans la ville. Je reconnaissais au passage certains visages.

Un de mes anciens camarades de jeu me reconnut. Il poussa un cri de joie et courut derrière le car et me rejoignit juste pour s'emparer de ma valise pour me la porter à la maison.

Mais la maison était vide...

Ma mère, à son retour de Constantine avait été emmenée à l'hôpital Sadikia, à Tunis, où elle avait subi une opération mal réussie qui mettait ses

jours en danger. Mes deux sœurs étaient avec elle, l'une pour se faire soigner elle-même, l'autre, la plus jeune, comme garde-malade. Mon père était à son chevet.

Je descendis dans la maison de mon oncle, à côté. Et d'ailleurs je ne ressentais pas, je crois, le coup du destin. Je ne le ressentirai que le jour où je revis ma mère ramenée chez nous et montée dans sa chambre sur un tapis, porté par quatre hommes.

Ce jour-là, j'ai pleuré amèrement croyant que ma mère allait mourir.

Mes vacances se passèrent entre mes sorties avec mes amis d'enfance et la pharmacie de ma mère malade.

Mais cette femme, même gravement malade, a dirigé sa maison. C'est elle qui avait préparé mon retour à Constantine. De son lit elle avait préparé le moindre détail de mon voyage. Car à présent j'allais être « interne » et ce régime comportait pour le méderséen qu'il emportât ses couvertures et son matelas.

Ma mère prépara tout cela. Mais, le matin de mon départ, elle ne versa pas l'eau du retour sur mes pas. Ce fut ma sœur aînée qui le fit sur le pas de la porte.

***

Mon retour à Constantine me mit en face de ma nouvelle condition et de ses perspectives. Sur le seuil de ce grand portail de cèdre à gros clous et à marteau de bronze qui ne s'ouvre que pour les solennités, et où les jours ordinaires on n'ouvre que le portillon, je fus accueilli par le personnage le plus typique de mon nouveau milieu.

Déjà plié par l'âge et d'habitude en blouse kaki quand il est au travail et en burnous à ses heures de repos, il m'accueillit enveloppé de son burnous et avec ce sourire un peu moqueur que je lui ai connu durant toutes mes études à la médersa.

Un air chafouin, des yeux malins derrière ses lunettes à branches métalliques et une barbichette aux poils blancs. C'était celui qu'on appelait Ammi - oncle - et que j'appellerai ainsi pendant quatre ans.

C'était le chaouch, le personnage le plus déconcertant parce qu'il pouvait inspirer de la sympathie aujourd'hui et de l'antipathie le lendemain. Il était l'huissier de l'établissement, l'appariteur du directeur Dournon et parfois son agent de renseignements. Bien avec certains professeurs, mal avec d'autres comme avec les étudiants, il devait ainsi chaque année, le dernier jour des vacances, attendre dans l'encadrement du portillon ouvert sa nouvelle clientèle.

— Et toi, d'où tu viens ?

C'était la question qu'il posait à chaque nouvel arrivant. Il me la posa à mon tour, alors que je portais ma valise et qu'un portefaix déposait sur

le perron le barda de mon matelas et de mes couvertures enveloppés de toile de sac.

— De Tébessa, dis-je.

Le chaouch jeta un regard sur un papier qu'il tenait à la main :

— Halimia.... et....Seddik dit-il...

Moi, je suis Seddik fis-je.

— Bon ! suis-moi...

Je suivais le petit bonhomme et le portefaix reprenant son fardeau me suivit.

Nous pénétrâmes dans l'aile réservée aux dortoirs. Nous gravîmes un escalier et sur le palier le chaouch ouvrit une porte. Un lit était déjà garni et trois autres encore vides dans la petite pièce. Entre deux lits, se faisant vis-à-vis, il y avait juste l'espace pour une table qui servait d'écritoire pour les deux occupants. Je faisais déposer mon matelas sur le lit faisant face à celui qui était déjà occupé. Au plafond une lampe nue. Faisant face à la porte une fenêtre garnie de vitres translucides donnait sur la rue Perrégaux.

C'est là que j'allais passer ma première année de médersa. Mon vis-à-vis était un Guelmois, actuellement cadi ou juge, je ne sais. Les deux autres seront, l'un de Batna, d'une famille de commerçants, nommé Fadli, l'autre un certain Gaouaou, fils de gendarme. Le premier était déjà mûr, le second avait les habitudes - bonnes et mauvaises - d'un bébé qui n'a pas mûri. Des deux côtés, j'allais

être attiré par une affinité morale, quelque chose qu'on peut appeler l'innocence.

Je me mis à préparer mon lit quand Fadli et Gaouaou, à leur tour arrivèrent. Tout de suite nous fûmes des amis et décidâmes d'aller dîner ensemble. Nous avions repéré déjà le gargotier des « étudiants », près de la préfecture.

En sortant de la pièce où nous étions, nous fîmes d'abord une inspection des lieux. Les quatre pièces, dont nous occupions une, donnaient sur une sorte de couloir ouvert sur l'abîme du Rhumel, sur un paysage d'une sauvage beauté. Au fond du couloir un lavabo à trois robinets et à côté les toilettes.

En sortant, le chaouch nous avertit :

— Je ferme la porte à dix heures...

Constantine me parut encore plus beau ce soir-là. Et dans la salle du gargotier, autour de cette table à dessus en marbre commun sur un châssis en fer, le repas fut intime et amical. Le garçon de salle criait ses commandes, au fur et à mesure. Les plats sortaient d'un guichet communiquant avec les cuisines. Le garçon, en tablier bleu et les manches retroussées, les disposait devant les clients en même temps que les couverts et le morceau de pain.

C'était pour la première fois je crois, que je me servais de fourchette et de couteau. Dans nos familles, c'était différent. L'usage du plat commun, de la cuiller pour la chorba et le couscous et des doigts pour les sauces, était encore en vigueur.

De là, nous partîmes poursuivre notre conversation au café Bouarbitt. C'est là que depuis le transfert, au début du siècle, de la médersa de Souk-El-Asser où elle faisait corps avec la mosquée Sidi El-Kattani, à son emplacement actuel, sous le gouvernement de Jonnart qui avait donné son nom au style des monuments de l'époque, des générations de méderséens se sont réunies dans la salle et l'arrière-salle de l'établissement, le matin, à midi et le soir.

Bouarbitt n'était pas le propriétaire mais le gérant du « Café de la Médersa .» Sa clientèle était exclusivement formée par les méderséens mais, à l'extérieur, il desservait aussi une clientèle dans des échoppes, des ateliers, une menuiserie du voisinage. Il portait alors les consommations et revenait en faisant claquer, selon un usage constantinois, ses cafetières, qu'il tenait par la queue, avec cette dextérité que j'admirais quand j'étais enfant.

Bouarbitt était un visage du vieux Constantine. C'était même un visage assez populaire qui s'associe dans les souvenirs des vieux constantinois, à la survivance puis à la disparition d'immémoriales traditions de leur ville.

Quand ils étaient jeunes, en effet, ils ont pu faire, les jours de l'Aïd Seghir et de l'Aïd El-Kébir, cortège à Bouarbitt. Ce jour-là, il était habillé de ce qu'il y avait de plus beau dans sa garde-robe. Il se rendait avec un cortège d'enfants derrière lui, lui jouant de la raïta des airs appropriés à la circonstance tandis qu'un compagnon l'appuyait d'un tabbal,

devant la maison du muphti puis devant celle du cadi, pour rendre ainsi les honneurs à ces deux hautes personnalités de la ville. Car tel était en effet le sens de la hiérarchie à cette époque-là marqué toutes les matinées des jours de fête, dans une atmosphère parfumée par les odeurs de pain cuit et de makroud revenant des fours, d'étoffe neuve des costumes d'enfants et de henné aux mains des filles.

Puis quand ces jeunes Constantinois grandissaient et qu'ils se mariaient à leur tour, c'était encore Bouarbitt qui - cette fois après le crépuscule - conduisait, sous le toit nuptial, leur jeune épouse montée sur une sorte de chaise à porteurs recouverte de brocart, appelée el-hadoua, et accompagnée d'un cortège de parents et amis portant des lampions polychromes qui projetaient dans les ruelles du vieux Constantine des clartés incertaines.

Quand j'arrivai à Constantine en 1920, comme méderséen, la hadoua n'existait déjà plus. Le taxi ou la voiture d'emprunt l'avait déjà remplacée.

Mais, dans les matinées des jours de l'Aïd Seghir et de l'Aïd El-Kebir, les méderséens ne voyaient pas Bouarbitt devant son oudjak au café de la médersa. Il allait ce jour-là, encore une fois, faire survivre une tradition qui mourra définitivement avec lui.

C'était un type à la Dostoïewski. Quand il avait servi son client dedans ou dehors, qu'il avait tisonné son feu et lavé et rangé ses tasses, Bouarbitt, debout à côté de son oudjak ne parlait pas et n'écoutait personne. Il rêvait...

Dans sa clientèle estudiantine il y avait deux catégories : ceux de la salle et ceux de l'arrière-salle. Les premiers c'étaient les calmes, les coupeurs de cheveux en quatre, les discuteurs de quelque chose, les inquiets et aussi les solitaires, ou les romantiques qui lisent les poètes anciens et modernes. C'était en somme le côté salon littéraire.

Les seconds, c'étaient les joueurs de dominos, les hurleurs, les sportifs aussi car à cette époque on commençait déjà à parler sport dans le milieu « indigène », et à constituer des équipes et des clubs sportifs. C'était le côté café maure.

Fadli, Gaouaou et moi-même, une fois restaurés chez notre gargotier, nous allâmes poursuivre notre conversation chez Bouarbitt.

Ce qu'on disait ne pouvait être que pour faire davantage connaissance les uns avec les autres. Mais chaque mot créait une parcelle du groupe que notre trio allait former durant toute cette année.

La pendule du café nous rappela à l'ordre. Il fallait rentrer avant dix heures nous avait dit le chaouch. Nous rentrâmes, le Guelmois était déjà couché. Nous poursuivîmes encore notre conversation à la médersa jusqu'à l'heure de l'extinction de la lumière qui avait lieu à onze heures. Ceci d'ailleurs posait le premier petit problème du méderséen, à son installation. Car pour travailler ou simplement pour bavarder ou lire des romans, il fallait bien penser à s'éclairer par un moyen personnel.

⁂

1921-1922...

C'est ma première année à la médersa et aussi le commencement de « l'après-guerre » dans le monde.

Les médersèens, qui établissaient leurs relations selon des affinités morales, se répartissaient, en outre, en deux groupes. Ceux de première et de seconde année en formaient un ; ceux de troisième et de quatrième année en formaient l'autre.

Au café Bouarbitt, du côté salon littéraire, se faisait parfois la fusion autour d'un fait politique ou d'un fait du jour.

Je ne lisais pas encore les journaux. Mais ces séminaires quotidiens me tenaient à jour.

Ceux de troisième et de quatrième année évoquaient encore l'exploit d'un des anciens qui se nommait Khattab. Un an ou deux auparavant, il avait eu l'audace de semer des tribunes publiques la panique parmi les représentants des colons au conseil général de Constantine. Un de ces élus européens rapportait sur le vol d'une vache appartenant à un colon :

— Naturellement c'est encore un « indigène » qui a volé, conclut-il.

Et des tribunes, Khettab qui terminait alors sa quatrième année lança :

— Pourquoi pas un Français ?

Les oreilles de l'Administration bourdonnèrent ce jour-là, car jusque là sa parole était sans répli-

que. Et nos oreilles se délectaient à entendre évoquer cette répartie.... annonciatrice.

On évoquait aussi Ben Rahal et ses originalités. On parlait naturellement du docteur Moussa. Mais surtout de l'émir Khaled, non pas en tant que petit-fils de l'émir Abdelkader, mais comme porte-parole du peuple algérien. L'anecdote de la femme d'un officier français qui, dans un compartiment de première, lui avait arraché des doigts la cigarette qu'il venait d'allumer pour la jeter par la fenêtre circulait. Et la rumeur ajoutait que Khaled s'en vengea en précipitant par la même fenêtre le petit chien de la dame quand il aboya dans le compartiment.

Dans le public, on commençait aussi à parler d'un certain Mustapha Kamal qui donnait du fil à retordre aux puissances coloniales. Et son portrait commençait à circuler, comme les portraits de Sidna Ali ou ces « messages » dont on ignore les auteurs mais qui parvenaient en Algérie avec le retour des pèlerins de La Mecque, chaque année.

Quant au ghazi Mustapha Kamal, nous savions qu'on pouvait se procurer son portrait à la librairie En-Nadjah. Et dans les dortoirs de la médersa, on en voyait quelques-uns, à la tête de nos lits.

En même temps, la légende du ghazi et d'Ismet Inonu furent pour nous synonymes de délivrance.

La turcophilie à la mode dans tout le pays, le fut particulièrement en milieu méderséen. Le di-

recteur Dournon allait commencer sa chasse aux « jeunes turcs » de son établissement.

C'est à ce moment je crois que je me mis à lire Pierre Loti et Claude Farrère.

Je lus « l'Azyadé », « les Désenchantées », et « L'homme qui assassina ». L'Orient moderne et ancien m'appelait par ses grandeurs et ses misères. Ses évocations me faisaient pleurer ou m'enchantaient mais en tout cas m'attachaient à quelque chose enfouie en moi et dont je commençais à peine à prendre conscience.

Les cours eux-mêmes, surtout avec nos professeurs arabes, développaient et entretenaient cet esprit. Chez le cheik El-Mouloud Ben Mihoub, professeur à la médersa et muphti de la ville, nous trouvions encore quelque chose de plus. Il avait gardé à l'esprit ce pli qu'y avait mis l'enseignement de son maître, le cheik Abdelkader Al-Madjawi et il allait le passer à ces générations de médierséens, dont j'étais, qui allaient se trouver naturellement insérées dans le mouvement islahiste, alors naissant en Algérie.

On a tendance en général à rattacher ce mouvement à des sources orientales modernes, avec Djamal Eddin et Abdou, comme initiateurs.

Il y a un abus dans cette tendance qui ne tient pas suffisamment compte de la tradition locale. En fait, il y a eu une continuité du mouvement islahiste en Algérie. Peut-être même dans tout le monde musulman où les réformateurs se sont suc-

cédé depuis Ibn Taimiya, au VIIIe siècle de l'Hégire. Mohammed ben Abdelwahab, le fondateur du premier empire Wahhabite - qui sera détruit par Mehemet Ali - fut en réalité un continuateur d'Ibn Taimiya, en Arabie.

L'ancêtre du roi actuel de Libye fut également un continuateur de cette tradition.

Enfin, plus près de nous - dans le temps et dans le lieu -, le cheik Ben Mahanna et son disciple El-Madjaoui furent, à la fin du siècle dernier à Constantine, ses porte-étendard.

Le cheik El-Miloud Ben Mouhoub entraînait donc notre esprit dans le sillage d'une vieille tradition.

Mais celle-ci se trouvait en quelque sorte renforcée par des apports nouveaux dans notre esprit.

D'une part, nos maîtres français y versaient, en effet, le contenu d'une culture cartésienne qui dissipait ce brouillard dans lequel se développait l'esprit mythologique qui correspondait aux superstitions cultivées alors en Algérie.

Pour ma part, c'était surtout le professeur Bobreiter qui m'ouvrait les horizons nouveaux. Non pas tant à cause de ses cours programmés : histoire de l'antiquité, littérature française, - quoique cela y fût également pour quelque chose -, mais surtout à cause des lectures qu'il nous indiquait.

En effet, cette année-là, j'avais lu « le Disciple », de Pierre Bourget. Et ce roman m'avait ouvert le monde psychologique dans lequel un esprit

jeune, comme le mien, pouvait perdre pas mal de son illusion et même de sa candeur.

Ça pouvait, certes, aller plus loin encore... Mais les cours du cheik Mihoub, sur la théologie et la Cirat An-Nabi, ceux du cheik Ben Labed sur le Fiqh constituaient une force de rappel qui ramenait mon esprit à une juste moyenne. Le cheik Abdelmadjid continuait, par ailleurs, à émailler ses cours de ses réflexions sur les travers de la société et les abus de l'administration. Elles animaient en nous un zèle militant.

Enfin et surtout, je fis la découverte, à la librairie En-Nadjah, de deux livres que je considère comme les plus lointaines et les plus déterminantes sources de ma vocation intellectuelle.

Je veux parler de la « Faillite morale de la politique occidentale en Orient », d'Ahmed Riza et de la « Rissalat At-tawhid » du cheik Mohammed Abdou, traduction de Mustapha Abderrazak, en collaboration avec un orientaliste français.

Ces deux ouvrages marquèrent, je crois, toute ma génération de la médersa. Je leur dois, en tout cas, la tournure de mon esprit depuis cette époque.

En effet, l'ouvrage d'Ahmed Riza me donnait, avec une abondante documentation sur les splendeurs d'une société musulmane à l'apogée de sa civilisation, un étalon juste pour mesurer son affligeante détresse sociale actuelle.

Et l'ouvrage d'Abdou, je veux parler de l'introduction importante de ses traducteurs sur la richesse de la pensée islamique à travers les siècles, me donnait un point de référence pour juger de son effrayante pauvreté intellectuelle dans le présent.

Ces lectures corrigeaient mon spleen, cette nostalgie de l'Orient que me donnaient Loti, Claude Farrère, même Lamartine ou Chateaubriand. Elles me révélaient un Orient historique et réel dont je prenais conscience ainsi que de sa condition misérable actuelle.

Elles constituèrent pour moi une autre force de rappel d'ordre intellectuel qui m'empêcha de verser dans le romantisme qui était alors à la mode, parmi cette génération d'intellectuels algériens.

Je subissais ainsi l'effet de pas mal d'influences directrices, régulatrices ou stimulatrices. Et je dois noter parmi celles-ci, une qui peut paraître singulière : je veux parler de l'influence de mon ami Mohammed Ben Sai.

Je n'avais pas encore fait sa connaissance. Il avait quitté la médersa juste l'année d'avant, sans y avoir d'ailleurs terminé ses études. Mais il y avait laissé son sillage. Et Fadli, qui était comme lui de Batna, m'en parlait. J'idéalisais un peu ce que j'en entendais. Ben Sai, ce n'était pas seulement pour mois un aîné doué, intelligent et cultivé en arabe et en français, mais un être sur lequel on prend exemple, un guide, une manière de Gourou.

On a dû s'étonner, en lisant un quart de siècle plus tard un livre, d'y trouver le nom de Ben Sai cité dans la dédicace comme celui de « mon maître ».

Et cet étonnement aurait une double raison. D'abord parce qu'en Algérie, on n'est pas habitué à voir un intellectuel rendre honnêtement hommage à un autre intellectuel pour ce qu'il croit lui devoir. Ensuite, parce que « mon maître », mon gourou, tombé en panne au beau milieu de ses études - pour des raisons à la fois psychologiques et sociales - n'offrait plus à ses concitoyens l'image qu'il m'avait offerte quand j'avais seize ans.

Pourtant, il exerça réellement sur moi une influence profonde, surtout quand je fis quelques mois plus tard sa connaissance.

Au cours de nos promenades avec lui, Fadli et moi, dans les pins, je l'écoutais, Et sa manière d'utiliser le verset coranique comme interprétation sociologique de l'état actuel de la société musulmane m'impressionna beaucoup.

Par ailleurs, notre salon littéraire, au café Bouarbitt, me fournissait maintes occasions de participer à des discussions sur la littérature arabe. Je découvrais ses splendeurs passées et ses promesses présentes. Avec certains étudiants de troisième et quatrième année, je pus - leurs commentaires aidant - apprécier et même goûter le génie poétique djahilien et celui des poètes de la période ommeyade et abbaside.

Amrou El-Kais m'intéressa, Chanfara me plut, Antar me fit rêver d'épopée... Farazdaq, El-Akhtal, Abou Nouas exercèrent sur mon esprit leurs diverses séductions.

Dans un autre groupe, on se mettait à l'école moderne avec Hafez Brahim, Er-Roucafi... Et on découvrira un jour « les poètes arabes de l'exil » : Khalil Djabran, Illya Abou Madhi...

La traduction du « Lac », de Lamartine nous fit découvrir encore un nouveau genre, celui de la littérature française traduite par les maîtres de la littérature arabe contemporaine.

El-Manfalouti régnait alors sur cette école. Et ses « Nedharat » et ses « Abarat » nous firent soupirer....

Je négligeais un peu mes cours. Sauf ceux de Bobreiter, cependant. Mais je lisais beaucoup. Même le roman de cape et d'épée. J'adorais Michel Zevacco et j'avais lu à peu près toute sa série des Pardaillans.

Il m'arrivait aussi de méditer, de me poser de petits problèmes. C'est à cette époque, je crois, que j'ai découvert que la terre ne tournait pas.... Euréka !... Euréka !...

Mes camarades me regardèrent avec effroi... Peut-être que ma raison avait tourné de l'autre côté... Je voyais cette pensée dans leurs yeux. Je m'efforçai de leur expliquer :

— Si la terre tournait, un ballon lancé en l'air doit nécessairement avoir un point de chute à une distance du point de lancement, proportionnelle à la vitesse périphérique de la terre.

Ce n'est pas peut-être dans ces termes que je le disais, mais c'était ce que pensais. Mes camarades ne voulaient pas se hasarder dans ce raisonnement et me regardaient ahuris. Quant à moi, heureusement, j'avais oublié ce petit problème le long de la route.... et n'y pensais plus.

A la même époque, j'ai dû traiter un autre petit problème qui m'avait donné aussi pas mal de tracas.

L'année du cours complémentaire ne m'avait pas imposé de grand bouleversement vestimentaire.

C'est durant les premiers mois à la médersa que j'appris à porter la chéchia à « la moussa ». Ce ne fut pas très difficile de trouver dans une rue donnant sur Rahbat Essouf la chéchia de qualité convenable, susceptible de recevoir et de garder le pli « Moussa ». Mais le moment vint d'adopter la cravate. Ce fut une autre histoire, car cela m'imposait de changer le style de mon gilet qui, à la mode de jadis, n'avait pas cette échancrure qui laisse apparaître la cravate et mes chemises dont le col n'avait pas non plus été taillé pour la recevoir.

Et ce n'était pas seulement une question de sous. Pour acheter une chemise « moderne », avec une couple de cols, il fallait acheter dans un magasin de la rue Caraman, un magasin français.

Ce n'est pas tout... Il fallait aussi parler au vendeur : un juif prêt à se moquer ou un Fran-

çais imbu de son importance devant un indigène. C'était vraiment difficile.

Enfin on m'aida à acheter cet accoutrement. Mais ensuite, Gaouou et Fadli passèrent tout un après-midi de vendredi ou de dimanche, je ne sais, sur le perron de la médersa pour m'apprendre à faire un nœud de cravate. Je ne parle pas de la difficulté pour repasser le col et l'ajuster de manière à ne pas laisser, entre lui et le corps de la chemise, cet intervalle discordant qui laissait apparaître fâcheusement une partie nue du cou chez la plupart d'entre nous à la médersa.

On n'imagine pas quelle difficulté c'était, à cette époque où nos sœurs commençaient seulement leur apprentissage du fer à repasser.

Ce fut, enfin, un petit problème résolu.

En ville, je gardais mon contact habituel. Sauf avec mon oncle Mahmoud, avec lequel j'étais en froid, à cause d'une brouille familiale. D'ailleurs, il mourra cette année-là. Les uns diront à cause de son zèle aïssaouite pendant une séance thaumaturgique au cours de laquelle il se serait perforé les intestins. D'autres opineront pour une appendicite négligée qui aurait déclenché une péritonite.

Toujours est-il qu'un matin Bouarbitt m'annonça, au moment de me servir mon café, que Mahmoud était décédé, ne sachant pas trop si c'était un parent ou un simple homonyme.

J'allais aussi, de temps en temps, chez Khalti Bibiya, la femme de feu mon grand-père. Elle avait

toujours son rouleau de papier à la narine et son frère, Khali Allaoua, assis près d'elle comme un enfant bien sage. Elle lui demandait de temps en temps de lui gratter dans le dos. Il le faisait toujours avec une piété filiale. Ses affaires dans le charbon ne semblaient pas prospères car on sentait un peu plus de gêne à la maison, et un peu plus de délabrement.

Le locataire du premier, le « coupeur » à la manufacture Ben Koraichi, était allé habiter ailleurs. Le deuxième étage où habitait mon oncle était vide, à présent.

En haut, à la Seraillla où habitait Si Ali, la fille divorcée, probablement lasse d'attendre un mari, était allée un jour au hammam et n'était plus rentrée à la maison.

Tout cela ajoutait à la détresse de la maison de Khalti Bibyia. Quant à ma mère Bhaidja, elle avait subi les effets de l'évolution de la situation économique des grandes familles constantinoises, à cette époque. Le hamman, où elle était employée comme caissière, appartenait à la famille Ben Charif, qui commençait, sans doute, à sentir le besoin de reviser sa gestion du patrimoine. On vit un Ben Charif, pour la première fois dans les annales constantinoises, s'établir épicier, rue Nationale.

On vit Ben Koraichi céder sa manufacture de tabacs à un Juif, parce que ses affaires périclitèrent, surtout depuis la mort de mon oncle.

Les Bachtarzi n'existaient plus. Les Salah Bey

commençaient à se replier sur Tunis et les Lefgoun sur eux-mêmes. On ne voyait plus le « grand » Lefgoun tenir sa petite société d'amis en face de la maison familiale, sur cette sedda de maçonnerie dressée là par un aïeul depuis des générations, et où la conversation se poursuivait de la prière de l'Asr jusqu'à la prière du Maghreb.

Un vent de panique soufflait sur toutes ces familles qui avaient sauvé leurs fortunes du naufrage de 1837. Un second naufrage avait lieu à présent, qui allait engloutir le reste.

Ma mère Bhaidja en fut une des victimes. En effet, la famille Ben Chariff remettait la gestion du hamman entre les mains d'une vieille parente. Et ma brave nourrice sans emploi et sans ressources dut aller se réfugier chez mes parents à Tébessa.

Dans le milieu méderséen lui-même, des transformations significatives d'une certaine dégradation morale s'opéraient.

Depuis des générations, ce milieu avait constitué un groupe social qui marquait sa place à Constantine. Il y avait le café de la Médersa et le gargotier de la Médersa. On se mit à fréquenter d'autres cafés. Bouarbitt avait constamment tenu le sien à un certain niveau. Dans la salle d'avant il n'y avait aucune natte par terre, mais des guéridons à dessus en marbre, des bancs à dossiers et accotoirs et des chaises.

Pour l'époque, ça avait un certain air. Dans la rue elle-même où il dressait son enseigne régnait

une atmosphère de recueillement comme cette paix que le vrai parisien va goûter dans certains coins de sa ville, à la terrasse d'un petit café « provincial », c'est-à-dire là où survit une tradition.

Les méderséens se mirent à déserter le café Bouarbitt pour aller s'asseoir sur les nattes de leurs nouveaux lieux d'élection. Et le café subissait les effets de cette désertion et commençait à prendre un air misérable comme celui que je trouvais dans la maison de Khalti Bibyia.

Une autre migration avait affecté le milieu méderséen, à cette époque.

Un méderséen avait découvert une échoppe sordide où le passant attardé dans le nuit, après s'être saoulé dans une taverne juive, peut venir, - en rotant son anisette ou son gros vin -, casser la croûte avec un bol de pois chiches, du poivron piquant frit à l'huile, des pommes de terre frites, des tripes cuites à l'eau....

Le propriétaire de la gargote portait un sobriquet : Boukamya.

Le méderséen qui fut son premier client, lui en amena un autre, lequel lui en amena un troisième. Puis assez rapidement, on vit toute la médersa faire la queue devant sa gargote à midi. A partir de midi moins le quart, les méderséens n'écoutaient plus leurs cours. Ils se préparaient pour arriver les premiers chez Boukamya qui n'avait, en effet, dans sa boutique graisseuse, que six ou sept places assises.

En passant devant l'ancien café, j'étais désolé

quand je voyais Bouarbitt sur son seuil car il n'avait plus rien à faire dedans .Et quand j'entrais, parfois, chez Boukamya, j'étais écœuré.

La « clochardisation » de mon milieu me frappait et m'affligeait sans que je n'en comprenne ni les causes sociales, ni les conséquences morales.

Dans ce milieu changeant, certains traits de mon caractère commençaient à apparaître. J'affichais déjà des opinions, parfois avec une netteté un peu cassante. Je me rappelle ce garçon de Khenchela qui était comme moi, en première année. Il avait une certaine apathie trop marquée dans ses gestes et dans ses paroles. Son rythme était désespérément lent, lent.... Et j'avais la cruauté de lui dire : mais remue-toi donc !...

Mais mon sentiment à son égard n'était pas malveillance mais volonté de transformation de ce qui me choquait en lui. Le garçon - qui était d'une excellente famille et d'un excellent caractère - souriait pour masquer sa confusion mais n'avait aucun geste d'impatience.

Ce trait de mon caractère, je le sais maintenant, est quelque chose d'essentiel dans mon être. Il peut expliquer bien des choses dans ma vie, par la suite, et en particulier ce manque de souplesse que me reprocheront mes meilleurs amis.

J'aimais aussi à discuter. Surtout si le thème était scientifique ou religieux. Nous allions parfois porter nos débats dans une mission anglicane où je fis connaissance, pour la première fois avec les

Evangiles. On engageait la discussion sur le dogme de la divinité du Christ avec un ancien taleb, qui après avoir appris par cœur le Coran dans la Zaouia de Sidi Ben Saïd - le patron de Tébessa -, s'était laissé convertir au protestantisme par une Anglaise que les Tébessiens nommaient Essayida Bina. C'est là que je fis connaissance avec certains élèves du cheik Ben Badis qui venaient aussi croiser le fer pour la défense de l'Islam.

Et j'eus l'impression que nous appartenions à la même ligne d'esprit, ce que je n'éprouvais pas dans les quelques fréquentations de lycéens musulmans que j'avais à ce moment-là.

D'ailleurs, on commençait à parler du cheik en ville et la connaissance avec quelques-uns de ses élèves nous apprenait que nous appartenions à la même famille spirituelle, cette famille qui aura bientôt en Algérie un nom : l'Islah.

A cette époque, une tension se produisait entre Français et Juifs et mit en rumeur Constantine. Un journal hebdomadaire faisait campagne contre les Israélites. Il mit en concours l'explication d'une énigme : pourquoi les cigognes de Constantine ne nichent pas sur les maisons juives ?

Il y eut des réponses de toutes sortes. Des méderséens envoyèrent les leurs. Bref, la tension atteignit un tel point que les Juifs firent une marche punitive contre le journal et précipitèrent tout son matériel d'impression dans le Rhumel.

Les nouvelles de ma famille me parvenaient

d'une façon irrégulière. Mon père ne savait pas encore mettre sa plume paternelle au niveau de ce devoir élémentaire qui consiste à tenir au courant un enfant des affaires de la famille.

A Noël et à Pâques je n'étais pas rentré. J'avais seulement attendu le retour de Halaima pour apprendre quelque chose de Tébessa. Cette année-là le groupe tébessien s'était encore enrichi d'une unité, Nencib Abdelhamid, à présent en cours complémentaire, préparait lui aussi la médersa.

C'est par ces deux amis que quelques nouvelles détaillées me parvinrent sur mon père, ma mère, le père Adam, l'école de Tébessa, les camarades que nous y avions laissés et qui, après leur certificat d'études, prenaient un emploi dans la ville ou faisaient un apprentissage.

La vie somme toute suivait son cours, mettant chacun dans le petit courant où se réalisera sa destinée.

A la médersa, comme dans tous les établissements d'études, le retour de Pâques marque dans l'année le tournant décisif des examens prochain.

Toute la vie du méderséen se modifie en conséquence. Plus de halte chez Bouarbitt pour les rares étudiants qui lui étaient restés fidèles comme moi, plus de partie de dominos sur les nattes des cafés nouvellement adoptés.

La queue devant Boukamya n'était plus aussi longue à midi, car les médersées n'avaient plus le

temps d'attendre une place sur les bancs luisants de graisse de la gargote.

Le soir, le chaouch n'attendait plus les retardataires, tout le monde était à l'heure.

Et quand il éteignait l'électricité, à l'heure habituelle, sans pitié, le passant pouvait voir, dans la rampe Perrégaux, aux trois étages des dortoirs, à travers les vitres de leurs fenêtres, des lumières rougeâtres. Chaque étudiant a allumé sa chandelle ou sa lampe pour réviser. Les feuillets jaunes des traités de grammaire arabe ou de fiqh sont au-dessus des nez, car le méderséen aimait reviser en position couchée.

Quand le grand jour des examens arriva, tout le monde était pâle, tout le monde était chevelu, la barbe hirsute, les cols de chemises froissés et sales car depuis deux mois personne n'avait plus eu le temps de laver sa chemise au lavabo de son étage, personne n'avait eu le temps de passer chez le coiffeur ou d'aller au bain, de cirer ses chaussures, de raccommoder ses chaussettes.

Et un matin, debout devant Dournon qui faisait l'appel dans la cour de la médersa, toute cette viande faisandée, gluante des sueurs des nuits de révision, enveloppée de ses burnous qui avaient épongé au cours de l'année les sauces de Boukamya, était distribuée en quatre groupes. Chaque groupe, représentant une année, se rendit, comme le troupeau docile à l'abattoir, aux salles désignées pour les examens.

La semaine terrible commençait. Tout ce qu'on avait ingurgité au cours de l'année on devait le dégurgiter sur le papier numéroté placé devant l'étudiant à l'endroit qui lui était désigné.

Toute la médersa rota sa science variée et quelque peu avariée pendant cinq ou six jours, sous le regard vigilant de Dournon. Il faut cependant croire qu'on naît spécialiste dans l'art d'ouvrir un livre ou un cahier à la page voulue sur ses genoux et de lire à travers l'échancrure de la gandoura qui le masque, dans une demi-obscurité, ce qui a trait au sujet donné. Ceux qui avaient ce talent de copier des pages entières... copiaient bien entendu sous le regard vigilant du directeur.

Bobreiter était féroce pour ces spécialistes surtout quand ils lui copiaient une page sur Fénelon quand il avait donné son sujet sur Beaumarchais, par exemple.

Dournon était indulgent à ceux d'entre eux qui avaient la réputation de faire leur prière et qui portaient turban et gandoura. Au fond de sa pensée, nous le savions déjà, il préférait leur apathie à la turbulence des « jeunes turcs ».

Après ces jours fiévreux, la médersa passait à une autre phase, celle de l'angoisse.

Rien ne changeait encore dans les mines ou dans les tenues. On attendait, la petite feuille signée de Dournon que le chaouch venait afficher derrière la porte de communication, maintenant condamnée, entre les dortoirs et de la médersa proprement dite.

Pendant cette douloureuse attente, le chaouch devenait la pythonisse de Delphes :

— Amimi - petit oncle -, est-ce que j'ai réussi ? demandait l'étudiant angoissé qui n'en pouvait plus, surtout au dernier quart d'heure de l'attente.

Et Amimi, faisant le mystérieux, répondait par un ricanement :

— Hi !... hi !... hi !....

Qu'est-ce que ça signifiait ? On n'osait pas faire l'exégèse des paroles de la pythonisse, on préférait s'en remettre à la fatalité.

Et Amimi avait l'art d'afficher la feuille des résultats quand il n'y avait aucun étudiant derrière la porte de son purgatoire.

Enfin le premier méderséen qui découvrait la feuille à cet endroit poussait le cri d'alarme. Et les quarante étudiants des quatre années se ruaient, se précipitaient, se bousculaient.

Moment terrible. Car pour garder sa place à la médersa, et finalement, en obtenir une dans la magistrature musulmane, il faut garder sa bourse. Et c'est l'examen qui en décide. On voit que c'était une question de vie ou de mort pour le méderséen.

Or, quand il y avait une queue ou une bousculade autour de quelque chose, Halaimia savait toujours être à la bonne place, tout en accusant ceux qu'il délogeait de lui marcher sur le pied. Le

nez en l'air, car il était petit - ce qui le navrait - il se dressait sur la pointe des pieds sous la feuille de Dournon. Tout d'un coup, il fit un bond, sa calotte rouge émergea parmi les autres calottes qui l'entouraient et son cri habituel, quand il avait une bonne surprise à me faire, fusa :

— Seddik !... ça y est.

Ouf ! nous gardions notre bourse lui et moi...

Aussitôt, une autre fièvre s'empara de tout le monde. Vite chez le coiffeur, peut-être au bain maure, on changeait de chemise, de col, de cravate, on cirait ses chaussures... et on faisait ses paquets.

La médersa devint un chantier de départs. Chacun songeait au cadeau à faire à sa famille... On devenait grand, n'est-ce pas ? Ben Abderrahman, le visage luisant de la généreuse huile kabyle dont il s'était probablement nourri depuis sa naissance chez des parents pauvres, avec cette mise simple du taleb de Zaouia et qui avait l'habitude d'éclater en sanglots quand le cheik Ben Labed évoquait le nom du Prophète, emporta un petit lit de fer rouillé acheté pour dix ou quinze francs au Remblai, ce « marché aux puces » de Constantine.

***

A Tébessa, ma mère était toujours sur son lit avec le système de coussins de soutien que ma sœur cadette avait inventé pour que l'endroit de la plaie,

au bas de la colonne vertébrale ne vienne pas au contact du matelas.

Le docteur Figarella passait trois ou quatre fois par jour, sans jamais présenter sa note. On le soupçonnait dans la famille, avec crainte, de capitaliser. Et quand trois ou quatre ans après, peu avant sa mort, le docteur Figarella présenta sa note pour toutes ces années de soins - car ma mère était toujours malade -, elle se montait à peu près à trois cents francs. Tout le monde convint à la maison que ce kafer pouvait peut-être aller au paradis....

Ma mère recourait à la science de Figarella mais aussi à la baraka de l'imam cheik Slimane. Ce cheik était arrivé à Tébessa alors que j'étais élève à l'école communale. Il avait remplacé cet imam dont je gardais un vague souvenir. Je me rappelais seulement que c'était un célibataire qui vivait seul dans une maisonnette, dans la future rue du Prophète qui n'était pas baptisée encore. Il avait une passion. Souvent quand je passais rue du Prophète, je le trouvais - entre deux offices à la mosquée - en train de faire battre deux coqs, probablement de son élevage et dressés pour cet usage.

Je crois qu'il n'avait pas beaucoup souci de sa charge spirituelle et que le sort des âmes tébessiennes lui importait moins que l'état des crêtes ensanglantées de ses coqs, quand ils livraient combat sous ses yeux amusés et les yeux ébahis des enfants, comme moi, qui l'entouraient.

Cheik Sliman a dû arriver vers la fin de la

guerre. Il avait conquis toute la population. Tous les différends de famille ou entre particuliers se tranchaient entre ses mains. Ses jugements, trop intègres, n'étaient pas toujours acceptés de gaieté de cœur, mais ils étaient acceptés. Même mon oncle Smaïl - qui avait une certaine réputation d'avarice - accepta que la femme divorcée de l'un de ses fils emportât tout avec elle, parce que cheik Sliman en avait décidé ainsi :

— Ech chahed andna ! avait-il dit, il faut laisser cette pauvre femme emporter toute sa dot.

La mosquée devint le lieu où battait le cœur de la ville. La première association philanthropique - Kheiriryia - fut fondée à Tébessa par lui. Aux mariages, aux divorces, aux enterrements, il était présent et c'était lui qui décidait en dernier ressort dans les problèmes qu'ils posaient.

Des usages un peu barbares commencèrent à se modifier. Certaines vieilles tébessiennes le maudissaient parce que ses prêches du vendredi avaient aboli les enterrements hurlants et les mariages beuglants. Madame Denoncin n'avait plus l'occasion de voir du seuil de son magasin passer ces cortèges de moukères se déchirant le visage ou chantant à tue-tête dans les rues de la ville.

Le cheik Sliman n'avait aucune prétention réformatrice, il réformait. Tout simplement il posait, sans même s'en douter, les bases de l'Islah dans l'esprit tébessien.

A Tébessa, il y avait déjà un foisonnement

d'idées. Il était entretenu par les Alems qui commençaient à revenir d'Orient continuant d'ailleurs une tradition tébessienne née avec un cheik de Nefta qui était alors à la frontière algéro-tunisienne le centre culturel où allaient les talebs qui avaient appris par cœur le coran à Sidi-Ben Saïd ou à Sidi Abderrahman, et qui n'avaient pas les moyens d'aller faire leurs études supérieures à la Zitouna, à Tunis.

C'est par ce centre que la culture islamique rayonnait à travers tout le Sud constantinois. Au début de ce siècle il était dirigé par un vénérable cheik Sidi Mohammad ben Brahim qui venait passer régulièrement la saison d'été - c'est-à-dire la période des vacances - à Tébessa, chez son ami le caïd Essedik, à l'époque ou un caïd pouvait être aussi un ami des lettres.

Le système colonial n'avait pas encore produit toute la dégradation sociale et morale qu'il portait en lui.

L'ami du caïd Essedik venait donc périodiquement jeter la bonne semence dans l'esprit tébessien, créant ainsi cette tradition qui allait trouver des continuateurs en cheik Saddok Ben Khelil, cheik Assoul, plus tard en cheik Larbi Tebissi avec lequel elle s'insérera dans le courant islahiste, à peu près à l'époque où je revenais à Tébessa, après ma premièmière année à la médersa.

Pour le moment, c'était le cheik Sliman qui tenait le rôle de guide spirituel, non seulement à cause de sa science religieuse mais aussi à cause de

sa sainteté, de sa bonne baraka. On lui soumettait même les rêves pour avoir leur explication.

On le faisait venir, dans les familles, auprès des malades et des mourants. Sa présence apportait le soulagement. Il venait souvent voir ma mère, quand les soins du brave Firagella n'apportaient pas le soulagement, à défaut de guérison.

Il y avait donc, insensiblement, transformation dans les mœurs et coutumes de Tébessa.

Les conteurs des Mille et une Nuits ne faisaient plus florès. Leur public s'était déplacé sensiblement des cafés maures où se formaient leurs cercles, à la mosquée pour écouter les cours de cheik Sliman, après l'Icha, ou ailleurs pour écouter cheik Essadok ou cheik Assoul.

Tébessa avait subi encore une modification dans son paysage habituel : les Européens y étaient plus nombreux. Surtout une population de cheminots que l'ouverture de la ligne d'Aïn-Beida et d'un dépôt de réparation des locomotives avait amenée.

Les bals du 14 Juillet avaient lieu sur le cours Carnot, où cette population venait danser autour du kiosque de musique sur lequel le « père Copolla » le chef de la philharmonique de Tébessa, scandait du pied la mesure d'une polka ou d'une mazurka du soir jusqu'à l'aube.

Ma grand-mère - car elle vivait encore - en entendant les cuivres, les tambours et la grosse caisse de cette musique dont l'écho se répandait dans la

merveilleuse nuit d'été tébessienne sur toute la ville, disait invariablement :

— Ouach bih es-souadhoum !... quelque chose comme « que c'est barbare » ! Puis, prenant son bric (aiguière), elle allait faire ses ablutions sur la terrasse en murmurant ses malédictions contre Satan. Sa fille, ma tante M'Liha, quand un char mortuaire traversait la place précédé du père Copolla et de sa philharmonique pour aller au cimetière européen disait à peu près la même chose et avait le même geste désapprobateur. Pour ma brave tante, ce char noir, avec ses garnitures de la même couleur, c'était Ibliss qui passait.

A cette époque, l'élément juif de la ville faisait sa promotion, sa condition sociale changeait. On le voyait d'abord à l'habitat. Traditionnellement, les Juifs de Tébessa avaient habité la zone périphérique de la ville, à l'intérieur des remparts. Il y avait à cela une double raison d'ordre utilitaire et traditionnel.

C'est que la famille juive ayant sa porte face aux remparts peut, en effet, profiter pour ses besognes domestiques comme la lessive, d'un espace extérieur disponible dans cette zone où le passant est rare. Puis, une vieille tradition tébessienne veut que la petite ville n'admette pas en son sein ce qui n'a pas un caractère d'orthodoxie authentique. Et c'est d'ailleurs, comme cela, que l'autorité française elle-même, en installant la première maison de tolérance pour la troupe, l'avait installée là.

Mais, après la première guerre mondiale, la juiverie tébessienne avait commencé à quitter ses vieilles professions - teinturerie, plomberie - pour se lancer dans le commerce et surtout la commission. Elle quittait aussi ses vieilles habitations périphériques et avait commencé à s'établir dans le quartier résidentiel européen.

Et maintenant, on voyait sa jeunessse se mêler aux bals tébessiens, provoquant çà et là quelques incidents avec la jeunesse européenne quand il y avait concurrence pour les yeux d'une Marguerite ou d'une Jacqueline.

Les quelques « Algériens » qui osaient s'aventurer dans ces manifestations - généralement des jeunes qui avaient sauté le mur de leur milieu - y étaient plus mal admis encore. Et ils avaient apparemment résolu le problème en dansant entre eux : un jeune « bicot » avec un autre. Ce qui n'empêchait pas d'ailleurs des incidents de se produire quand même.

Pour moi, le problème capital en arrivant à Tébessa, cet été-là, me fut posé par ma cravate. Je n'osais pas la montrer. Pour traverser la place, passer dans une rue populeuse, il me fallait attendre la nuit.

Je fus condamné à passer mes vacances enveloppé d'un burnous et à ne me promener qu'en dehors de la ville ou dans les rues périphériques.

Ma terreur atteignit, un jour, son point culminant quand mon père - voulant sans doute produire sa progéniture savante - m'invita à rendre

une visite de courtoisie à son chef, Monsieur l'Administrateur de Tébessa. C'était terrible. Je ne sais pas comment j'ai subi cette épreuve, ni comment j'ai pu y survivre.

Je crois que c'est à cette époque que je fis connaissance avec l'Ikdam de l'émir Khaled et l'Etendard de Denden que mon père recevait. Un journal tunisien de langue arabe, El-Asr El-Djadid commençait aussi à arriver à Tébessa où on le trouvait - car il se consacrait aux choses du monde musulman - plus intéressant que son vieux compatriote, Ez-Zohra, qui se spécialisait dans les affaires tunisiennes.

En sortant avec mon cousin Salah faire cette promenade que tous les jeunes Tébessiens font, par les soirs d'été, par la porte de Constantine jusqu'au pont de Oued Nakeus, nous trouvions le vieux torréfacteur, chez qui les cafetiers de la ville font griller leur café, à sa place habituelle. Il venait là lire presque à haute voix Ez-Zohra, à la lumière incertaine du lampadaire placé au haut de la porte monumentale, assis sur l'une de ces deux rangées de pierres qui offrent aux Tébessiens qui ne veulent pas pousser plus loin leur promenade une place pour prendre l'air. Il lisait à présent El-Asr El-Djadid.

Encore une fois, je dus, sur le seuil de notre porte, recevoir un matin entre les pieds, l'eau du retour versée par ma sœur.

⁂

Mon retour à Constantine surprit tout le monde et me surprit moi-même. J'avais poussé pendant les vacances et atteint la taille d'homme, avec des épaules plutôt étriquées.

Le chaouch qui guettait sur le perron de la médersa sa nouvelle clientèle, en me voyant, s'exclama avec son habituel ricanement :

— Hi !... hi !... hi !... Seddik !... Qu'est-ce que tu as grandi !...

C'était navrant. Rien ne m'allait plus en effet. Les belles chaussures blanches que je m'étais faites faire sur mesure, trois mois auparavant, pour épater les jeunes européennes de Tébessa me gonflaient, à présent le pied. Le burnous était trop court. Les vêtements devenaient étriqués. Le séroual m'arrivait au genou et la ceinture m'étranglait.

C'était navrant aussi pour Salah Halaimia, parce qu'il faisait de sa petite taille le drame de sa vie.

Ma poussée accentua son drame. Quand nous étions sur le trottoir - lui, Abdelhamid Nencib qui venait de nous rejoindre à la médersa et moi-même - et qu'une personne de taille à peu près normale était devant nous, il allait exprès faire quelques pas à ses côtés. Puis revenant vers nous, il disait, pour nous convaincre :

— Vous voyez, je suis aussi grand que celui-là...

Pour le moment, les étudiants qui rentraient

de vacances rentraient avec une soif dévorante des plaisirs de la grande ville : le cinéma, la natte du café maure.

Boukamyia retrouvait sa clientèle méderséenne au fur et à mesure que les victuailles que chaque étudiant rapportait de chez lui s'épuisaient.

La vie de la médersa reprenait son cours. Les nouveaux venus, un peu ahuris et confus les premiers jours, se mettaient à la page.

Je fis mes visites rituelles à Khalti Bibiya plus vieille, plus pauvre, dans sa maison plus délabrée encore. Khali Allaoua était toujours aussi sagement assis près d'elle, lui grattant dans le dos de temps en temps.

Dans ce foyer humble, je retrouvais de vieux et presque pieux souvenirs. L'intérieur constantinois avec ses petits détails matériellement insignifiants parle, cependant à l'esprit d'une certaine culture, d'une certaine civilisation, délabrées sans doute comme la maison de Khalti Bibyia. Mais ses détails portent malgré ce délabrement un pathétique témoignage du passé et comme une vague promesse de l'avenir.

Mes sentiments diffèrent de Tébessa à Constantine. Là, c'est la vie, c'est la nature, c'est l'homme rude et simple qui parlent à mon esprit.

Ici, c'est l'histoire, c'est la société et son drame visible, trop visible qui m'interrogent, sans d'ailleurs que je comprenne toujours ces interrogations. Je les sentais néanmoins.

Mais y il avait aussi à Constantine, le côté médersa. Il me parlait davantage d'avenir. Surtout quand le contact entre méderséens et quelques élèves du cheik Ben Baddis devint plus étroit au café Ben Yamina où le fils Ben Yamina, qui venait de prendre la succession de son brave père, décédé depuis quelque temps, introduisait quelques modifications. Il avait notamment supprimé les nattes. Et c'est là, je crois, que je vis le premier percolateur installé dans un café maure. C'était une révolution. Elle fit d'ailleurs du bruit à l'époque en milieu colon qui voulait protéger nos vertus « indigènes », c'est-à-dire la natte, qui sert en même temps de crachoir quand les joueurs de dominos retournent son bout et projettent leurs « glaviots » là-dessous, en râclant, avec force bruit, leurs gorges et leurs poumons.

Le café Ben Yamina était devenu, en fin de compte, le quartier général des méderséens.

A quelques pas de là cheik Abdelhamid Ben Baddis avait son bureau. Il recevait là ses amis et ses élèves et dirigeait la petite administration, sous forme de société par actions, de la revue Chihab qui venait de paraître, après la disparition du Mountaked qui n'avait fait qu'une courte apparition, juste le temps pour l'administration préfectorale de rédiger l'arrêté de son interdiction.

Donc, notre quartier général était à proximité de ce lieu qui devait devenir le berceau de l'Islah. Et les passages fréquents des élèves de cheik

Abdelhamid devant le café Ben Yamina nouèrent entre nous des relations.

C'est à cette époque, je crois, que je fis la connaissance de cheik Hamma El-Aide, notre futur grand poète, alors qu'il venait de quitter le cercle d'élèves de son maître avec un bagage traditionnel politisé par la conscience d'un Alem patriotique. Car Ben Baddis était cela et, plutôt, surtout cela.

Et ce 'Ilm politisé venait, avec quelques badissistes comme Hamma El-Aid, Hadi Senoussi - le futur auteur de l'Anthologie des poètes algériens - Khabchach et d'autres, rejoindre au café Ben Yamina le courant né à la médersa même.

Je crois que c'est cette jonction qui constitue le prodrome historique sinon officiel de ce qui va être le mouvement réformateur, d'une part, et le mouvement nationaliste de l'autre.

A la médersa il y avait les bûcheurs qui ne s'occupaient que de leurs cours, les futurs magistrats, les futurs quelque chose qui lorgnent de loin leur poste dans l'administration.

Il y avait aussi le groupe des rêveurs, des bâtisseurs de châteaux en Espagne, des coupeurs de cheveux en quatre. Halaimia Salah était à part : c'était le gourmand qui était toujours entre deux coliques.

J'étais de ce groupe qui lisait de tout, sauf les cours. Cette année-là, je me rappelle avoir eu deux passions. L'heure du cours du cheik Benlabed,

notre professeur de droit musulman, avait lieu régulièrement de onze heures à midi. Et je la passais régulièrement à dessiner sa tête, jusqu'au coup de sifflet de Ammimi, le chaouch, dans la cour de la médersa, qui nous annonçait le moment de nous précipiter chez Boukamya dont la boutique, avec l'argent qui lui rentrait chaque fin de mois de la médersa, commençait à prendre meilleure allure.

Mon autre passion, c'était - pendant les interruptions de nos récréations - de rester dans la classe où il y avait une immense carte murale du Sahara. Je grimpais alors sur une chaise et suivais sur la carte d'imaginaires itinéraires pour me rendre à Tombouctou. C'était, je crois, la lecture d'Antinéa - qui venait de paraître - qui m'avait donné cette passion. Elle dura longtemps, même après cette deuxième année de médersa qui fut à bien des égards décisive dans la détermination de ma vocation.

Timmi... Timimoun... In Salah... Que de fois ces noms m'ont fasciné devant la carte murale de la médersa. Le Sahara m'ensorcelait. Bien longtemps, son charme enveloppera mon âme qui s'éveillait aux horizons lointains.

Je comprendrai plus tard l'envoûtement fascinateur qu'il a exercé sur l'âme ardente d'un Ernest Psicari. Et je comprenais déjà à cette époque tout le poison voluptueux qu'il avait versé dans l'âme d'Isabelle Eberhardt dont Victor Barrucand

venait de révéler au monde l'œuvre hallucinante. Car j'avais déjà lu et relu, à cette époque, l'œuvre de cette bohémienne qui avait si tragiquement achevé sa carrière à Aïn-Sefra.

Je pleurais en lisant « l'Ombre chaude de l'Islam » qui me révéla la poésie de l'Islam et la nostalgie du désert.

Notre groupe faisait des lectures en commun et chacun avait ses lectures particulières pour satisfaire à un besoin personnel.

A cette époque, un méderséen de Batna Maalam Ahmed, dénicha, je ne sais comment, Oum El-Koura d'El-Kawakibi. Nous le lûmes à la veillée.

Ce livre produisait sur nous, en raison même de son caractère mystérieux, un effet prodigieux. J'en ressentis le choc que devait compléter celui qu'avait produit sur moi, « l'Ombre chaude de l'Islam ».

Ce dernier livre me révélait un Islam poétique, mais apathique aussi, cherchant l'oubli dans le kif.

Oum El-Koura me révéla un Islam qui s'organisait déjà pour la défense et pour la renaissance. Ce n'était qu'une œuvre d'imagination, mais significative, pourtant, de la prise de conscience qui s'opérait dans le monde musulman, au moins dans quelques esprits comme El-Kawakibi. Que ce ne fut qu'une œuvre d'imagination, je n'en doutais pas, et son effet n'en était que plus profond sur ma conscience.

Et quand je relisais « La Faillite morale de la Politique occidentale en Orient » - comme je le faisais - l'effet de ces lectures d'édification s'approfondissait encore en moi.

Bien entendu, tout cela se déversait au café Ben Yamina, dans des discussions passionnées, passionnantes, alimentées par le courant médersséen et par le courant badissite.

C'est à cette époque, je crois, que se place le coup de foudre qui a bouleversé ma vie.

Il y avait, en face de la médersa, un kiosque de journaux. Je ne sais pas s'il existe toujours.

Le soir était doux, le soleil répandait une tiédeur voluptueuse dans l'atmosphère. Ses rayons couchants mettaient des tonalités ocre sur des flocons de nuages et une couronne dorée sur la cime boisée de Sidi M'Cid.

Les gorges du Rhumel devenaient plus sombres.

Pourquoi, suis-je allé, ce soir-là, acheter la Dépêche de Constantine au kiosque d'en face ?... Je ne le sais pas. Je revins lire tranquillement mon journal sur le perron de la médersa.

Un officier anglais - le sardar - avait été blessé en Egypte et le gouvernement de Londres avait décidé d'exiler le chef wafdiste, Zaghloul Pacha, aux îles Séchelles.

L'événement était rapporté dans la Dépêche de Constantine, avec les commentaires que l'on peut supposer dans un journal qui défendait les

intérêts de la grosse colonisation dans le département de Constantine.

Dans la rue Nationale, entre la médersa et le lycée de jeunes filles en face, le trafic des fiacres et des piétons se ralentissait à cette heure-là. Le calme régnait autour de moi. Dans mon coin, je lus mon journal, c'est-à-dire l'article sur les événements du Caire.

Après la lecture, je demeurais songeur. Rien de précis dans mon esprit. Tout se passait dans la profondeur de mon être. Puis tout d'un coup, je me ressaisis. Je crois que si quelqu'un m'observait, il aurait remarqué peut-être à ce moment-là une lueur inusitée dans mon regard. En tout cas, ce que je ressentais clairement à ce moment, c'était un sentiment nouveau, le sentiment qui n'allait plus me quitter toute ma vie et qui me servira d'aiguillon dans mon existence.

J'étais nationaliste...

A partir de ce moment-là, j'allais d'abord devenir un lecteur assidu de tous les journaux, que j'allais acheter au kiosque de feu mon grand-père.

Puis un choix se fit dans mes lectures politiques. Le journal communiste, l'Humanité, fut celui qui étanchait le plus ma soif nationaliste. Les articles de Cachin et de Vaillant Couturier me gonflèrent les veines de terribles colères ou me versèrent au cœur d'apaisantes consolations.

Je lisais aussi la Lutte Sociale de Victor Spielmann qui venait assez irrégulièrement d'Alger.

Mes idées prenaient une nouvelle tournure. Les choses avaient pour moi de nouvelles significations.

Quand j'allais chez Khalti Bibyia, j'étais oppressé. Quand je me promenais avec mon ami Chaouatt - dont le père était interprète au Maroc - des opérations bizarres se faisaient dans mon esprit, dans ces rues européennes de Constantine où les maisons cossues faisaient éclater davantage à mes yeux la misère de Khalti Bibyia.

Et je me mettais à choisir, parmi ces riches habitations, celle que j'occuperais. Mon ami Chaouatt aussi choisissait la sienne.

En somme, l'idée de « bien vacant » n'est pas neuve. Elle hantait déjà à cette époque l'esprit de deux jeunes méderséens qui allaient dîner d'un bol de pois chiches ou d'une rondelle de roussette, chez Boukamya.

Naturellement, tout cela avait ses conséquences sur notre vie à la médersa où je devins, assez vite, aux yeux de Dournon, le « jeune turc » le plus dangereux.

Mes lectures étaient surveillées. Et je savais que lorsque nous allions aux cours, le chaouch et Dournon venaient fouiller sous mon matelas où il m'arrivait de cacher l'Humanité.

Bien entendu, j'étais d'avance coupable de tout ce qui pouvait arriver de mal à la médersa :

— Bien thur, bien thur..., c'est encore Seddik disait Dournon qui zozotait quand il découvrait une disparition, la cassure de quelque chose.

Et le soupçon systématique engendrant la mauvaise action, il m'arrivait d'en commettre pas mal.

Un jour, Halaimia Salah et moi nous versâmes le contenu d'un paquet de tabac à priser Soufi dans la vasque de la médersa. Les beaux petits poissons rouges qu'y élevait Dournon périrent :

— Bien thur... bien thur... c'est encore Seddik...

La situation devint intenable. Si bien que Halaimia et moi, nous donnâmes notre démission comme deux fonctionnaires.

Dournon en suffoquait, car nous avions eu le culot de l'accuser de je ne sais quoi qui avait trait à la gestion de l'établissement. Au fond, il n'était pas méchant. Il alerta mon père, qui vint arranger les choses.

Je continuai donc à dessiner la tête du cheik Ben Labed et à imaginer des itinéraires vers le pays d'Antinéa... vers Tombouctou. Seule, l'heure de Bobreiter me profitait. Je faisais beaucoup de progrès avec lui.

Et, pour m'encourager, sans doute, il me donnait chaque semaine son numéro des Nouvelles Littéraires que je dévorais. C'est lui qui me passait aussi, je crois, « Conférencia ». Et c'est dans un numéro de cette revue que je découvris, à l'époque, Rabindranath Tagore.Cette littérature exotique fit une forte impression sur moi. Elle introduisait une nouvelle dimension dans mon univers intellectuel. Rabelais et Victor Hugo, Amrou El-Kais et Hafez Brahim lui donnaient les deux dimensions de la langue française et de la langue arabe. La décou-

verte de Tagor y ajoutait une troisième dimension, celle des Védas.

Il y avait autre chose aussi. A cette époque, ma génération se mettait à chercher, sans en avoir conscience, l'évasion et la libération. Tagore m'ouvrait une nouvelle porte d'évasion.

Mon esprit ne divaguait plus seulement en direction de Tombouctou. Il se mettait aussi à voguer vers l'Inde mystérieuse. L'Inde dont je ne savais rien sinon qu'elle était colonie anglaise, comme l'Algérie colonie française, m'attira.

La séduction de son grand poète était aussi libératrice. Le génie ne naît pas seulement sur les bords de la Seine ou de la Tamise, il peut naître aussi sur les bords du Gange. Avec Tagore, j'avais acquis cette certitude réconfortante pour un homme colonisé.

Elle me libérait de la servitude qui pesait alors lourdement - et qui pèse encore parfois - sur l'esprit des intellectuels arabes vis-à-vis du génie de l'Europe, de sa culture.

Je ne me rappelle plus quelle fut exactement cette première lecture de Tagore. Mais elle m'avait désafricanisé en quelque sorte. Elle avait certainement fait sauter un verrou du colonialisme sur mon esprit.

Mais mon esprit portait en lui une force de rappel qui ramenait tout ce qui me tombait sous les yeux à une préoccupation centrale, fondamentale. L'Islam était cette préoccupation.

Probablement, Tagore ne m'aurait pas intéressé s'il n'avait pas ramené en moi un tourment dévorant, le tourment que portait feu mon granpère quand il s'était refugié à Tripoli, avant la première guerre mondiale, que portait aussi mon aïeule, Hadja Baya, quand elle avait quitté Constantine le long d'une corde le jour où la troupe française y faisait son entrée.

Les générations se transmettent un message cryptogramme qu'elles ne lisent pas de la même manière, parce que la « grille » que leur donne l'histoire pour faire cette lecture n'est pas la même.

C'est à cette époque, je crois, que ma génération méderséenne découvrit Eugène Jung. Je fis moi-même sa connaissance dans « l'Islam, entre la baleine et l'ours ». Son auteur mourra une vingtaine d'années après dans une mansarde parisienne, ignoré de tout le monde et oublié par tous. Je ne sais même pas s'il n'a pas été enterré dans une fosse commune.

Cependant, son œuvre a certainement fait monter la fièvre anticolonialiste dans l'esprit de ma génération.

Aujourd'hui, je me demande si le nationalisme et l'Islah algériens se doutent même qu'ils ont porté dans leurs veines des pensées, des idées, des sentiments qui viennent d'horizons aussi divers.

Cependant, au café Ben Yamina toutes ces pensées, toutes ces idées, tous ces sentiments se rencontraient et rejoignaient là ceux qui naissaient

quelques pas plus loin, dans le petit bureau du cheik Ben Badis que je voyais bien passer mais dont je n'avais pas encore fait connaissance.

Au café Ben Yamina, on parlait le français et l'arabe. Au bureau de Ben Badis, on parlait naturellement un arabe de qualité.

Mais en ville, la langue n'était ni arabe, ni française mais indigène. Il en était de même dans toute l'Algérie, surtout à Alger qui ajoutait à ce désagrément celui d'un accent détestable.

Tébessa était la seule ville, à ma connaissance, qui parlait alors une langue qui n'avait aucune prétention littéraire, mais qui avait une certaine pureté dans le vocabulaire et dans l'accent.

Dans cette effervescence du milieu médersséen, il y avait mon côté personnel. Il y avait ma mère malade vers laquelle s'envolait ma pensée. Il y avait la nostalgie du Sahara qui ne me lâchait pas. Il y avait l'Humanité qui m'apportait ses colères et ses apaisements. Elle me vengeait de cet état de choses qu'on appellera ensuite « l'ordre colonial » et contre lequel nous emmagasinions, inconsciemment à cette époque, toute cette énergie qui se déversera bientôt dans le courant islahiste et dans le courant nationaliste.

Le duel journalistique entre l'émir Khaled et Morinaud, le maire-potentat de Constantine prenait naissance. On attendait l'Ikdam et le Républicain, chaque semaine, pour suivre son déroulement,

comme une foule autour d'un ring où se battent deux champions.

La plume de notre champion valait ce qu'elle valait et après tout je crois qu'elle était supérieure à celle de son adversaire. Ce qui est certain, c'est qu'elle soulevait des tempêtes dans nos idées, dans nos sentiments.

L'Ikdam mettait dans mon esprit les premiers thèmes politiques précis. Il dénonçait l'expropriation du fellah algérien qui atteignait des proportions inimaginables à cette époque où la colonisation déjà à l'étroit dans le nord, dans les terres à vignobles, à agrumes, à oliveraies, à tabacs faisait un bond vers le sud, vers les terres à céréales. Des colons commençaient à s'installer à Khenchela, à Batna, à Aïn-Beida et même un à La Meskiana, si près de Tébessa. L'Ikdam dénonçait les abus de l'administration et son obscurantisme.

Les chiffres qu'il donnait des superficies octroyées à la colonisation et du nombre d'enfants algériens non scolarisés nous édifiaient. J'entendis pour la première fois parler de la Compagnie genevoise à Sétif, de la Compagnie algérienne à Guelma.

Une autre voix s'éleva et fit chorus avec l'Ikdam. A Bône, le vaillant Denden venait de fonder l'Etendard. Le round devenait passionnant sur le ring algérien.

En Europe, la République de Weimar se mourait ou était morte sous le poignard de la Sainte

Wehme, cette organisation nationaliste et terroriste allemande qui voulait débarrasser l'Allemagne de la direction placée à sa tête par le traité de Versailles.

Dans un village hollandais, Hadj Guillaume II en fuite, passait son temps à scier du bois, chassé d'Istamboul par Mustapha Kamal, le dernier khalife Abdelmadjid guérissait dans les villes thermales d'Europe ses rhumatismes, tandis que l'impératrice Zita songeait sur les bords du lac Léman à la tragédie des Habsbourg, et que les archiducs et les ducs de la Sainte Russie se mettaient conducteurs de taxis à Paris. Lénine mettait son appareil debout à Moscou et Weygand retournait en France.

A Genève on inaugurait la SDN. A Paris, on posait la première pierre de cette mosquée qui sera le fief de Ben Ghabrit et pour laquelle il faisait sa tournée dans le monde musulman pour récolter les sommes nécessaires à son édification.

Des échos parvenaient au café Ben Yamina, animant et allumant des discussions passionnées. On parlait de la Chine dans la Dépêche de Constantine. On ne savait pas au juste de quoi il s'agissait, sinon que ces remous passionnaient aussi les gens d'en face : les colons. Ça se voyait, ils étaient inquiets. On retenait, dans notre camp, des noms nouveaux : Canton, Shanghai, Kouo-Min-Tang, Tchand Kai Chek.

On ne parlait pas de Mao Tse Toung. Mais le « Péril jaune » était de nouveau à l'ordre du jour.

On parlait surtout de l'Amérique. On ne parlait plus des droits que son président voulait octroyer à la fin de la guerre aux peuples pour disposer d'eux-mêmes. On parlait de ses films, de son jazz, du dollar, du touriste américain à qui le Biskra, qui le guettait au fond de sa boutique, vendait une flûte en roseau de deux sous à cinq ou six dollars.

L'hôtel Cirta à Constantine ne désemplissait pas de ces touristes américains qui se déversaient ensuite dans les oasis du Sud constantinois, avec leurs liasses de dollars et leurs surprenantes originalités.

Je crois que si l'Europe aspirait à cette époque, selon Valéry, à être administrée par une commission américaine, tous les boutiquiers du Sud aspiraient à voir l'Algérie colonie de l'Amérique pour lui vendre des flûtes à dix dollars.

Mais un problème m'intéressait tout particulièrement à cette époque. C'était le père Zwimmer. Ce prêtre anglican posait en effet à mon esprit un problème nouveau, celui de la christianisation des Musulmans.

Il en parlait dans un manuel dont j'ai oublié le titre mais qui circulait entre nos mains et animait de fiévreuses discussions entre nous.

On parlait déjà, il est vrai, dans notre milieu de Lavigerie et des procédés utilisés pour christianiser les petits Biskris et les petits Kabyles.

Mais le problème prit son véritable visage à mes yeux, avec le père Zwimmer. Le ring changeait de dimension dans notre esprit et les champions de noms. Le ring c'était l'Afrique et l'Asie et les champions, l'Islam et le Christianisme.

Morinaud aurait battu Khaled, ça ne m'aurait pas dit la même chose que si on m'avait dit : l'Islam est battu.

Je ne savais pas à l'époque si ma position était juste ou fausse sur le plan politique, mais c'était ma position en vertu d'un impératif qui transcendait ma raison. C'était en moi quelque chose comme un instinct de mon être. Je sais aujourd'hui que l'instinct ne se trompe pas.

Notre esprit prit donc à cette époque, avec le père Zwimmer, une nouvelle direction, en quête de témoignages sur les perspectives du duel.

La quête nous fit découvrir d'abord E. Dinet, ce grand peintre du Sahara et dont aucune œuvre ne figure au Louvre. Ce grand peintre avait aussi une plume. Il l'avait mise au service de l'Islam qu'il venait d'embrasser.

Un autre témoignage nous vint de Paris où Grenier, le député du Jura, scandalisait les Parisiens quand il allait, devant le Palais-Bourbon même, faire sur les quais de la Seine ses ablutions et sa prière.

D'autres échos nous parvenaient. On entendait parler pour la première fois du sayed Ameer Ali et de son livre « Spirit Of Islam » que nous

ne pûmes pas nous procurer à la librairie En-Nadjah, ni en français ni en arabe. En somme, le round se déroulait dans des conditions normales... Le père Zwimmer peut attendre... pensions-nous, au café Ben Yamina.

Nous reprenions souffle, comme si nous étions nous-mêmes sur le ring.

A l'époque la littérature n'avait pas encore créé ce vocabulaire qui parle d'engagement et d'engagés. Bref, on reprenait souffle... Au demeurant, celui-ci était requis ailleurs, car nous étions encore une fois dans cette période à la veille des examens où il s'agit pour chaque méderséen de garder sa bourse.

La médersa reprit son monde. Et celui-ci reprit ses chandelles, ses feuillets jaunes au dessus des nez, ses insomnies, ses regards fiévreux, ses mines défaites, ses barbes négligées, ses chemises froissées et ses col crasseux.

Bobreiter voyait toutes ces transformations d'un regard indéfinissable. Je sais qu'il avait toujours l'air moqueur.

Cheik Abdelmadjid devenait menaçant. Il préparait ses foudres contre ceux qui n'auraient pas tout ingurgité du Katr, le manuel de grammaire arabe de la seconde année.

Cheik Ben Labed préparait ses indulgences. Et chacun y comptait.

Cheik Mouloud ne disait rien. D'ailleurs, il ne disait jamais rien qui marque une relation per-

sonnelle, une relation affective avec l'étudiant. Il planait.

Dournon devenait plus rude. Et le chaouch plus sarcastique :

— Hi !... hi !... hi !.. répétait-il au nez de l'étudiant. Et celui-ci en était glacé, car on supposait, à tort ou à raison, que le chaouch était au courant des intentions du directeur et qu'il préparait avec lui les complots de fin d'année contre les malheureux étudiants.

Alors son « hi !... hi !... hi !... » devenait une énigme qui jetait un froid dans le dos de l'étudiant qui en concluait :

— Je vais perdre ma bourse.

Je réussis cependant encore cette année, avec Halaimia. C'était un miracle.

Je crois que c'est après cet examen que je me suis décidé à remplacer le séroual par un pantalon. A la médersa, cheik Abdelmadjid et cheik Mouloud n'admettaient pas ces apostasies vestimentaires. Porter un pantalon long, c'était se vouer à perdre sa bourse dans une question de grammaire bien choisie. Nul n'osait s'exposer à un tel danger. Mais je rentrais à Tébessa... Après, on verra.

⁂

Je revis le Pain de Sucre, le clocher de Tébessa à un tournant sur les pentes de Halloufa. J'avais l'impression que le paysage était plus désertique.

J'aimais cette première soirée que je passais à Tébessa à mon retour de Constantine.

Ce premier repas, après mon absence, dans ma famille, m'enchantait.

Ce soir-là j'étais particulièrement heureux, car j'étais un peu inquiet au sujet de mon pantalon. Or, ma mère en fut enchantée :

— Il a bien fait, dit-elle dès qu'elle me vit arriver et que je lui eus embrassé la main, il a bien fait d'enlever ce lourd séroual qui bat entre les jambes. Il est plus léger ainsi.

Mes sœurs, qui étaient à présent mariées toutes les deux, avaient un regard d'acquiescement et d'admiration. Ma grand'mère que j'avais embrassée sur le front baissa la tête sur son chapelet.

Je savais que mon père aurait l'avis de ma mère comme toujours. Ma mère commençait à se porter mieux, sans être guérie. La conversation fut animée et le repas charmant.

Ma sortie en ville, après ce premier repas, me réservait les joies de l'amitié.

Mon cousin Salah, le tailleur Cherif Senoussi, Zemerli Mahmoud, un cafetier établi au hammam Abbas chez qui nous allions prendre le café et casser exprès ses tasses pour le faire râler m'attendaient.

C'était mon groupe à Tebessa. Quand je sortis les retrouver, les opinions sur mon pantalon

furent diverses. Seul mon ami le cafetier eut une réticence.

— A la médersa où on vous apprend le 'Ilm on vous laisse porter ce vêtement de kafer ? Il ne pouvait pas débarrasser sa conception de la science d'une servitude vestimentaire. Pour lui, visiblement, l'habit fait le moine.

La nuit d'été tébessienne commence à dérouler sous nos yeux sa féerie, dès que nous avons franchi la porte Sidi Ben Said si nous avons décidé d'aller à la basilique ou la porte de Constantine si nous avons décidé d'aller au pont d'Oued Nakeus.

En général, on décidait pour le premier itinéraire qui nous éloignait de la foule des promeneurs, la plupart des tébessiens préférant le second : les jeunes pour traverser le quartier résidentiel européen probablement à cause des jeunes Européennes, les plus vieux à cause de l'habitude prise.

Quand la lune est à son plein quartier, nous avions ainsi à l'aller, face à nous, son gros disque rouge quand il surgissait entre le Bou Rouman, qui borne l'horizon au sud et le Dir qui le borne à l'est.

Ses premiers rayons allaient porter leur vague réverbération sur la blancheur du marabout, Sidi Mohamed Cherif, un peu au-dessus d'Aïn M'Ghoutta où, les jours de marché, les gens qui viennent vendre leurs moutons à Tébessa s'arrêtent pour se désaltérer ou pour faire leurs ablutions.

Les choses sont d'abord noyées dans une demi-obscurité dans laquelle ressuscitent de vieux souvenirs communs quand nous allions rapiner dans ces jardins maintenant abandonnés où se construira ensuite le quartier de la Basilique.

La basilique, c'est là que nous allions jouer, parfois, quand nous étions gosses, dénichant entre ses vieilles pierres disjointes ces gros lézards verts que nous appelions bouryouns, nous faisant aussi piquer des guêpes qui hantent ces lieux.

La lune monte, le ciel tébessien chage peu à peu de couleur puis devient une coupe d'argent sous laquelle la nature et les choses baignent dans une atmosphère opaline.

En marchant ou assis au bord d'un fossé, les pieds ballants dedans, nous nous racontions nos histoires. J'en racontais plutôt car, à Tébessa, le rythme des événements n'avait pas encore pris cette allure qu'il prendra quelques années plus tard.

De toute façon, cheik Sliman y poursuivait son œuvre réformatrice, tandis que cheik Essadok Ben Khelil et cheik Assoul se disputaient l'audience de la jeunesse tébésienne qui formera, dans la suite, la clientèle de cheik Larbi Tebissi, encore au Caire à Lazhar.

De mon côté, je racontais à mes amis ce que je savais sur cheik Ben Badis, sur Touati l'ancien taleb de Sidi Ben Saïd converti au protestantisme et qui était, à présent, comme directeur de la mission évangélique à Constantine. Ils le connaissaient

tous et mon ami le tailleur, Cherif Senoussi, qui exprimait toujours son étonnement juvénile devant les faits inattendus, prenait quand j'en parlais son air le plus étonné :

— Ah !... il est maintenant kafer ?...

Qui l'aurait pensé de ce taleb qui sait les soixante chapitres du coran par cœur !... disait-il.

On parlait aussi d'autre chose. Je taquinais mon ami Chérif. Je savais qu'une jeune juive tébessienne le faisait soupirer sans qu'il n'osât jamais lui dire un mot. Il se contentait chaque soir de passer sous le balcon de la dulcinée et de lever un regard pudique vers elle.

Je ne crois pas que cette juive ait jamais répondu à ce regard, mais mon ami plaçait son sentiment en dehors du temps et de l'espace.

Parfois, notre ami le cafetier prenait en passant devant sa maison, car il habitait ce quartier, le mortier et le pilon. Et, à la lumière de la lune qui donnait à la basilique un air fantasmagorique, parmi ces pierres qui datent de deux mille ans, nous nous mettions à piler avec du sucre soit des cacahuètes épluchées, soit du zgougui, ces pépins oléagineux extraits du fruit de sapin par les bûcherons de Tébéssa qui les vendaient au marché de la ville pour accroître leurs petits revenus.

Ces plaisirs innocents nous enchantaient comme des gamins.

Dans la ville, il y avait aussi, place de la Mairie, un café maure qui venait de faire une innovation. Son propriétaire avait importé je crois, le premier disque égyptien dans l'histoire algérienne.

Le disque égyptien sera, en effet, un facteur éminent de l'évolution psychologique et politique dans le pays.

C'est Tébessa qui l'a introduit en Algérie. A Constantine, on en était encore au malouf et à Alger à rien de définissable. Le premier disque égyptien m'a bouleversé par le kanoun que j'entendais pour la première fois et surtout par la langue et la voix de Salama Hidjazi.

C'était l'époque héroïque où cet accent nouveau réhabilitait en nous la musique « arabe » et nous vengeait du jazz dont l'apparition à Tébessa eut pour conséquence que c'était un jeune juif qui prenait, à présent, la place du père Coppola sur le kiosque du cours Carnot, au bal du 14 Juillet.

Tandis que le goût européen s'américanisait, le goût algérien s'égyptianisait. Signe des temps : le disque égyptien ne posait pas encore de problèmes à l'administration coloniale.

Un autre signe, c'était la circulation automobile, en ville. La vieille torpédo de la maison Buriali - démodée - déclassée par la nouvelle production n'entraînait plus derrière elle cet essaim d'enfants dont je faisais partie quand Hamma-Sans-Talons, la sortait, aux fêtes carillonnées. Il la sortait encore, mais il ne mettait plus ses grosses lunettes noires qui lui couvraient la moitié de la face et ce manteau en peau de chèvre qui lui donnait un aspect énorme.

Maintenant, le nom de Citroën occupait, en lettres lumineuses, toute la hauteur de la tour Eiffel à Paris.

Et à Tébessa les camionnettes B 12 Citroën reliaient la ville aux centres des environs. Les vieux caritouns qui transportaient les marchandises de la ville aux marchés de Chéria, de Kala Djerda n'existaient plus. Leurs propriétaires avaient abandonné la partie aux propriétaires des Citroën, des Renault aussi.

Un nouvel administrateur prenait le pouvoir à la commune mixte de Tébessa. L'administration voulait quelqu'un qui s'occupe de ses affaires. Reygasse qui était plutôt homme de science que fonctionnaire fut appelé à l'Université d'Alger pour une chaire de préhistoire où un jour sa terminologie donnera lieu à une polémique dans la presse parce qu'un intellectomane avait confondu le terme « libyco » avec « bicot ». Une ère nouvelle commençait.

Dans les cours intérieures des petites maisons tébessiennes, les femmes s'arrêtaient parfois de rouler leur couscous, de pétrir leur pain ou de faire leur lessive pour regarder passer au-dessus des toits le biplan qui soulevait dans les rues la clameur des enfants :

— Et-tayara !... Et-tayara !.. Et-tayara !...

Les courses de Tébessa avaient une grande vogue dans tout le Constantinois, à cause des étalons de bonne race dont on faisait l'élevage dans

la région. La journée mettait une grande animation de bêtes de sang et de gens de toutes les tribus, derrière la porte de Constantine, sur le « champ de manœuvre » où, pendant la première guerre mondiale, quand nous allions à l'école, nous voyions les tirailleurs s'entraîner, avant d'être expédiés sur Verdun.

C'est là que j'avais vu pour la première fois la mitrailleurse crachant rageusement sa petite flamme, au fur et à mesure que sa bande alimentait son tir.

La journée des courses arrivait, après les moissons et les battages... J'y allais rarement. Pour moi, elle annonçait la fin prochaine des vacances.

Ma mère était encore malade. Mais la baraka du cheik Sliman aidant la science de Figarella, elle allait mieux. Parfois aussi elle était soignée par khali Ahmed Chaouch, en cachette. Il ne fallait pas que Figarella sût qu'un médecin indigène, un rebouteux, la soignât en même temps que lui. Cela arrivait cependant qu'en montant voir sa malade, il rencontrât khali Ahmed Chaouch et lui lance dans l'escalier :

— Qu'est-ce tu viens foutre ici ? hein !

Ma mère lui expliquait alors que son neveu venait simplement la voir.

Enfin, la baraka, la médecine et le reboutage s'aidant mutuellement, elle allait mieux à présent.

Une fois de plus, par un matin de la fin de

septembre, ma sœur aînée me versa « l'eau du retour » entre les jambes, sur le seuil de la porte.

*
**

A Constantine, Ben Yamina junior avait encore opéré des transformations dans son café. Ses guéridons neufs envahissaient même l'autre trottoir de la rue Nationale et créaient une extension de sa terrasse, là, au bord du Rhumel.

Il devenait visiblement le café maure numéro un de Constantine où il allait servir de modèle aux établissements du même genre qui se mettaient, en effet, à ôter leurs nattes, obligeant leurs vieilles clientèles à se replier sur les établissements retardataires pour retrouver leurs dominos, leurs crachoirs et leurs puciers. C'était le début de cette époque de transformations psychologiques et sociales qu'on appellera : En-Nahdha, la renaissance.

Boukamya, lui-même, avait entrepris quelques transformations dans sa boutique, ennoblie par l'argent de la médersa. Les marmites, les bancs avaient un peu moins de crasse. Sa cuisine frite ou bouillie qui était offerte au client à la porte de la boutique, sur une table où rien ne la protégeait des mouches et de la poussière, se présentait maintenant pudiquement sous un voile de tulle mécanique rouge, à deux sous le mètre, qui empêchait au moins les mouches de couvrir de leur brune nappe vivante les morceaux de foie et de roussette.

Lui-même avait pris meilleure allure. Il s'était urbanisé. On ne le voyait qu'en blouse aussi crasseuse que ses marmites. A présent, après l'heure de pointe, c'est-à-dire après que la queue médерséenne ait pris, chez lui, sa dernière bouchée, on le voyait en burnous, aux côtés du chaouch avec lequel il formait une paire d'amis. Cette amitié était née dans l'intérêt. On l'avait déjà remarqué avant les vacances, le chaouch - Amimi - était en quelque sorte l'huissier de Boukamya. La veille du paiement des bourses, on les voyait régulièrement tous les deux soit sur le perron de la médersa, soit devant la boutique de cuisine à emporter. Boukamya et son huissier discutaient là des mauvais payeurs : Car les méderséens constituaient partout une clientèle aléatoire.

S'ils payent comptant, ça va. Mais si c'est à crédit, c'est une autre histoire. D'abord Boukamya était analphabète et c'est son client qui marque sa note sur son carnet de consommation. Alors, ça dépend de ce client s'il marque normalement ou s'il applique la méthode de division. Et puis, ce n'est pas tout. Même après la division des notes, le client peut réfléchir à des dépenses qu'il va faire ailleurs : une cravate, une chemise, un costume, une paire de chaussures.

Ce mois là Boukamya était sûr de ne pas être réglé. Donc, il lui fallait un huissier. Il ne pouvait pas mieux trouver que le chaouch lequel tenait

justement les cordons de la bourse de l'étudiant puisque c'est lui qui la lui versait chaque fin de mois.

On comprend donc l'amitié profonde qui liait les deux hommes : le chaouch et Boukamya.

Cette année-là, un journal nouveau parut en arabe. Cheik Tayeb El Okbi, qui était revenu d'Orient où il dirigeait à La Mecque le journal Oum-El-Koura - qui représentait l'unique organe de la presse au royaume Arabe comme la canonnière cédée, à la fin de la guerre, au roi Hussein toute sa flotte -, venait de fonder avec Lammoudi, à Biskra, l'Echo du Sahara.

Cet organe ajouta sa voix à celle du Chihab et était d'ailleurs imprimé sur ses presses, dans cette petite imprimerie que dirigeait Ahmed Bouchnal, dans cette rue des Rabins Ech-Charif où j'accompagnais, jadis, feu mon grand-père quand il allait faire sa partie de dames, avec ses vieux amis.

Cette rue, avec le café Ben Yamina à un bout, l'imprimerie du Chihab à l'autre et entre eux le bureau du cheik Ben Badis, devenait l'artère pensante de la ville, comme celle-ci avait ailleurs ses artères commerçantes.

On y voyait maintenant passer plus fréquemment ces silhouettes blanches avec ce turban - amama - à dépassant dans le dos qui désignera petit à petit l'identité du partisan de l'action islahiste et affirmera sa personnalité dans ce milieu

où l'Islah n'avait encore ni sa doctrine, ni ses cadres.

Il y en avait qui venaient de l'intérieur comme on vient au marché de la ville pour emporter ses marchandises vers les centres à ravitailler. Les silhouettes blanches venaient rue Rabin Charif pour ravitailler l'intérieur en idées nouvelles.

Et les idées qui circulaient dans cette rue commençaient déjà, comme une scie, à opérer un vague clivage dans ce milieu, jusque-là homogène, monolithique, en Algérie.

Ce clivage s'opérait à la fois dans l'ordre des idées et dans l'ordre des personnes. Des superstitions vieilles comme l'ignorance du monde commencèrent leur agonie. Toute ignorance a un respect fétichiste de ce qui est écrit. L'Algérie de la colonisabilité et du colonialisme a eu la superstition du bout de papier écrit. Sa valeur magique ne s'exerce pas seulement sur les vieilles femmes qui mettent à leurs petits enfants des amulettes pour les protéger contre le mauvais œil.

Elle s'exerce aussi sur ce milieu formé dans les zaouias et qui pratique, dans ses cogitations, dans ses discussions, un argument sans réplique :

— C'est koutbi !... dira l'un d'entre eux qui vient de faire une affirmation s'il voit sur le visage de ses interlocuteurs un doute.

— C'est koutbi !... « c'est dans un livre » dira-t-il et aussitôt le doute tombe et les têtes se courbent devant l'argument majeur.

L'esprit critique, stoppé par ce mot magique perd tout droit. Et il avait effectivement été stoppé de cette manière pendant des générations.

Or, le « koutbi » commençait à perdre son pouvoir magique sur les esprits et à perdre peu à peu ses partisans.

Le clivage qui s'opérait dans le monde des idées avait son effet automatique dans le monde des personnes.

Maintenant, des éléments nouveaux viennent se mêler aux médersëens et aux élèves de Ben Badis au café Ben Yamina où une cristallisation plus dense des idées progressistes - comme on dit aujourd'hui -, se produisait avec cet apport de simples citoyens de toutes conditions de la ville, qui venaient prendre part à nos débats, à nos discussions. Une de ces figures qui venaient s'ajouter à notre paysage était vraiment pittoresque.

Cheik Mohammed Tahar Lounissi* avait quitté jadis l'Algérie, avec son père Sidi Hamdan, une des plus belles figures du savant traditionnel, probablement contemporain du cheik Abdelkader Madjaoui et du cheik Ben Mahanna, à Constantine. Probablement aussi le vénérable cheik avait-il été impliqué avec eux dans ce remue-ménage qui régna, un moment, dans l'antique Cirta, quand ces Alems y semèrent, dès la fin du siècle dernier,

* NOTE DE L'EDITEUR. Personnage assez connu dans le Constantinois pour ses originalités et qui joua même un certain rôle politique dans la Fédération des Elus.

ces idées que nous appelons, faute de mieux, l'Islah local. Les vieux Constantinois se rappelaient comment l'administration y avait mis bon ordre.

Toujours est-il que Sidi Hamdan alla continuer son œuvre à Médine et y emmena avec lui cheik Mohammed Tahar Lenoussi, encore jeune.

Le père du jeune homme enseigna durant des années le Hadith sous les coupoles de la mosquée du Prophète puis mourut. Son fils n'avait pas sans doute adopté les mœurs du pays, ce qui l'avait ramené en Algérie, avec sa vieille mère, à l'époque dont nous parlons.

Mais là aussi, à Constantine, il n'allait pas pouvoir s'assimiler les us et coutumes et il surprenait tout le monde par ses originalités dans sa tenue, ses propos et ses gestes.

Bref, le café Ben Yamina acquit un jour ce client pittoresque qui, systématiquement, parlait comme un bédouin d'Arabie et portait l'akal sur sur la tête. Mais ce bédouin était cultivé en arabe. Et il fut admis à cause de tout cela dans notre milieu.

Ses excentricités n'avaient rien de commun avec ces traits de caractère qui vont composer la physionomie de ce personnage révolté contre certaines déviations qu'on nommera le 'alem islahiste.

Lui, il était révolté contre tout. Je ne l'ai jamais vu faire l'éloge de quelqu'un ou de quelque chose. Il critiquait tout le monde et toutes les choses. C'était son genre. Et ce genre n'était pas pour déplaire dans un milieu qui n'avait pas enco-

re sa doctrine mais qui remettait en question bien des choses, parfois sans aller jusqu'au bout de sa pensée dans ses conséquences sociales ultimes.

Sa révolte systématique ajoutait un brandon au brasier qui s'allumait dans les esprits qui se rencontraient au café Ben Yamina.

Son verbe arabe aussi exerçait de l'influence sur ces esprits arabes qui pensaient et parlaient en français.

Ses anecdotes, ses aventures - pour la plupart imaginaires -, car à l'époque même je me rendais compte qu'il aimait l'affabulation, lui donnaient audience auprès de nous.

Et nous lui payions son café pour l'entendre parler comme il parlait.

Au cours d'une visite à la librairie En-Nadjah - où nous allions de temps à autre dénicher les nouvelles productions de la littérature arabe -, nous fîmes un jour connaissance avec un personsage non moins excentrique et qui allait, lui aussi, jouer inconsciemment le rôle de catalyseur de direction à nos idées, en les stimulant dans un sens donné.

Younès Bahri était alors un jeune homme de vingt à trente ans. Et on ne sait pas trop comment il avait débarqué de Bagdad, chez Mami Smaïl dont il était l'hôte quand nous avions fait sa connaissance. Le directeur de l'imprimerie En-Nadjah nous expliqua vaguement l'odyssée de son hôte qui serait venu, je ne sais d'où, via Tanger.

Il avait eu beau se grimer en marocain en djallaba, sa présence à Constantine avait attiré l'attention des responsables de l'ordre qui avaient flairé tout de suite un « danger » sous cette djallaba.

Mais ce n'était pas encore l'époque où l'on mettait au secret les gens en qui on flairait cette odeur. Il fallait à Younès Bahri simplement un répondant.

Ce fut Mami Smaïl qui se donna pour tel et recueillit ainsi à l'imprimerie En-Nadjah « l'indésirable » que nous y trouvions.

Il ne portait plus sa djallaba. Il s'était modernisé : fez, cravate, pantalon. Et son allure athlétique lui donnait une belle prestance. Et puis l'homme avait cette faconde du verbe arabe qui fera un effet si profond sur les masses nord-africaines, quand Younès Bahri deviendra dans les services de... Goebels, le speaker de Radio-Berlin, pendant la seconde guerre mondiale.

Donc, il avait tout pour plaire à ces esprits à la recherche de nouveautés littéraires ou politiques ou même de simples nouvelles, au café Ben Yamina.

Il avait aussi ses histoires personnelles, vraies ou fausses, qui nous faisaient rêver. Pour moi, il apparut surtout sous l'aspect du globe-trotter, du découvreur d'horizons nouveaux. Et quand il me parla de son voyage - peut-être chimérique - en Australie, il ajouta une nouvelle perspective à mon humeur vagabonde.

A la médersa, le problème vestimentaire se posa pour moi dès mon retour de Tébessa. Cheik Abdelmadjid ne m'eût pas admis à ses cours en pantalon. Je crois même qu'il me le signifia. Tandis que cheik Mouloud Ben Mouhoub, son regard gris en disait long sur ses opinions sur ce point. Et j'étais trop mal avec Dournon, pour me mettre d'autres ennemis sur le dos. J'entrais donc aux cours avec le gros séroual de Abdelhamid Nencib qui était à présent en deuxième année, le pilier du sport méderséen et la consolation de Bobreiter.

Car sa promotion fut fabuleusement arriérée. Elle renfermait, je crois, les esprits les plus crasseux, les plus paresseux que jamais la médersa ait produits. La plupart d'entre eux ne fréquentaient pas le café Ben Yamina. La passion du domino et de la ronda les avait obligés à se replier dans les cafés qui conservaient encore leurs nattes et leur oudjak.

L'un d'entre eux, je m'en souviens, avait une spécialité : rire de rien.

Tous avaient la même spécialité : ils ne faisaient rien. Ils mettaient une sorte de dissonance dans le milieu méderséen, se mêlant même aux mauvais garçons de la rue de l'Echelle, si bien que Bobreiter entrant faire son cours, à cette promotion, élue par le sort pour représenter le néant, n'avait en fait devant lui qu'un étudiant : Abdelhamid Nencib.

En ville, j'allais rarement chez Khalti Bibya. Le drame constantinois suivait son cours. On parlait moins des Aïssaouas. Et quand je passais devant la zaouia fermée, quelque chose me serrait le cœur.

Dans les périodes de mutation, on devient une contradiction, on détruit le passé et le passé vous étreint. Du moins, c'était cela pour moi.

Au café Ben Yamina, je prenais conscience des effets du clivage idéologique qui créait à partir du seuil de cet établissement ou du seuil de la médersa, une frontière morale entre ceux qui se mettaient à chercher une voie au-delà du monde des merveilles et ceux qui lisaient encore les Mille et une Nuits.

Mais dans les rues de Constantine, je commençais à prendre conscience d'un clivage économique qui avait commencé à faire sentir ses effets depuis la fin de la première guerre mondiale.

Les vieilles structures sociales se disloquaient à vue d'œil et une nouvelle bourgeoisie se formait, sur la place de Souk El-Asr, entre les tas de friperie et les étalages de confection bon marché.

La vieille bourgeoisie mettait ses derniers bijoux au mont-de-piété pour joindre les deux bouts quand une dépense lui était imposée par une maladie ou par un autre événement imprévu.

Les juifs de Constantine faisaient d'ailleurs des affaires d'or, dans ces circonstances troubles. Ils prêtaient de l'argent au taux de 50 et 60 %

et « Chidi El-Mouslim », parfois même, signait en blanc les effets qu'on lui présentait au fond des boutiques de la rue de France.

Tout ce qui restait entre les mains de l'ancienne bourgeoisie constantinoise a été liquidé dans ces boutiques entre les années 1920 et 1925. C'est là aussi que venaient se faire détrousser les paysans qui avaient encore un bout de terre dans la région de Sétif, de Guelma ou de Bône. Le procédé était le même : le billet signé en blanc.

Et ce procédé fermait le circuit fatal sur la « propriété indigène ». Les boutiques juives devinrent un organe de transmission pour transférer les droits afférents à cette propriété des mains algériennes aux mains du colon. C'était simple :

Le bourgeois pour faire une noce, le fellah de Sétif pour acheter une Citroën et venir passer ses soirées rue de l'Echelle, à Constantine, avaient besoin d'argent. Le juif était toujours prêt à le leur prêter à 60%, et l'intérêt cumulé à ce taux faisait automatiquement passer, après un an ou deux, leur propriété de leurs mains aux mains d'un colon.

« Chidi El-Mouslim » ne calcule jamais quand le prêteur juif lui sert un verre de thé à la menthe ou un café turc bien dosé, juste au moment de lui faire signer les effets. Il ne sortait de son inconscience que lorsque l'huissier frappait à sa porte.

Et le clivage économique se poursuivait ainsi avec son double effet, en faisant passer la propriété des mains algériennes aux mains juives ou européennes, d'une part, et des mains d'une bourgeoisie héréditaire à celles d'une bourgeoisie de négoce, d'autre part. Tout cela, dit sous cette forme théorique, ne traduit pas tout le drame humain de cette période.

Je sentais ce drame quand j'allais, dans mes rares visites, chez Khalti Bibyia et que je voyais assis près d'elle Khali Allaoua, comme un enfant mais aussi comme une image de la détresse humaine.

Je le sentais aussi intensément, à Tébessa - notamment aux dernières vacances -, quand j'avais vu un dernier Ben Charif, de Tébessa - homonyme de la famille constantinoise du même nom -, quitter la vieille maison familiale, sur la place de l'Eglise, et louer dans la banlieue poussiéreuse du vieil abattoir, une pièce donnant sur la rue pour en faire son logement et son lieu de travail, en apprenant le Coran à quelques enfants du voisinage. Et la maison familiale, abandonnée, en ruine, racontait à celui qui passait devant sa porte à jamais close, le drame d'un pays.

J'éprouvais le même sentiment quand je passais rue de la Prison, devant les maisons habitées jadis par les différentes branches de la famille Chaouch.

Cette année-là, un événement presque banal mais qui avait eu une grande répercussion sur mes

idées, s'était produit. A la médersa, il y avait une bibliothèque. Et Dournon pratiquait le prêt. C'est ainsi que j'ai lu Ibn Khaldoun dans la traduction de Sylvestre de Sacy et Mouroudj Eddhabab dans la traduction de je ne sais qui.

Le prêt se faisait je crois une fois par semaine. Et voici que le hasard me mit, entre les mains, un traité de Condillac, le philosophe français du XVIIIe siècle qui peut être regardé, à certain égard, comme le maître de l'école de psychologie française.

Le livre, qui était volumineux et difficile à comprendre pour un débutant me captiva.

Je renonçais à dresser, pendant les interruptions récréatives, mes itinéraires imaginaires vers Tombouctou. Je n'éprouvais plus de plaisir, non plus, à dessiner la tête du cheik Ben Labed. Pendant son cours, je lisais simplement Condillac, jusqu'à l'heure de Boukamya.

Parfois en dortoir, je le lisais avec Chérif Zerguine, l'actuel cadi de Tébessa, parce que Halaimia Salah était accaparé par sa gourmandise et ses coliques, tandis que Nencib Abdelhamid l'était par le football dont l'épidémie gagnait l'Algérie en même temps que la « grippe espagnole ».

Et cette épidémie me vaudra pas mal d'ennuis avec Dournon qui voulait, coûte que coûte, que je fasse avec les autres méderséens l'heure du sport, que je voulais précisément réserver à mes lectures personnelles.

Bref, Condillac devint mon livre de chevet. C'est çà la philosophie ?... diriger sa pensée d'une idée donnée à une idée déduite .Quoi qu'il en soit, mon esprit adopta ce sport, comme on adopte aujourd'hui le tennis.

Je ne sais pas quel fut le gain scientifique, avec Condillac, mais je sais que son livre a placé mon esprit, mes idées, ma curiosité, en un mot ma culture dans une certaine direction.

Je n'allais plus à la librairie En-Nadjah, à la découverte des nouveautés de la littérature arabe. Il y avait dans la petite rue qui prend sur la place de la Brèche pour aboutir, après un coude, sur la placette qui fait face à la Préfecture, une petite librairie française dont le propriétaire, à mon grand étonnement, n'était ni hautain ni moqueur devant l' « indigène » qui franchit son seuil.

Je badaudais devant ses rayons quand j'y découvris un jour, John Dewey dont l'ouvrage capital, « comment nous pensons », venait de paraître en édition française.

Je savais que l'Amérique avait Douglas Fairbanks, des cow-boys, du jazz, des dollars, mais je ne savais rien de sa culture sauf le nom d'Edison. John Dewey fut donc pour moi une révélation à plus d'un titre. Naturellement, je gardais aussi le contact avec mon milieu, à la médersa et au café Ben Yamina.

Je lisais toujours l'Humanité, la Lutte Sociale, l'Ikdam, l'Etendard, Eugène Jung, les Nou-

velles Littéraires et le reste. J'étais toujours nationaliste. Et avec mon ami Chaouatt, j'étais toujours dans l'indécision sur le choix de mon habitation au départ des Français, hésitant entre un appartement avec ses fenêtre au-dessus de cette foule sélect que je n'osais pas frôler rue Caraman, et une villa comme celle que venait de construire dans un faubourg résidentiel Ferrando, ce maître de la quincaillerie dans tout le département.

Bref tout allait ensemble dans la définition de mon être à cette époque. Younès Bahri, Mohammed Tahar Lounissi, Boukamya, Ben Yamina, Condillac et John Dewey se complétaient dans mon esprit.

La vie poursuivait son tissage, autour de nous et en nous, avec des fils de toutes natures et de toutes couleurs, des sourires et des soupirs.

L'année ramenait le tournant des examens, encore une fois. La pensée de garder sa bourse s'empara de nouveau de chaque étudiant.

Personne, même dans la promotion de Nencib Abdelhamid, n'échappait à cette loi de la médersa, comme dans la nature on n'échappe pas à la loi de conservation de la vie. Ceux mêmes qui prenaient le parti de copier avaient une sérieuse mise au point à faire de leur travail pour les jours d'examen. D'abord, il y avait à débattre le sérieux problème : entrer avec un bouquin ou avec des copies préparées.

Dans la promotion de Nencib Abdelhamid

il y avait de vifs débats à ce sujet. Ceux qui adoptaient la première doctrine se mettaient à étudier la pose du bouquin sur leurs genoux et les conditions de son éclairage à travers l'échancrure de la gandoura. Les tenants de la seconde faisaient leurs calculs de probabilités sur les sujets. Ils acceptaient d'avance un pourcentage de chances de perdre la bourse si le sujet donné n'avait pas été prévu par eux.

Les « hi !... hi !... hi !... » du chaouch reprirent leur effet sur les nerfs de tout le monde. Dournon fit encore son appel, un matin, dans la cour de la médersa, devant ce monde tout suant de sa dernière nuit de révision.

Dans ces jours d'examens, je répétais certains gestes que je me rappelais avoir faits aux examens de l'année précédente. Dans mon esprit, j'attribuais vaguement une valeur magique à cette répétition. Il ne s'agissait parfois que d'une chose banale. Par exemple, j'avais lavé une chemise à la même époque.

Je me remettais à le faire cette année à peu près au même moment et avec les mêmes gestes. L'essentiel, c'était d'avoir cette pensée consolante.

— L'année dernière, j'avais fait comme ça et j'avais réussi.

Cette puérilité échappait totalement au contrôle de mon esprit.

Encore une fois, de faux résultats de l'examen furent affichés à la porte des dortoirs. Il y

avait un étudiant qui imitait à la perfection la signature de Dournon. C'est cette année-là, je crois, qu'après avoir fait perdre leurs bourses à d'autres, pour s'amuser, il perdit la sienne pour de bon, quand les vrais résultats furent affichés.

Le café Ben Yamina reprit son animation. Les uns s'y concertaient sur leurs achats vestimentaires pour les vacances, les autres reprenaient les discussions suspendues par les examens. Le duel Khaled-Morinaud se poursuivait.

On commençait à parler d'un certain émir Abdelkrim et de sa victoire écrasante sur le général espagnol Sylvestre à Mellila.

Hindenburg prenait le pouvoir en Allemagne ou l'avait déjà pris, tandis que Poincaré était rappelé de sa retraite pour redresser en France une situation économique alarmante.

En Italie, les foules de ballilas acclamaient le Duce qui faisait sa marche sur Rome.

Romain Rolland publiait la Jeune Inde et le nom de Ghandi commençait à se répandre, tandis que Halaimia Salah recommandait à son cordonnier de mettre, aux chaussures commandées pour l'été, le plus haut talon possible. Le drame de sa petite taille le tenait comme ses coliques qu'il soignait à présent avec de la belladone que lui avait ordonnée le docteur Mosly, notre professeur d'hygiène à la médersa.

***

Le retour fut pareil aux précédents. Sur la route le long de laquelle guimbardait l'autobus - on ne disait pas le « car » l'américanisation n'avait pas encore importé ce mot - les terres des colons, du Khroubs à La Meskiana, déroulèrent sous mes yeux leur étendue verte, rousse ou sombre toute la journée. Les fermes qui exploitent ces domaines jalonnèrent l'itinéraire de leurs masses imposantes, tantôt nichées dans un vallon en contrebas de la route, tantôt juchées sur un mamelon surplombant celle-ci.

Je vis, un peu après le Khroubs, cette ferme dont les bâtiments occupent les deux côtés de la route. Je vis le troupeau de vaches, qui alimente les grandes laiteries de Constantine, traverser la route devant l'autobus pour passer, probablement, du bâtiment de la traite à l'étable.

Mes lectures sur la colonisation « blanche » au Canada et au Far-West m'ont donné le goût de ces aventures où l'homme vient faire une parcelle d'histoire sur un bout de terrain, conquis sur la nature ou sur un ancien propriétaire qui n'a pas su ou n'a pas pu le garder.

De vieillles histoires entendues dans ma famille quand j'étais enfant me revenaient à l'esprit, comme de douloureuse évocations d'un passé aboli. Mon aïeul possédait, m'avait-on dit dans mon enfance, de grands domaines dans la région de Constantine. Je voulais posséder mon domaine, ma ferme, mes vaches, mes moutons, sentir autour de moi une odeur d'étable et d'écurie, c'était le rêve qui

faisait divaguer à cette époque mon esprit. Et si la terre d'Algérie me refusait sa réalisation, j'irais à Tombouctou, en Australie.

Les terres des colons me posaient insidieusement une interrogation : où sont les terres de mes aïeux ?

L'Ikdam de Khaled et l'Etendard de Denden avaient sensibilisé mon esprit à ce genre de problème.

Sur le bord de la route, de temps en temps, un « indigène » poussait devant lui son âne, se rendant probablement à son gourbi. Je me rendais vaguement compte que le colon était en train d'effacer l'histoire de cet homme sur cette terre, pour y faire sa propre histoire.

Après les pentes de Halloufa, la plaine de Tébessa m'apparut plus déserte, avec, au fond, ce Pain de Sucre plus solitaire dans cette nudité fauve calcinée par le soleil de juillet.

L'homme qui chemine ici avec son âne, au bord de la route, me semble davantage dans son cadre. Sous le ciel, il poursuit encore son histoire, il ne fait pas l'histoire des autres.

Aujourd'hui, je m'en rends compte, les hauts plateaux ont conservé dans l'âme de l'habitant, à travers un siècle et demi de colonisation, une flamme qui n'est pas morte comme chez son frère du Tell apprivoisé, domestiqué pour faire partie de l'outillage de la colonisation.

Ici, un clivage historique apparaît : le Sud et le Nord algériens, le Zénète et le Sanhadja.

Depuis les Carthaginois, toutes les résistances sont nées dans le sud.

La richesse du sol semble avoir pour corollaire, à travers l'histoire, la pauvreté du caractère.

L'autobus me dépose enfin, devant les Messageries Dokhan où dix ans auparavant on prenait la diligence. Ma mère m'attendait en haut de l'escalier. Pour me faire cette surprise, elle s'appuyait sur des béquilles qu'on lui avait fait venir d'Alger.

Une vision agréable du passé me réapparaissait : ma mère quand même debout.

Mon père était heureux. Ma grand-mère releva la tête, au-dessus de son chapelet pour me dire son mot de bienvenue avec ce sourire de vieilles gens dont le visage n'exprime rien de précis. Au demeurant, je ne me rappelle pas l'avoir vue rire ou pleurer, en aucune circonstance. Je n'ai vu son émotion qu'à la mort de son fils, Khali Younès.

Le repas fut une petite fête de famille, à laquelle avaient pris part mes sœurs, les enfants de l'aînée et son mari. Le mari de la cadette n'avait jamais fait partie de la famille.

Mon père sortit rejoindre comme d'habitude ses amis.

Si Baghdadi était certainement le premier tébessien qui porta un fez et un col rigide, en celluloïd, à l'époque où Tébessa était pris par la fièvre de la turcophilie qui sévit en Algérie du vivant de Abbas Ben Hammana.

Si Lahbib le gardien du cimetière s'était spécialisé dans les farces contre des victimes qu'il choisissait particulièrement parmi les Soufis et les Djeridis qui venaient au marché de Tébessa, en cette saison.

Si Belgacem, le boulanger n'avait aucune spécialité en dehors de sa profession. C'étaient les amis de mon père.

Je sortais après lui rejoindre les miens.

La féerie de la nuit d'été tébessienne attendait tout le monde à la porte de Constantine ou la porte Caracalla.

Tébessa a ses types, les visages fondus dans son paysage humain.

Sur la place de la Casbah où il y a les terrasses des grands cafés européens, on peut - à cette heure-là -, rencontrer Vendredi en train de vendre à la criée le maire de la ville.

Vendredi, c'est un kabyle, que les péripéties de la guerre 1914 - 18 avaient jeté dans les rues de Tébessa où, dans la journée, il criait les vêtements d'occasion qu'il offrait à l'acheteur.

La nuit, après être passé chez Vassalo qui tenait une cave fréquentée des ivrognes de la ville, il continuait en somme son métier :

— Qui achète le maire de Tébessa pour dix francs ! criait-il en titubant entre les terrasses pleines de monde.

Le maire Belvisi souriait. Mais si par malheur le vieux brigadier Antonini était là, Vendredi passait sa nuit au « violon » du commissariat pour reprendre sa criée le lendemain.

Mais l'exploit qui se répétait le plus pour le vieux brigadier et qui représentait en somme l'essentiel de ses fonctions, dans la police municipale, c'était avec Benini, un autre ivrogne qui n'avait aucun domicile.

Quand il avait terminé sa journée de portefaix, il passait chez Vassalo. Et quand il en sortait, Antonini le guettait, le cueillait pour le descendre au violon. C'était en somme son domicile. Et les tébessiens s'étaient tellement habitués à ce spectacle, qu'on les aurait vus embarrassés pour répondre à la question de savoir si Antonini et Benini étaient une paire d'amis ou deux êtres mis en présence par les hasards de la fonction de l'un d'entre eux.

Il y avait aussi Birella, le garçon de mon oncle Smaïl, à son magasin de Chéria. Quand il venait à Tébessa, c'était pour aller manger chez son ami le gargotier Affendi, ainsi nommé parce qu'il avait passé quelques années au Caire et qu'il avait adopté, comme Si Baghdadi, le fez et le col rigide.

Quand il sortait de là on constatait que Birella était ivre et on le voyait longer le mur de la caserne, sur le cours Carnot, en parlant aux anges, tandis que son ami Affendi, fermait boutique et allait poser à la clientèle du café de la place de la

Mairie, son éternelle question de philosophie, rapportée sans doute du Caire :

— Qui de la nature et de l'habitude peut réduire l'autre ?

Et chaque fois votre réponse lui faisait adopter la thèse contraire.

Tébessa avait donc son visage qui se pourrait compléter avec Sidi Hamma Tahar, l'ancien instituteur à présent toujours en dialogue avec les anges dans les rues de Tébessa où il distribue ses cigarettes aux enfants qui lui en demandaient, comme moi jadis, et parfois des coups de pied bien placés. Avec Sidi Ben Nadja aussi, mis comme un éleveur de chameaux du Sud oranais et dont les gens guettaient l'oracle, en se gardant de son bâton...

A la fin de la première guerre mondiale, Tébessa avait aussi récupéré un certain nombre de tirailleurs libérés de leurs obligations militaires.

Bahi avait rapporté de son régiment la passion du tambour et Saddok Chokka la passion de la tenue de campagne avec une paire de jumelles en bandoulière.

Et puis ils avaient rapporté tous les deux les anecdotes, les vraies et les fausses, de leurs régiments.

Aux défilés du 14 Juillet à Tébessa, ils reprenaient - je ne sais comment -, du service pour traverser les rues de la ville, Saddok Chokka comme s'il allait lancer un assaut à la tête de sa compagnie et Bahi tapant sur son tambour comme un sourd.

Saddok obtint un poste de caïd, allant bouleverser de ses originalités et ses loufoqueries les gens de son douar qu'il considérait un peu comme les tirailleurs de sa compagnie.

Bahi versa d'abord sa passion du tambour à la zaouia des Kadrias où il eut la réputation du plus virtuose secoueur de bendir.

Mais déjà, les Kadrias à Tébessa comme les Aïssaouas à Constantine, étaient à leur déclin à cette époque. Une réforme s'opérait dans le pays avant même que le mot « Islah » ne fut prononcé. Et Bahi réformé des Kadrias par la force des choses, comme il le fut jadis du régiment par la fin de la première guerre mondiale, était disponible.

Il songea à ouvrir un café qui devint vite, grâce aux histoires de Bahi, de Saddok Chokka et d'un certain autre personnage qu'on mobilisait les jours de noces dans les familles parce qu'il s'entendait en cuisine mieux qu'une vieille femme et enfin grâce au disque égyptien, le café sélect, le night-club de la jeunesse tébessienne.

Quand notre promenade extra muros se terminait, Salah, Zemerli, notre ami le cafetier du hammam Abbas, Djillali et moi, nous revenions à ce point terminus de notre soirée. Parfois les histoires de Saddok Chokka - qui abandonnait souvent son douar pour venir les raconter au café de son ami Bahi - parfois les histoires de ce dernier nous arrachaient le fou rire.

Quant à moi, je revenais de Constantine avec

une soif de disques égyptiens. J'en eus, ces années-là un véritable passion que je n'avais pu communiquer ni à mes camarades du café Ben Yamina, ni à son propriétaire.

Je la ramenais donc avec moi à Tébessa pour l'étancher au café Bahi. Pendant que mes amis écoutaient ses histoires, j'écoutais ses disques. Oum Khaltoum, dont la vogue commençait, me captiva.

C'est peut-être vers cette époque que le cheik Larbi Tebissi était rentré du Caire pour augmenter le nombre des alems de Tébessa qui s'enorgueillissait de son capital azharite.

Jusque-là, il n'y avait eu que le cheik Mustapha Ben Kahhoula qui portât, dans la génération de ma mère, l'auréole de la grande université musulmane.

Mais la science de Lazhar lui avait tourné la tête. Et quand je l'avais connu dans les années de ma prime jeunesse, je le voyais aux portes des maisons, les matinées des vendredis, récitant d'un côté un verset du Coran, de l'autre, insultant les enfants comme un charretier.

Mais une loi qui semble propre au monde musulman actuel - pour des raisons profondes qu'il ne s'agit pas d'expliquer ici - veut qu'une unité qui s'ajoute au nombre n'augmente pas sa puissance mais la diminue.

L'arrivée de cheik Larbi Tebissi eut d'abord cet effet. Il y eut aussitôt en ville deux clans : celui du cheik Sliman et celui du cheik Larbi.

Quant à cheik Assoul et cheik Saddok Ben Khelil, ils préférèrent descendre du ring et s'occuper de leurs affaires.

Donc, il y avait à Tébessa, à cette époque, un vaste remous dans l'opinion.

Dans ma propre famille, on voulait garder la baraka du cheik Sliman et être d'accord avec le « Ilm » de cheik Larbi Tebessi, parce que noblesse oblige. Et le Ilm azharite avait aux yeux de tous des quartiers de noblesse millénaire.

Quant à moi, je me rangeais simplement du côté de cheik Sadoc Ben Khelil parce qu'il était un simple mortel qui voulait faire vivre sa famille grâce à son art calligraphique. Il s'était mis à faire ou à refaire les enseignes arabes en ville. D'ailleurs, son marché s'était vite épuisé car il n'y avait que deux ou trois manufactures de tabacs et quelques magasins qui pouvaient lui donner une enseigne à libeller et à calligraphier. En fin de compte, il trouva une clientèle du côté européen. Les jeunes filles en mal d'amour lui demandaient le secours de sa science ésotérique pour les réconcilier avec Vénus. Il écrivait des amulettes.

Je crois même qu'il en avait fait une pour mon ami Chérif Senoussi, le tailleur qui soupirait toujours après sa dulcinée juive.

D'ailleurs, mes sorties en ville n'avaient en général lieu que le soir. Si bien que je passais mes vacances un peu en dehors du remous tébessien. Je

passais mes journées à bavarder avec ma mère ou à lire.

Je lisais El-Asr El-Djadid. Et c'est pendant ces vacances je crois, que j'ai dû lire « l'Histoire Sociale de l'Humanité » de Courtellemont, dont les trois ou quatre gros tomes venaient d'arriver à la petite bibliothèque de mon père.

Le rythme de la vie tébessienne suivait son cours. On voyait de moins en moins des « mahfels ». Madame Denoncin ne voyait plus ces cortèges de femmes chantant à tue-tête derrière la mule de la mariée, passer devant son magasin, rue de Constantine où leur passage laissait une traînée d'ambre, quand les tébessiennes se paraient encore de ces lourds colliers faits de grains dont la composition, avec de l'ambre et du musc, donnait à toute société féminine algérienne une odeur caractéristique.

Les enterrements aussi devenaient silencieux, la plupart du temps. On n'accompagnait plus le mort en chantant, derrière la civière verte, la borda.

D'ailleurs, les positions idéologiques dans la ville commençaient à se marquer par rapport à ces deux points. Et, par ricochet, par rapport à deux hommes.

Les familles qui faisaient leurs mariages et leurs enterrements à l'ancienne mode passaient, à tort ou à raison, pour partisans de cheik Sliman et ceux qui les faisaient à la nouvelle pour partisans de cheik Larbi.

On commençait à prendre vaguement conscience d'un retour à cette orthodoxie dont le cheik représentait avec plus de rigueur la ligne et qui sera nommée ensuite Islah et Salafisme.

Le cheik Sliman était un doux qui établissait un concordat entre cette orthodoxie et les coutumes sur lesquelles il exerçait cependant une influence correctrice.

Un matin, je dus laisser Tébessa à son remous encore naissant et reçus encore un fois entre les jambes « l'eau du retour ».

***

A Constantine, je repris contact avec la réalité algérienne sous son autre aspect, dans sa confrontation plus brutale avec l'ordre colonial. La population européenne plus dense, les toilettes, les costumes, l'aspect des rues principales, la caserne de la Casbah, les premiers trolleybus qui commençaient à circuler, tout imposait à l'esprit la présence du colonisateur.

Je venais d'ailleurs de laisser dans l'esprit tébessien un certain tourment, né à propos de la concession de sept mille hectares au douar El-Méridj, c'est-à-dire la moitié de sa superficie, et d'un droit d'irrigation égal aux trois quarts des disponibilités en eau du douar au gendre du propriétaire de ce

bazar du globe qui est le magasin le plus important de Constantine.

Dans l'antique Cirta, j'étais remis en présence du fait colonial avec une brutalité qu'on ne sent pas à Tébessa.

Au café Ben Yamina, les dernières péripéties du duel Khaled-Morinaud étaient commentées. La polémique atteignait son paroxysme dans le journal Le Républicain qui contestait à Khaled même son titre d'émir.

Dans la Dépêche de Constantine, on parlait maintenant ouvertement de la « guerre du Rif ». Le nom de l'émir Abdel-Karim était mis à l'index. La police française ennuyait même les marchands de beignets ambulants qui offrent leur marchandise dans les rues de très bonne heure le matin au cri traditionnel :

— Ya Karim !

Dans le pays, l'Administration opérait le recrutement de goumiers.

Cette guerre devient le sujet central au café Ben Yamina. Les gens en rêvaient et cherchaient l'interprétation de leurs rêves selon une issue favorable à Abdelkrim.

J'eus moi-même mon rêve. Je l'interprétais, selon une symbolique qui m'était propre et que je peux imputer à mon éducation maternelle religieuse. Il était défavorable aux Riffains.

Mais le rêve ne changeait rien à la réalité à mes yeux : Les Riffains c'étaient des lions qui luttaient contre un monstre qui nous dévorait. L'héroïsme des Riffains vengeait les peuples qui ne pouvaient pas se venger.

Quand cette guerre sera terminée, un an plus tard, un journaliste américain dira : « la France est victorieuse mais la gloire reste au Rif ». Dans la presse mondiale on parlait de république Riffaine. Et c'est ce qui exaspérait le plus, je crois, les Louis Bertrand de France et de Navarre et surtout d'Algérie.

En tout cas, les événements du Rif nous embrasaient au café Ben Yamina. Ils nous donnaient des sentiments dont la violence m'étreignait.

Le journal « l'Humanité » était pour moi la seule lecture apaisante. Cachin et Vaillant Couturier y déversaient leurs imprécations qui me calmaient les nerfs.

De vagues idées d'aller rejoindre le front riffain se formaient dans l'esprit de mon ami Chaouatt - qui était mon complice pour ce genre d'affaires - et dans le mien. Des itinéraires s'ébauchaient pour franchir la frontière par le nord de l'Oranie. Nos projets foiraient pour une raison ou pour une autre.

Je ne sais pas si le colonialisme a un signe au Zodiaque. Mais je pense que nous étions sous son signe cette année 1924-25.

La guerre du Rif avait ébranlé des certitudes forgées à Versailles en 1919. Abdelkrim avait démontré qu'un empire colonial est vulnérable. Il

fallait donc songer à réparer le dégât moral causé par l'émir riffain, avec une poignée d'hommes, au prestige des nations coloniales. A Paris et probablement à Londres on y songea.

Il y eut la « croisière jaune » et la « croisière noire ». Les deux partaient de Paris. L'une via Téhéran, devait aboutir à Shangaï à travers toute l'Asie. L'autre via Alger, devait arriver à Capetown, à travers toute l'Afrique.

C'était, je crois, la maison Citroën qui organisait et équipait les deux convois. Mais on comprend que l'Etat français était derrière puisqu'il s'agissait de démontrer aux petits Annamites et aux inquiétants Nord-Africains que l'Asie et l'Afrique étaient bien en main.

Il y avait un côté documentaire et sportif dans ces aventures mécaniques à longue portée. Pour la première fois l'automobile était soumise à l'épreuve de la distance brute, non organisée, sans route, ni piste tracées d'avance.

La « Croisière noire » surtout m'intéressait, à cause sans doute de ma nostalgie du désert, de l'appel de Tombouctou. Mais mon plaisir était gâté. Car maintenant, je sentais, je raisonnais de deux manières. L'exploit était à mes yeux un fait romanesque et sportif admirable, mais c'était aussi un fait colonial dont je comprenais désormais la signification. Une chose me gâtait l'autre.

A cette époque, mon esprit commençait d'ailleurs à se préoccuper de l'avenir. Tous les médersiens, à leur quatrième année, ne sont préoccupés que de cela. Que faire après la médersa ?

J'avais la chance de devenir adel, auxiliaire-interprète, chaouch d'avocat. Peut-être, avec un peu de piston, commis de commune mixte.

Mais je n'en avais pas pour aller faire les deux années de « division supérieure ». Il y avait deux raisons pour que je n'y aspire pas. D'abord, mon travail pour le programme avait été toujours au-dessous de la moyenne, ensuite, mes conflits avec Dournon étaient toujours au-dessus de la moyenne : je lisais l'Humanité, je portais le pantalon, je n'allais pas à « l'exercice », - c'est ainsi qu'on appelait l'heure hebdomadaire du sport :

Ah ! si je pouvais devenir fermier ! Mais la terre, on ne la donnait qu'au colon. Tombouctou... l'Australie... hors de portée, bien sûr.

Commerçant ?... Ouvrir une petite boutique à Chéria... C'était une perspective.

Je tournais en rond dans les questions que me posait mon avenir. Je ne trouvais de diversion à mon casse-tête qu'au café Ben Yamina.

La rue Er-Rabin Charif devient plus animée. Des silhouettes blanches coiffées de l'imma avec ce dépassant dans le dos qui désigne le alem islahiste vont au petit bureau d'administration du Chihab ou à l'imprimerie de « l'Echo du Sahara » dans lequel cheik Lokbi lance en exergue de son journal, la formule qui sera celle de l'Islah : Un verset de Coran qui a trait à la vocation du Nabi Salah.

La physionomie du cheik Ben Badis, quand il passait devant le café Ben Yamina pour se rendre à son bureau, commençait à nous intéresser. Certaines de nos idées collaient à ce personnage plus qu'avec cheik Ben Mihoub qui nous les avait, cependant, révélées. Peut-être parce que le premier se situait, à nos yeux, hors du cadre colonial.

Et puis sa légende commençait à prendre corps. Sa rupture avec sa famille - son père gros négociant, son frère avocat, sa femme petite bourgeoise gâtée - nous le rendait sympathique.

A cette époque, en même temps qu'à Tombouctou, qu'à l'Australie, ou à une boutique à Chéria, je pensais aussi à écrire « Le livre proscrit ». Pourquoi ce titre et quel serait son contenu ?... On m'aurait embarrassé si on m'avait posé ces questions. Mais l'idée me séduisait et j'en parlais même à certains méderséens, comme les frères Mechai de Guelma, avec lesquels j'aimais m'entretenir au sujet de mes divagations intellectuelles parce qu'ils m'écoutaient avec sérieux, comme deux néophytes leur catéchiseur.

L'idée me rendait aussi sympathique le cheik Ben Badis qui représentait à mes yeux l'homme proscrit, à cause de sa situation familiale .

Aussi, quand cet homme passait devant le café Ben Yamina, mon regard suivait son pas menu avec sympathie.

Il s'arrêtait parfois dans la rue pour causer avec quelqu'un. Ce Constantinois raffiné qui se

souvient de sa descendance sanhadjienne avait de l'entregent. Il s'arrêtait pour demander à quelqu'un les nouvelles d'un malade ou d'un absent.

Il avait les qualités humaines de cheik Sliman et la rigueur des vues de cheik Larbi. Et les premières corrigeant l'excès de la seconde le rendaient plus sympathique et plus efficace que ses deux contemporains tébessiens. Mais je ne lui avais jamais encore adressé la parole. Au demeurant, en faisant retour sur moi-même, ce n'était pas lui à cette époque qui représentait à mes yeux l'Islah, mais plutôt cheik Lokbi.

Je n'ai reconnu mon erreur sur ce point qu'un quart de siècle après. Quand je fis mon examen de conscience sur le sujet, je compris que les raisons de mon erreur résidaient dans un ensemble de préjugés sociaux et d'une information insuffisante sur l'esprit islamique.

Mes préjugés je les avais probablement hérités de mon enfance dans une famille pauvre de Constantine, nourrissant en moi, inconsciemment, une sorte d'envie ou de jalousie à l'égard des grandes familles dont était issu le cheik Ben Badis. Quant à l'erreur de mon jugement, elle était due, je crois, à une influence tébessienne. Tébessa, par le caractère un peu fruste de sa vie m'avait donné une sorte d'orgueil à l'égard d'une forme de vie plus raffinée.

Je croyais être plus près de l'Islam en demeurant plus près du Bédouin plutôt que du « Beldi », l'homme conditionné par le milieu urbain.

Or cheik Lokbi était, à mes yeux, un Bédouin, cheik Ben Badis un Beldi.

Plus tard, quand la bataille de l'Islah sera engagée et que j'y serai moi-même engagé, il subsistera au fond de ma conscience toujours une réserve sur la personne de cheik Ben Badis et le regret que le cheik Lokbi ne soit pas plutôt, lui, le chef du mouvement et le président de l'Association des Ulémas.

Il y aura plus tard entre Mohammed Ben Sai et moi quand nous nous serons retrouvés à Paris, après 1931, des batailles homériques sur ce point.

Ce n'est que vers 1939 que j'ai commencé à reconnaître mon erreur et vers 1947 que je l'ai reconnue tout à fait. J'ai compris pourquoi, le droit musulman remet la charge de l'imamat simple, c'est-à-dire la direction de la prière, à l'homme de la cité avant de la remettre à l'homme de la tribu.

Mais en 1925, chaque fois qu'il y avait un retard dans l'impression de « l'Echo du Sahara », je lançais mes imprécations contre tous les « Beldis » du monde. Et naturellement, le cheik Ben Badis passait sous ce jugement lapidaire.

D'ailleurs la vie à Constantine nous empêchait de nous figer sur un sujet. Chaque jour apportait un élément nouveau pour faire dériver notre esprit vers d'autres soucis ou d'autres préoccupations.

Même le match Dempsey-Carpentier qui fut, je crois, le premier qui ait détourné l'attention du monde entier vers le ring, accrocha un moment la nôtre au café Bou Yamina. Mais le sentiment méderséen était plutôt favorable à l'Américain. Je ne portais à l'affaire aucun intérêt sportif mais elle m'intéressait sous l'angle politique. La défaite de Carpentier apporterait un peu de modestie aux colons. C'était je crois cela qui me faisait souhaiter la victoire de son adversaire.

Deux autres événements vinrent ajouter leurs effets particuliers à l'effervescence qui régnait dans notre milieu.

Un jour nous vîmes arriver au café Ben Yamina, en compagnie de deux étudiants un homme jeune, les yeux vert pervenche, à la mine délicate et la mise très correcte qui décelait l'enfant de bonne famille française.

Je crois que sa tête était nue, les cheveux dressant en arrière une ondulation souple et blonde au dessus d'un front vaste, à la ligne pure.

Il nous fut présenté pour un sympathisant de l'Islam, non fixé, cherchant sa vérité encore.

J'ai oublié son nom. Mais il était, en effet, d'une famille française bourgeoise de Constantine où son père occupait une bonne place dans les affaires.

L'homme nous raconta son histoire. Il était administrateur en Afrique Occidentale Française où il prit pour femme une négresse musulmane. Au moment de la « croisière noire » on comprend ce

qu'une telle initiative pouvait représenter comme scandale aux yeux des collègues et des supérieurs de notre ami. Il fut mis en quarantaine. Ses nerfs finirent par céder et il quitta son poste, n'osant pas ramener dans sa famille la négresse et l'enfant qu'il avait laissés.

Mais il avait ramené dans sa famille un sujet d'inquiétude plus grave encore. La négresse l'avait mis, sans le vouloir, sur la voie de sa religion. Il revenait à Constantine, sinon converti à l'Islam, du moins assez éloigné des croyances de sa famille.

Cette histoire m'attacha à l'homme car la pensée du Père Zwimmer n'avait pas quitté mon esprit.

L'histoire de mon ami démontrait l'inanité des efforts qu'on faisait pour désislamiser l'Afrique. L'Afrique islamisait ses assaillants.

Mais quelque chose de plus me rapprocha du néophyte quand il s'intégra davantage à notre milieu.Je trouvais en lui un allié. Il appuyait mes thèses activistes dans ce milieu un peu inconséquent qui veut tels effets sans bien définir les causes qui peuvent les déterminer. Je me rappelle un débat avec quelques étudiants, auquel il prenait part, un soir.

Nous étions sur le trottoir de la rue Nationale. J'essayais de fixer par une image l'idée d'efficacité qui me semble faire encore aujourd'hui défaut dans le monde musulman. J'étais dans une exaltation telle que je dis :

— Si en cette minute nous décidons de monter vers la lune, il faut tout de suite appliquer contre ce mur une échelle et commencer à grimper...

Mon ami tout de suite m'appuya :

— Oui ! c'est comme cela qu'il faudrait faire, dit-il.

Peut-être ou même certainement n'avais-je pas compris toute la signification de cette remarque. Mais aujourd'hui je sais qu'elle émanait d'un homme de civilisation.

L'homme d'ailleurs ne resta parmi nous à Constantine que le temps de tirer au clair ce qui se passait au fond de sa conscience. Il devint musulman. Dès lors, une pensée le domina : il voulait partir pour l'Orient. Je ne sais pas qui lui avait ménagé une entrevue avec le cheik Ben Badis qui lui donna une recommandation pour le cheik Rachid Rida au Caire.

Depuis cet ami ne donna plus signe de vie. Et moi-même trente ans après, je ne trouvai pas ses traces en Egypte.

Un autre événement laissa aussi son sillage, à cette époque, dans notre milieu, non pas par son apport moral ou intellectuel mais parce qu'il nous apporta, à quelques-uns parmi nous, une occasion d'adopter une attitude de résistance.

Un jour Mami Smaïl, le Directeur du journal En-Nadjah, eut pour hôte Tewfic Madani refoulé de Tunis, après l'interdiction du parti destourien et l'exil de son chef cheik Thaalibi. Les lieutenants

de ce dernier, pour la plupart d'origine algérienne, comme Yalaoui et Tewfic Madani, prirent, celui-là le chemin de Bône où il y avait une confrérie Ben Alioua assez prospère et devint, je crois, l'un de ses dirigeants, celui-ci le chemin d'Alger, en s'arrêtant chez Mami Smaïl, à Constantine, où nous fîmes sa connaissance.

Naturellement : connaître un proscrit c'était faire la connaissance de son histoire et de la police qui l'avait à l'œil.

Je ne me rappelle pas bien son histoire, mais je me rappelle que mon ami Chaouat, deux autres méderséens et moi-même, nous l'avions accompagné avec Mami Smaïl à la gare où il devait prendre le train de nuit pour Alger.

Sur le quai, la « Sûreté » - comme on disait à l'époque - faisait le guet et notait les noms de ceux qui venaient accompagner le proscrit. D'ailleurs, à cette époque les choses se faisaient encore innocemment, même la police avait son innocence. Un policier demandait à Mami Smaïl nos noms et il les inscrivait sur son carnet, sous nos yeux.

Je me rappelle être remonté de la gare, après le départ du train, fier de mon exploit et songeant à mon « Livre proscrit ».

Mais tous les événements que je vivais, avec ceux de ma promotion, n'éludaient pas dans nos esprits la question capitale : que faire après la médersa ?

Chacun cherchait une solution à ce redoutable

problème, sauf peut-être Halaimia Salah qui était immunisé contre cette hantise par ses coliques et sa petite taille.

L'année prenait d'ailleurs le tournant fatidique des examens et la question devenait plus impérieuse.

Pour ma part, je lui envisageais plusieurs solutions. Avec Chaouat, j'envisageais la fuite au Rif où, pire encore, de faire sauter la poudrière de Constantine, sans même savoir où elle était nichée pour y accéder.

Avec Halaimia de faire l'auxiliaire-interprète à Tébessa, sans même nous rendre compte que nos deux demandes se neutralisaient.

Avec Gaouaou, de partir en France où l'année précédente nous avaient précédés trois méderséens : Chaouch Tarzi, Merimech et Aktouf qui avaient réussi à se caser aux écritures dans différents établissements commerciaux parisiens.

C'était l'époque où les midinettes chantaient : « Paris est une blonde »... « Paris reine du monde »...

Et il faut le dire : bien des jeunes Algériens soupiraient après cette blonde, sur laquelle le tirailleur Bahi et son ami Saddok Chokka racontaient des choses qui tournaient la tête à la jeunesse tébessienne.

Enfin avec moi-même, je concevais d'autres projets, Tombouctou me possédait toujours. Ah ! l'Australie. Ah ! une ferme avec des moutons et

des vaches près du Khroubs. Même une boutique à Chéria qui deviendra un grand magasin, comme celui de mon oncle Smaïl et où je pourrais employer Birella pour écouter ses histoires.

Tout ce film à épisodes ne faisait que passer et repasser à mon esprit pendant mes derniers jours à la médersa.

Mais en attendant, il vaut mieux tenir que courir dit le dicton. La Dépêche de Constantine publia une offre pour un petit emploi au Cercle militaire d'Ouargla.

Ouargla, c'est sur le chemin de Tombouctou, pensai-je. Je fis ma demande et j'adressai les photos demandées.

Les examens vinrent avant la réponse. Il fallait bien que j'y réussisse, d'une manière ou d'une autre. car Dournon n'avait pas l'intention de me garder une année de plus.

Quand les résultats furent donnés, une vague tristesse m'envahit. J'ai été toujours assez contradictoire : je pouvais dès cette époque me définir politiquement comme un révolutionnaire et psychologiquement comme un conservateur. Chaque fois le passé s'est vengé des coups que je lui portais. Un révolutionnaire conservateur ne donne pas d'ailleurs toute l'explication de mon être. C'est plus complexe. Je suis très sensible à l'événement. J'en reçois le choc intégralement avec une émotivité qui peut m'arracher des larmes de tristesse même si l'événement doit, en principe, me faire jubiler.

Un jour de juin 1940 dans une cave où nous étions réfugiés, à Dreux où l'armée allemande venait d'entrer, je m'étais isolé pour cacher mes larmes : je pleurais la défaite de l'armée française. Il est vrai que ce jour-là j'ai perçu en moi un autre élément qui m'a révélé toute la complexité d'une conscience musulmane.

En juin 1925, quand Dournon avait donné les résultats je n'avais pas pleuré, mais une grande tristesse m'avait envahi. Je demeurai longtemps songeur sur le perron de la médersa, dans le crépuscule.

Cette médersa que j'avais considérée comme une prison - la prison où l'on apprend à rédiger un acte de mariage ou de divorce, comme on apprend aux détenus de certains établissements pénitentiaires à faire des brosses - me libérait.

Et maintenant, j'avais le sentiment qu'elle m'abandonnait, qu'elle me livrait à la rue, à la vie qui me posait des points d'interrogation auxquels je ne trouvais pas de réponse.

Sur le perron, je ne trouvais dans mon esprit aucune réponse à la question « Que faire ? ».

Une idée me vint que je rentrai mettre à exécution aussitôt dans ma chambre où il n'y avait personne car les dortoirs étaient vides, tout le monde étant parti, après les résultats, pour cuver sa joie ou oublier sa peine.

Mon idée m'était peut-être suggérée par la nostalgie des horizons lointains. J'écrivis à un cer-

tain Ben Khallaf qui était un gros négociant de Djidjelli et conseiller général de cette ville et qui comme ami du Dr. Moussa et partisan déclaré de l'emir Khaled, avait à ce titre une certaine auréole, au yeux des méderséens.

A cette époque d'ailleurs, l'Administration venait de mettre un terme à la polémique Khaled - Morinaud, en décidant l'exil du premier. La fin de cette polémique aura laissé, je crois, dans quelques esprits de ma génération le souvenir de quelques pénibles trahisons.

L'une d'elles surtout est demeurée dans mon esprit jusqu'à présent comme le stigmate de cette catégorie d'intellectuels algériens qui commençaient à briguer des situations administratives, en payant la faveur obtenue d'une trahison. A l'époque - quelques jours avant l'exil de l'émir Khaled - Morinaud publia dans Le Républicain une lettre de soutien d'un étudiant en Droit tébessien à Paris. Trois ou quatre ans après, l'infâme individu deviendra directeur du Cabinet du député de Constantine, quand celui-ci deviendra sous-secrétaire d'Etat aux Sports.

Mais ce jour-là, ce n'était ni Khaled trahi par un intellectomane, ni l'émir Abdelkrim vendu par le maraboutisme qui m'intéressait, mais mon cas.

J'écrivis donc à Ben Khallaf. Et je crois que le conseiller général de Djidjelli a dû tomber à la renverse en lisant ma lettre.

Je lui demandais, en quelque sorte, une commandite pour fonder une affaire au Soudan, à Zinder je crois.

Que pouvait penser l'honorable négociant djidjellien de ma lettre ? Je m'en doute un peu aujourd'hui. C'était comme si je lui demandais de m'envoyer, avec son argent, fonder un comptoir commercial sur la Lune. Je comprends qu'il n'ait pas envoyé son argent. Mais aujourd'hui, je me demande pourquoi il n'a pas eu assez d'humour ou de sens social pour répondre quand même à ma lettre malgré l'étonnement qu'elle a dû lui causer ou à cause de cela.

Boukamya n'avait plus que sa clientèle d'ivrognes. Le café Ben Yamina était vide, hanté seulement par une clientèle sédentaire du coin. Même si Mohamed Tahar Senoussi n'y venait plus, faute d'y trouver son auditoire méderséen habituel.

Chaouat était rentré au Maroc. Il n'y avait plus que Gaouaou et moi qui le retenais comme ma dernière cartouche, sans le lui avouer tout à fait.

Le chaouch avait hâte de nous voir déguerpir pour lâcher plus librement son harem à l'intérieur de la médersa. Dournon nous faisait visiblement la tête.

De guerre lasse, la réponse ne venant ni d'Ouargla, ni de Djidjelli, j'entrepris de faire la conversion de Gaouaou à mon projet de France.

Une chose est certaine, je ne voulais à aucun

prix rentrer à Tébessa. Y faire quoi ? me demandais-je pour me convaincre moi-même.

Mais pour aller en France, à supposer qu'on laissât franchir la passerelle d'un bateau à deux « indigènes », il leur fallait un peu d'argent. Il est vrai qu'on venait de nous verser notre dernière bourse. Ce n'était pas suffisant.

Nous décidâmes de vendre notre literie. Boukamya fit l'acquisition de nos matelas et nos belles couvertures à bas prix. D'ailleurs dans notre esprit, aller en France, c'était simplement nous ouvrir une porte sur le monde, car en Algérie, les portes étaient closes. Au fond, nous pensions passer seulement à Paris pour aller ensuite découvrir d'autres mondes. Des perspectives d'explorations et d'aventures exaltantes se dessinaient devant nous. Et nous décidâmes, un après-midi, de faire une sorte d'entraînement en descendant jusqu'au lit du Rhumel par ces pentes abruptes qui descendent du côté de la Corniche, en face du moulin Kaouki. En effet, c'était bel et bien une aventure périlleuse, plus que nous ne nous en doutions. Nous faillîmes arriver au lit du Rhumel en morceaux. Les cailloux et galets glissaient sous nos pas et nous faisaient glisser menaçant de nous enterrer sous leur avalanche, imprudemment provoquée par nos pas.

Je m'en souviens, en arrivant en bas, j'étais tout tremblant. D'autre part, il fallait bien nous préparer à notre séjour en France, quelle qu'en soit la durée, avant de nous engager dans la grande aventure, expliquais-je à mon ami.

En conséquence, nous décidâmes d'aller manger nos derniers repas chez un gargotier plus respectable que Boukamya, afin de nous habituer à la fourchette et au couteau pour ne pas paraître ridicules devant les belles Françaises.

Pour l'habillement, moi, j'étais bien nippé et Gaouaou à peu près. Sauf la coiffure. Nous décidâmes, la veille de notre départ, d'aller acheter deux casquettes au magasin « Le petit Maltais ».

Nous étions équipés.

⁂

J'avais vingt ans et n'avais jamais vu la mer, sauf au cinéma où le film en couleur n'existait pas encore. Quand elle m'apparut au bout d'une rue de Philippeville où nous venions d'arriver ce matin-là, elle me fascina. C'était infiniment plus beau que je ne l'avais imaginé jusque là. La rue où nous étions engagés, découpait au fond de sa perspective, une sorte d'immense pierre bleue dans laquelle les joailliers auraient taillé des millions de saphirs. L'impression était peut-être due à la nouveauté, mais jamais spectacle de la nature ne me parut plus beau.

Je ne sais pas comment au port, aux bureaux de la Compagnie Transatlantique, on ne fit pas de difficultés à notre embarquement, à cette époque où les matelots embarquaient comme une contrebande, les travailleurs algériens, au prix fort et dans les soutes où parfois ils s'asphyxiaient par douzaine, comme cela arriva sur le Sidi-Ferruch.

Enfin nous étions embarqués. Quand le Gouverneur Général Lépine leva l'ancre, j'eus l'impression que le monde s'ouvrait devant moi.

Je humais l'air iodé, appuyé aux bastingages, près de nos valises, car, la belle saison aidant notre pauvre bourse, nous permettait de voyager sur le pont.

Je ne savais pas encore que c'était un sort. Je ferai dans ma vie des centaines de traversées sur le pont.

D'ailleurs, cette fois-là, ce n'était pas dans mon esprit une traversée mais un voyage à peu près comme celui de Colomb quand il allait à la découverte du Nouveau-Monde.

On ne perdait pas la terre de vue parce que, selon l'itinéraire de l'époque, le bateau qui partait de Philippeville allait d'abord à Bône prendre d'autres passagers. Nous passâmes donc la nuit dans la ville de St Augustin. Et ce n'est que le lendemain vers midi que le bateau mit le cap sur Marseille.

La mer dont le flot a porté au cours des âges, tous les conquérants, tous les aventuriers nous portait, Gaouaou et moi, avec tout notre rêve, toutes nos illusions et aussi toutes nos inquiétudes.

Notre assurance commençait en effet à baisser à mesure que les côtes algériennes s'effaçaient à l'horizon. Mais les impressions étaient encore trop vives pour nous laisser nous appesantir sur les contingences d'ici-bas.

Tout nous intéressait, les détails de la mer et ceux du bateau lui-même. Le matelot devenait notre dictionnaire. Chaque fois qu'il en passait un près de nous, nous l'interrogions sur les perspectives atmosphériques du voyage ou sur sa vie à bord.

Quand on nous parla des fureurs du golfe du Lion, les propos nous firent entrevoir des tempêtes, comme celles que les marins avaient connues quand ils contournèrent pour la première fois le cap de Bonne-Espérance.

On nous annonça les Baléares pour minuit. Il ne fallait pas rater le spectacle, pensions-nous, en nous préparant d'avance à en recevoir le choc, comme s'il était réservé à quelques privilégiés sur la terre.

Notre imagination d'élèves faisant l'école buissonnière singularisait tout. Effectivement, nous étions deux enfants.

Mais notre assurance baissait, c'est certain. Notre bourse ne nous faisait pas d'illusion. Nous étions partis sur la certitude arbitraire qu'aussitôt arrivés à Marseille nous y trouverions du travail. Cette certitude commençait à fondre maintenant sur des « si » et des « mais ».

Sur le pont, nous liâmes connaissance avec un juif de Constantine. Lui aussi, partait en France travailler. Il était avec un jeune Européen qui avait plaqué un emploi de traminot pour aller, lui aussi, chercher une meilleure étoile en France. Le juif et lui s'étaient visiblement connus sur le bateau. Et ils avaient déjà établi leur programme qui consistait à aller travailler à Lyon, à la maison Berliet.

Nous nous joignîmes donc à eux. Et le juif eut tôt fait de devenir le chef du groupe. On décida de former une sorte d'association de travailleurs qui mettraient leurs payes chaque semaine dans la main de notre compagnon juif qui monterait ainsi une affaire de primeurs dans un des marchés de la ville.

Intérieurement, je faisais confiance à l'expérience et à l'honnêteté de notre manager. Mais j'avais déjà des inquiétudes quant à Gaouaou et à moi-même de trouver du travail pour faire partie de cette société à responsabilité limitée. Ce qui ne nous empêchait pas d'ailleurs, tous les deux, de poursuivre les rêves formés à Constantine, pensions-nous entre nous.

Evidemment, l'arrivée à Marseille fit diversion. Le château d'If me rappella au passage le roman de Dumas. Le film du Comte de Monte-Cristo avait émerveillé ma jeunesse.

Mais maintenant, Gaouaou et moi, nous sommes en face de la réalité de notre aventure. Et cette réalité nous apparut soudain sous l'aspect misérable des Algériens que nous rencontrions dans les rues.

Je ne sais pas qui nous expliqua que cet aspect était particulier à Marseille où l'entassement de l'émigration algérienne donnait à ses problèmes plus d'acuité qu'ailleurs.

Aussi, quand la question se posa pour Gaouaou et moi de rester dans la ville phocéenne ou de suivre notre conseiller juif à Lyon, nous étions d'avance gagnés à cette dernière hypothèse.

Seulement, il fallait alors compléter notre pécule en fonction de frais de voyage qui n'étaient pas prévus au programme.

Un juif sait tout. Il connaît les issues de la vie misérable quand il porte son baluchon sur le dos et les portes des grands palaces quand il devient milliardaire comme Stavisky. Notre conseiller nous emmena dans une rue de brocanteurs. Je cédai à l'un d'eux mon pardessus neuf pour trois fois rien. Mais c'était suffisant pour poursuivre le voyage jusqu'à Lyon.

On avait devant nous un après-midi à Marseille. Mais le trac commençait à s'emparer de nous, Gaouaou et moi, à mesure que la ville commençait à nous donner une plus juste notion des perspectives offertes aux « indigènes algériens » débarquant en France.

On n'avait pas encore inventé le mot « mon zami » pour les désigner. On vivait encore sous le protocole de la guerre 1914-18 où chaque Nord-Africain était un « Sidi » pour la population française. Mais la guerre passée, le mot changea de sens; le « Sidi » était un terme de mépris et de singularisation de la population française vis-à-vis du travailleur qui arrivait du Tell ou, plus rarement, des hauts plateaux.

Et il en arrivait, en cargaisons clandestines, des centaines, des milliers qui venaient grossir le nombre des chômeurs, constituant les réserves du marché français du travail pour les besognes sales ou saisonnières.

C'est que les gros colons qui traçaient la politique française, en cette matière, avait tout de suite aperçu le danger de cette masse d'Algériens qui se rendaient en France échappant ainsi à leur contrôle.

Il y avait en outre deux raisons supplémentaires pour que le gouvernement français ne relachât pas son contrôle sur ses « indigènes ».

La guerre du Rif continuait et remuait même l'opinion française grâce aux vives interventions de Cachin et de Vaillant Couturier dans la presse de leur Parti et au Parlement.

Cette année-là, un « indigène » nommé Abdelkader, ouvrier dans la banlieue parisienne, avait même failli passer député et acquérir droit de légiférer au Palais-Bourbon pour les quarante millions de Français.

D'autre part l'émir Khaled exilé, n'avait pas encore pris le chemin de Damas, comme son aïeul un siècle plut tôt. Il s'était arrêté à Paris où il poursuivait son action - militante comme on dit aujourd'hui - parmi cette population algérienne qui vivait à la périphérie de Paris et qui était assez nombreuse dès cette époque.

Avec quelques Algériens de la banlieue parisienne, qui trahiront sa mémoire, il fonda la fameuse Etoile Nord-Africaine et son journal El-Oumma.

Donc les colons avaient toutes les raisons de s'inquiéter de leurs « indigènes », en plus des raisons simplement économiques qui n'étaient guère négligeables à leurs yeux.

On comprend dès lors le poids d'un tel souci dans les décisions des entrepreneurs, des industriels et de tous les trafiquants du marché du travail français, en matière d'emploi de main-d'œuvre « indigène ».

Un édile parisien avec lequel frayèrent bien des étudiants algériens de ma génération suggéra « l'établissement d'un cordon sanitaire pour protéger Paris contre l'invasion des Sidis ».

La presse de droite menait des campagnes d'une violence inouïe contre le nouvel envahisseur.

Et l'Administration qui venait d'inaugurer cet été-là près de la place Monge, la mosquée de Paris, inaugura quelques pas plus loin la fameuse commune mixte connue sous le nom de la « rue Lecomte » où elle avait été établie.

« L'indigénat » avait traversé plus aisément la Méditerranée que les « indigènes », désormais justiciables de cette commune mixte.

Bien sûr, Gaouaou et moi, nous ne savions encore rien de tout cela à l'époque. Mais aujourd'hui, je sais que tout cela a pesé effectivement dans l'aventure des deux méderséens évadés d'Algérie.

« C'était écrit » : Dès notre arrivée à Lyon notre chef de groupe juif trouva le lendemain du travail chez Berliet, son compagnon traminot chez Zénith, tandis que Gaouaou et moi nous restions sur le carreau.

Nous avions beau nous appeler, entre nous, lui André et moi Jules - comme nous l'avait suggéré notre conseiller juif -, porter l'un et l'autre une cas-

quette de qualité et parler un français un peu plus correct que nos deux compagnons, nous devions rester sur le tas des chômeurs.

Oui !... C'était écrit... en toutes lettres sur nos pièces d'identité.

Nos projets de société de primeurs à responsabilité limitée fondirent dès le troisième ou quatrième jour à Lyon. Nous rentrions le soir harassés et penauds après une journée de vaines attentes aux bureaux et aux guichets d'embauche.

Dès le cinquième ou le sixième jour nous étions à sec. Notre pécule, ravigoté par le prix de mon pardessus neuf vendu à un brocanteur de Marseille, était épuisé.

Notre conseiller juif nous prit en charge. Il nous emmenait manger dans une « soupe populaire » où chacun passe prendre sa pitance à un guichet, moyennant trois ou quatre sous versés à un autre guichet qui délivre un ticket.

La situation devenait moralement et matériellement intenable.

Dans ce petit monde indéfinissable - était-ce un monde de travailleurs ou de chômeurs ? - de la soupe populaire nous avions appris qu'une usine Schneider faisant partie du complexe du Creusot embauchait des manœuvres, à Notre-Dame-de-Lorette, sur la route de Saint-Etienne.

Il nous fallait débrouiller dix francs pour y aller tous les deux. Je n'avais plus à vendre que ma chéchia. Elle était neuve et de très bonne qualité.

Mais qui l'achèterait à Lyon ? On nous désigna une rue plus particulièrement habitée de « Sidis ». Nous eûmes la chance de tomber sur un groupe de deux ou trois jeunes algériens dont l'un voulait probablement rentrer. Nous ne fîmes pas de tractations, mais une convention : il nous fallait juste dix francs. Le jeune algérien mit ma chéchia sur la tête, et je mettais ses dix francs dans ma poche.

J'avais laissé à notre conseiller juif tous mes livres, car j'avais pensé à Constantine emporter avec moi de quoi lire dans ma future ferme au Soudan ou en Australie.

Nous nous rendîmes donc tout de suite à la gare pour y prendre le train vers dix heures du soir alors qu'il était à peine quatre heures.

Mais vous ne songez pas ce qu'étaient les six heures d'attente sur le banc d'une gare, après sept ou huit jours de sous-alimentation, d'angoisse aux guichets d'embauche, de courses à pied pour aller d'un bureau de main-d'œuvre à un autre.

C'étaient des heures de liberté récupérée, presque d'assurance retrouvée devant la promesse d'une nouvelle perspective. Il faut très peu de chose pour passer, quant au moral, du noir au blanc. La lumière sur l'esplanade ensoleillée de cette gare reprit, à mes yeux, cette couleur dans laquelle, enfant, j'aimais jouer à Tebessa quand on me relâchait de l'école coranique, par ces après-midi dorés du mercredi, avant la prière de l'Asr et que j'avais au cœur toute la promesse encore intacte du jeudi.

Je crois qu'il nous était resté cinquante centimes sur les dix francs de ma chéchia après avoir pris nos billets pour Notre-Dame-de-Lorette. C'était suffisant, à l'époque, pour manger un bout de pain et un bout de fromage.

Enfin l'heure du départ arriva. Nous prîmes place dans un omnibus, dans un compartiment mal éclairé où nous étions seuls, Gaouaou et moi.

Nous résistâmes un quart d'heure, peut-être, mais les fatigues, les surmenages de la semaine passée et les banquettes vides vainquirent notre résistance. Nous nous étendîmes, chacun disant à l'autre :

— Tu me réveilleras à Notre-Dame-de-Lorette.

Nous nous réveillâmes quand le train s'arrêtait à Saint-Etienne, à l'aube. Chacun voulut rejeter la faute sur l'autre. Puis nous nous décidâmes à sortir. On nous arrêta au tourniquet de sortie :

— Ah ! ah ! je vous connais mes oiseaux, disait l'employé qui nous barrait le chemin, vous volez la compagnie... Je vais appeler les gendarmes.

Gaouaou était livide, peut-être parce qu'il était fils de gendarme. Moi, au contraire, je vis une solution au problème. Il n'était plus question, dans mon esprit, de Tombouctou, de l'Australie, ou même de belles blondes parisiennes.

J'en avais marre. Et les gendarmes, sans doute, ne pouvaient être que le moindre mal dans la situation où nous étions.

Mais un autre employé, mû par des sentiments plus charitables et probablement apitoyé par la mine de Gaouaou, vint dissiper cet espoir :

— Laisse-les repartir sur Lorette, va ! dit-il à son collègue.

Et s'adressant à nous :

— Allez, ouste ! dit-il, prenez ce train en désignant un autre omnibus qui commençait à faire entendre les grincements de son démarrage sur le quai.

Nous prîmes place. Vers huit heures, nous étions arrivés. Il faisait froid en cette matinée de juillet, dans un paysage enfumé et morne.

Il n'était pas question de prendre un café pour nous réchauffer. Notre bourse était vide. Nous nous dirigeâmes directement sur l'usine Schneider sur laquelle nous avait dirigés le bureau d'embauche de Lyon.

Nous prîmes la queue, avec une foule d'autres candidats au travail sous une pluie fine. La queue comprenait des Français, des Espagnols, des Italiens et des « Sidis » comme nous.

On passait d'abord devant un jeune médecin en blouse blanche. Il s'intéressa visiblement d'avantage à mon costume qu'à ma santé :

— Le drap de votre complet est excellent, dit-il, en me regardant et en palpant le pan de mon veston entre le pouce et l'index.

En effet, je venais de me le faire faire chez le meilleur tailleur de Constantine.

Mais au bout d'une série de formalités, le résultat fut positif pour moi et négatif pour Gaouaou.

Un demi résultat vaux mieux que rien du tout : Nous mangerons le bout de pain à deux.

Mais en attendant, on avait le ventre creux. Faute de moyens, il faut au moins dormir. Mais où ?... Le ciel venait de s'éclaircir. Le soleil de juillet reprenait le dessus. En contrebas de l'usine, un petit pré au bord d'un paisible ruisseau nous fit signe. Nous venions à peine de nous y étendre, qu'un jeune homme ou plus exactement un enfant se dressa au-dessus de nos têtes.

Nous ne le connaissions pas, mais lui avait l'air de nous connaître :

— Vous êtes de Constantine, hein ? nous dit-il en arabe.

— Et toi, d'où es-tu ?

— J'étais cireur place de la Brèche.... Et puis j'ai « brûlé » le bateau à Philippeville... Je suis resté quelques jours à Marseille puis à Lyon où ne je n'ai pas trouvé du travail.... Alors je suis venu ici ; mais à l'usine on ne m'a pas embauché parce que je suis jeune.

L'enfant des rues algériennes était devant nous avec ce regard franc et décidé de tous les « yaouleds » de Constantine et d'Alger.

D'ailleurs, presque sans s'interrompre, il proposa :

— J'ai encore sept francs sur moi, je vais apporter du pain et du chocolat.

— Non ! non ! ce n'est pas la peine, garde ton argent....

L'enfant s'était déjà éloigné et il revenait quelques instants après avec une miche de pain sous le bras.

Il y a des gens qui ne croient pas à la providence. Si je n'y avais pas cru, j'y aurais cru ce jour-là. Et j'y aurais cru parce qu'en plus de son pain et de son chocolat, l'enfant nous apportait des informations.

Il y avait une cimenterie qui embauchait à Lorette. Nous décidâmes de nous présenter à ses portes, l'après-midi, pour ne pas être séparés.

Gaouaou et moi, nous fûmes effectivement pris pour commercer le travail le lendemain matin. Le « petit » vivra avec nous tant qu'il n'aura pas trouvé du travail. Mais où passer la nuit. Nous errâmes dans les ruelles de Lorette. Nous passâmes devant un café algérien dont nous n'osions pas franchir le seuil, faute d'argent. Mais pourquoi ne pas oser au moins s'asseoir sur un banc ? Nous entrâmes, avec la formule habituelle du pays d'Islam :

— Essalamou alikoum ! que le salut soit sur vous !

— Essalam !... répondit-on un peu de toutes les tables autour desquelles des « Sidis » devisaient ou jouaient aux dominos.

Nous nous installâmes dans un coin, sans rien commander. Tout d'un coup, le garçon de café posa devant nous un « berrad » de thé et trois verres. Malgré toutes les déchéances qui ont frappé la société musulmane depuis longtemps, l'Islam y a main-

tenu le sens de l'humain à un niveau que bien des pays « civilisés » n'ont pas encore atteint.

— D'où venez-vous, les frères ? dit une voix, probablement de celui qui avait réglé notre thé.

La conversation s'engagea d'une table à l'autre dans ce café maure transplanté sous ces poutrelles de bois qui avaient probablement soutenu, jadis, le plafond d'une auberge.

Le « patron » vint s'asseoir parmi nous et les coudes appuyés sur la table, la tête entre les mains :

— Où en est-on au Rif ? demanda-t-il.

J'étais sur mon sujet. Toute la salle cessa de jouer au domino et de parler pour m'écouter.

Je me demande aujourd'hui si les « Zaïms » algériens de ma génération et ceux parmi ces intellectomanes qui se diront « engagés » connaissent véritablement le peuple algérien et saisissent ses sentiments et sa pensée à travers ses propos divers et même ses minutes silencieuses ? C'est certain, ils ont su se servir de lui en l'abusant parfois de paroles dont l'administration savait augmenter la portée par des procédés diaboliques dont ils étaient eux-mêmes parfois conscients. Mais rares parmi eux qui s'étaient engagés pour le servir, en vivant son propre drame, en mangeant de son pain noir et en se faisant manger de ses poux dans ses taudis ou ses bidonvilles.

Ils vivent, les uns et les autres, dans une fiction fabriquée avec des mots colportés de vocabulaires

étrangers, les uns se disant héritiers de Voltaire et les autres de Trotsky.

C'est cette fiction qui est leur « Algérie » ou leur « peuple algérien ». L'Algérie réelle et son peuple leur sont totalement étrangers. Ils sont le ver étranger au fruit dont il ronge la substance pour se nourrir.

Mais ce soir-là, je ne pensais pas à tout cela. Tout en parlant du Rif, je pensais au coucher. Le « patron » résolut heureusement le problème en nous retenant à coucher pour poursuivre la conversation après la fermeture du café.

⁂

Le lendemain, Gaouaou, le « yaouled » et moi, nous étions à sept heures à la cimenterie. J'eus tôt fait de convaincre un brave contremaître, une belle figure de travailleur français, qu'un enfant qui ne peut pas vivre sans travail, on ne doit pas l'abandonner sous prétexte qu'il est jeune. Le yaouled fut, en conséquence, affecté en même temps que nous, mais à des tâches plus faibles. D'ailleurs, le contremaître nous plaça, Gaouaou et moi, à des postes relativement enviables.

On devait - en grimpant un échafaudage - vider par une lucarne, placée à quatre ou cinq mètres de hauteur, des sacs de ciment pris en bas sur le tas. - Le dos chargé du sac de cinquante kilos, et en gardant mon équilibre, j'en laissais couler le contenu,

en haut, sur mes mains, goûtant la douceur du ciment sur ma peau. C'était justement ce qu'il fallait éviter : le ciment ronge la peau comme un acide, comme la douceur de la vie ronge l'âme.

Le soir, je n'y tenais plus. Il fallut le lendemain me changer de poste. On me donna à charrier des briques pesant près de cinquante kilos, en mettant chaque fois quatre sur la brouette.

Mais j'étais un mauvais brouettier. Et les Chinois ayant oublié de mettre à la brouette deux roues, au lieu d'une, la mienne versait soit à droite, soit à gauche. Le bon contremaître eut encore à résoudre ce problème de traction animale en me mettant une espèce de licol taillé dans du sac, de manière que l'équilibre de la brouette ne reposait plus sur mes mains mais sur mon cou.

Maintenant, nous avions, après la première paye, le pied suffisamment sur le sol ferme pour aller loger dans un garni. Nous en avisâmes un où l'on trouva dans une mansarde deux lits. Le « yaouled » avait trouvé à se loger, grâce à la bienveillance du contremaître.

Après une journée pénible on tombe comme un morceau de plomb dans son lit. Cependant, Gaouaou et moi nous nous réveillâmes presque en même temps, vers minuit. Nous étions littéralement dévorés de punaises. Et il ne fallait pas songer à une contre-attaque, tellement le nombre des assaillants minuscules était grand.

Gaouaou se jucha sur une table pour le reste de la nuit, moi je me jetai sur le parquet.

C'en était trop :

— Gaouaou, veux-tu qu'on aille à Paris ? questionnais-je le lendemain.

Nous n'avions pas d'argent pour le voyage, et pour en économiser sur notre paye, les punaises auraient eu le temps de nous digérer.

Un Tébessien qui était, lui aussi, parti à la conquête du monde un an auparavant me devait un peu d'argent. Je me souvins de son adresse et lui télégraphiai pour une somme qui aurait suffi pour deux places. Il en envoya la moitié. Le sort en était jeté : je partis seul en laissant Gaouaou qui devait me rejoindre quand il aurait ramassé l'argent du voyage ou que je lui en eusse envoyé, car je croyais encore en mon étoile.

A Paris, la partie était en quelque sorte déjà engagée : mon ami tébessien travaillait chez Nicolas. Il me présenta dès mon arrivée à son contremaître qui m'embaucha pour le « quai vides ».

Il y avait confusion dans mon esprit car je ne savais pas encore qu'est-ce qu'une brasserie. Or, dans une brasserie le « quai vides » c'est l'enfer et le « quai pleins » le purgatoire.

Les nouveaux comme moi, on les met directement à l'enfer. Après, quand ils ont suffisamment racheté leur péché originel, comme mon ami tébessien, ils passent au purgatoire.

C'était vraiment l'enfer. Tout ce qui sortait « plein », pour étancher la soif de Paris en cette saison, retournait vide, par pleins camions, de tous les arrondissements parisiens. Des dizaines de milliers de caisses de bouteilles de bière étaient déversés sur le quai où les hommes devaient ranger leurs piles à la vitesse des tobogans.

J'étais littéralement noyé dans ma sueur. Mon front en pissait et mes lunettes en devenaient opaques.

Au quart d'heure de pause, quand le tobogan et l'automate qui faisait fonction de contremaître du quai « vides » s'arrêtaient, je jetais sous l'immense hangard, un regard d'envie au quai « pleins » où le travail, par sa nature même, se faisait au ralenti pour ne pas exposer la marchandise à la casse.

Mais quand serais-je admis au purgatoire ?

Mon ami tébessien répondait évasivement à la question quand je la lui posais.

En attendant, toute la soif de Paris en ce mois d'août, me passait sur le dos, et j'en sentais le poids écrasant.

Aux pauses, Nicolas avait la gentillesse de désaltérer ses machines humaines à la bière brune ou blonde, selon leur choix. Mais plus question, dans mon esprit, de blondes parisiennes.

Quand serais-je admis au purgatoire ? C'était toute la question que mon esprit débattait pendant les pauses.

J'ai peut-être travaillé chez Nicolas une semaine, puis, n'en pouvant plus, je lançais un SOS :

— Envoyez argent pour rentrer.

C'était ma première correspondance avec mes parents depuis que j'avais quitté Constantine.

⁂

Je n'avais connu de Paris que les quais vides et pleins de Nicolas et de loin la tour Eiffel avec le nom de Citroën en lettres lumineuses. Pas même la mosquée qu'on venait d'inaugurer. Pour pouvoir dire toutefois quelque chose à mes amis de Tébessa, je décidai la veille de mon départ d'aller en métro jusqu'à la place de l'Opéra.

Je rentrais en Algérie, ramenant avec moi la question : que faire ? qui m'avait poussé à l'aventure malheureuse que je venais de vivre avec Gaouaou.

J'avais peur de ce retour. Mais au contraire je fus reçu dans ma famille comme « l'enfant prodigue » et en ville, par mes amis, comme le héros d'une épopée dont je ne leur racontais pas, d'ailleurs, tout le détail pour ne pas les dégoûter.

Au demeurant, mes habitudes reprises chez moi, au café Bahi et avec mes amis, me firent oublier bien vite mon odyssée.

La guerre du Rif battait son plein dans la presse et dans les esprits. L'administration continuait à faire du recrutement. Elle mobilisait même les minbars des mosquées pour lancer des appels. Des amis

et moi, nous suivions ce développement avec un intérêt passionné.

Un jour, je crois à la fin du mois d'août 1925, un appel fut lancé du minbar à la mosquée de Tébessa.

Nous n'y tenions plus. Et dans un conciliabule nocturne, en épluchant des cacahuètes, sur le parapet du pont d'Oued Nakeus, Salah Haouès, le cordonnier, Hamma Seghir, Zimerli Mahmoud et Mahmoud Filali qui est, je crois, aujourd'hui le seul survivant avec moi de cette affaire, nous décidâmes de répliquer.

J'étais chargé par les conjurés de rédiger un appel que nous devions afficher le lendemain, à la nuit, à la porte de la mosquée.

Prenant ma meilleure écriture et les meilleurs termes de mon faible vocabulaire arabe, je passai toute la journée du lendemain à le rédiger. La forme et le contenu donnèrent également satisfaction à mes amis quand nous lûmes le papier, en faisant une promenade vespérale à l'extérieur de la ville. Nous n'avions rien changé à nos habitudes du soir. Après notre tour, vers la basilique ou Oued Nakeus, les histoires de Bahi et ses disques nous retinrent cependant davantage, ce soir-là, jusqu'à la fermeture du café.

A Tébessa, la surveillance de nuit n'était pas, à cette époque apolitique, un problème pour l'administration. Après la fermeture des cafés, les rues de la ville étaient à peu près vides.

Mon cousin Salah Haouès avait pris, à la fabrique de tabacs de son frère, avant la fermeture, une boîte de colle servant à coller les vignettes.

Nous passâmes chez lui, la prendre près de la porte d'entrée et notre équipe se dirigea vers la mosquée, vers minuit trente. Le papier fut apposé comme convenu à la porte principale. Nous nous dispersâmes aussitôt.

Le lendemain, je ne sortis que le soir, comme à mon habitude. Hamma Seghir et Haoues Salah nous firent le rapport de la journée. Le papier avait fait explosion dans la conscience de l'administration plus que dans celle de nos concitoyens.

On avait estimé que la police de Tébessa était insuffisante pour faire l'enquête, et on avait fait venir la brigade de Guelma.

A cette époque, on ne pouvait pas songer à ce groupe où j'étais le seul qui put écrire une phrase en mauvais arabe. Et par surcroît, depuis la chéchia vendue à Lyon - jusqu'à ce jour -, je n'en ai plus porté et marchais la tête nue, avant que la chose fut à la mode.

Cela écarta probablement de nous les soupçons qui s'orientèrent d'un autre côté. Tous les talebs, les alems et les demi-alems de la ville furent interrogés.

Et celui sur qui pesèrent le plus les soupçons était certainement le plus innocent en cette affaire, puisque quelque vingt ans après, il devait devenir l'imam de la ville et l'indicateur de la police. Mais,

ce jour-là, il n'était pas encore dans ses petits papiers. Il fut roué de coups.

L'événement se tassa sans plus. Et nous passâmes la soirée à jouer au tastagoul - un jeu tébessien de la devinette qui nous passionnait à l'époque et où il s'agit de désigner, parmi onze tasses, celle qui recouvrait une pièce de monnaie.

Parmi les deux équipes qui menaient la partie sur les nattes de Hammam Abbas, il y avait des joueurs qui appartenaient à la police qui avait flagellé le 'alem Zeitounite le matin. En somme, c'était la belle époque.

Néanmoins à Tébessa, la question demeurait dramatiquement posée à mon esprit : mais faire quoi ? Il me fallait bien rabattre de mes ambitions au moins par tactique, comme on dirait aujourd'hui.

J'accepterais volontiers un poste d'adel de mahakma, en attendant la grosse affaire du Soudan ou la ferme d'Australie.

Encore fallait-il l'avoir ce poste-là. Or, le parquet général dont relevait toute l'institution judiciaire musulmane en Algérie avait tout de suite, dès ma première demande, stoppé mes velléités à cet égard. On me répondit qu'un adel ne peut pas être nommé avant l'âge de vingt-deux ans. J'en avais vingt.

Et pour comble de malheur, j'avais été dispensé du service militaire en tirant un bon numéro au

tirage au sort qui existait alors pour les appelés « indigènes ».

Pourtant, le paquetage à ranger le matin, les petites ou les grandes corvées aux cuisines et aux endroits où le tirailleur vide son « rata », tout cela me paraissait plus enviable que ma condition à la bonne table de ma famille. Car cela me paraissait inouï d'en être encore là, à l'âge de vingt ans.

Aussi, mes projets d'évasion ressuscitèrent-ils à mon esprit. Les employés de la poste de Tébessa me virent presque quotidiennement copiant des adresdes du bottin commercial. Et avec mon cousin Salah Haoues, à qui j'avais communiqué ma maladie, j'inondais la France du nord et du sud de mes demandes d'emploi.

Toutes les firmes, ou à peu près, qui avaient une affaire en Afrique reçurent ces demandes. Elles n'y répondaient pas.

Entre-temps j'avais reçu la réponse négative d'Ouargla d'où on me renvoyait mes photos, néanmoins.

J'étais donc condamné à la table et au toit de ma famille et, dehors, aux disques et aux histoires de Bahi.

L'affaire du Rif commençait à tourner court, dissipant nos dernières illusions.

Les juifs de Tébessa étalaient leur réussite. La représentation de Citroën, des grandes firmes d'exportation des céréales et des laines et de la banque était à présent entre leurs mains.

Les grands cafés de la ville gérés jusque là par des Français passaient sous leur contrôle.

Leur réussite faisait pâlir le prestige de Cambon - qui était le Crésus français de Tébessa - aux yeux des Musulmans.

Elle me faisait rêver et posait, dès cette époque, à mon esprit, le premier problème de politique à l'échelle mondiale.

Déjà, il m'arrivait de traduire cette impression à mes amis en leur disant : C'est le siècle de la femme, du juif et du dollar.

Peut-être n'était-ce encore là qu'une impression. Mais je sais à présent qu'elle avait constitué un élément essentiel dans l'orientation ultérieure de mon esprit qui saisissait peut-être vaguement un problème de civilisation sous tous ces phénomènes. Je sais maintenant que la femme, le juif et le dollar ont constitué bel et bien la trilogie du XXe siècle.

Mais à cette époque, à Tébessa, le problème ne hantait pas mon esprit à partir d'une situation mondiale mais à partir d'une situation personnelle précise : Je ne travaillais pas, sous prétexte que j'étais encore jeune, les juifs de Tébessa avait tous pignon sur rue, même de plus jeunes que moi.

D'ailleurs, tout en inondant les firmes françaises installées en Afrique de demandes, je harcelais encore de temps en temps le parquet général pensant que les semaines ou les mois passés m'auraient rendu, quand même, digne à ses yeux d'un poste d'adel.

Et le parquet s'en tenait naturellement à sa position, claire et nette : un Algérien n'a pas droit de cité dans l'administration avant vingt-deux ans.

Qu'importe, je me mettais à me préparer pour le moment où j'aurais acquis ce droit. Et puis, cela m'irritait de passer mes journées à la maison et mes soirées chez Bahi à écouter ses histoires et ses disques ou au hammam Abbas à jouer au tastagoul.

J'avais un ami à la mahakma de Tébessa, où il était lui-même adel. Je convins avec lui que je lui donnerais un coup de main gratuitement. A défaut d'avoir un travail payant, j'aurais au moins une occupation qui m'absorberait un peu ou plus exactement qui me tirerait du néant dans lequel je me sentais plongé depuis mon retour de France.

Toute la mahakma m'adopta en fin de compte comme collaborateur bénévole. Eux y trouvaient un certain avantage. Pour moi, l'avantage était plus certain. En plus de la formation professionnelle, je sortais avec les membres de la mahakma pour les exécutions de jugements. Et pour ces sorties-là, dans la campagne tébésienne, surtout à la belle saison, j'aurais même - si je l'avais pu - ajouté de l'argent.

La compétence juridique - comme on dit - de la mahakma de Tébessa, s'étendait surtout sur les douars des Ouleds Sidi Yahia, plus les centres miniers du Kouif et d'Ouenza.

Mes sorties dans ces douars me mettaient en contact avec la nature et l'homme simple qu'elle à façonné au cours des siècles.

Si le déplacement était d'un petit rayon, c'était moins intéressant, car on rentrait le soir à Tébessa. Mais s'il dépassait un certain rayon, il était obligatoire de passer la nuit dehors. C'était ravissant, bien que Si El-Djoudi, le bachadel de la mahakma s'arrangeait dans ce cas de trouver un gîte sous un toit, plutôt que sous la tente que j'aurais préférée.

Malgré cela, la sortie gardait son charme, à tous les points de vue. Il n'y a je crois qu'en pays musulman et surtout en Algérie que les règles de vie acquises au cours des siècles ne se trouvent troublées et ne perdent leur dignité en aucune circonstance, chez le paysan.

L'homme contre lequel nous venons exécuter un jugement nous a, en général, aperçus de loin, et il sait pourquoi nous venons. Mais aussitôt il a dit à sa femme de préparer le café pour les diafs. Nous sommes ses diafs, ses hôtes. Quand nous arrivions ainsi, la brume matinale, à la mauvaise saison, était dissipée ou le soleil n'était pas encore chaud - si c'était l'été - et en général nous préférions rester dehors. L'homme venait nous rejoindre et insistait d'abord pour que nous lui faisions l'honneur d'aller sous sa tente ou son gourbi.

Si El-Djoudi savait qu'à ce moment, la paysanne va et vient à ses occupations. Et pour ne pas la gêner il expliquait à son mari qu'il préférait respirer librement. Moi-même, des quelques heures de sport auxquelles m'avait contraint Dournon, j'avais gardé le souvenir du mouvement respiratoire.

Je gonflais mes poumons d'oxygène. Mes inspirations et mes expirations faisaient rire Si El-Djoudi comme Khalti M'Liha à Tébessa, quand elle me voyait nouer ma cravate ou serrer ma ceinture et qui riait en disant ;

— Tu te sangles comme un mulet.

Cette vieille génération qui portait le vêtement ample, respirait et mangeait simplement, n'aimait pas l'artificiel.

L'homme apportait le café. Nous nous mettions à deviser tranquillement du prix du mouton et de la promesse de la récolte. Ce n'est qu'après le café qu'on abordait la question du jugement.

L'homme ne changeait ni de ton, ni de manières à notre égard. Maintenant, je sais que le Musulman garde sa dignité dans toutes les épreuves de la vie. Je sais que même sous l'aspect fruste du paysan, yahiaoui ou lemouchi, des environs de Tébessa, l'Islam a façonné l'homme le plus près des conditions morales d'une civilisation.

Et quand, d'une espèce de gibecière en cuir dans laquelle il rangeait les documents de la mahakma, Si El-Djoudi sortait le jugement, l'homme en général nous apportait à ce moment-là du pe-

tit-lait tout frais, sentant un arôme de romarin qui le distingue de tout ce qu'on en boit dans les villes.

Une fois la formalité judiciaire terminée, il était rare que l'homme nous laissât partir. Après la formalité, il s'est retiré un moment. Et quand nous nous apprêtons à partir :

— Par Dieu, non ! vous ne partirez pas, dit-il, avant de déjeuner.

Le jugement n'avait été qu'un incident passager. La conversation reprenait sans même y faire allusion. C'est ce qui fait dire à certains observateurs superficiels occidentaux, et à leurs élèves chez nous, que « l'indigène » - c'est-à-dire plus particulièrement le paysan algérien - est impassible, ou passif selon le genre de littérature qu'on adopte.

Les savants, les informés, les « je sais tout », en matière de politique colonialiste en Algérie expliquaient tout par un mot : « mektoub ». L'indigène algérien est, selon eux, pauvre analphabète, dans une condition misérable, parce qu'il est fataliste : « il croit dans le mektoub » disent-ils d'un air entendu.

La conversation reprenait donc avec notre hôte sur les sujets ordinaires de la vie et de ses préoccupations à la campagne.

Au demeurant, parmi ces préoccupations, ne figuraient pas celles qui commençaient, à cette époque, à remuer l'opinion dans les villes.

L'onde islahiste et politique qui commençait

déjà à agiter Tébessa n'avait pas encore franchi ses remparts.

Dans les douars environnants, les traditions anciennes étaient encore vivaces. Les gens des douars payaient encore, en plus de leur impôt séculier à Sidi El-Hakem, le tribut annuel au cheik. Les zaouias drainaient ainsi tout le zakat de la contrée.

Les conversations s'inséraient donc dans ce cadre traditionnel dans lequel se déroulait la vie simple du paysan, marquée de temps à autre par un fait saillant qui fait alors date dans sa mémoire. Le paysan datait son histoire, celle de son douar ou de la tribu de cette manière.

On parlera par exemple de l'année du riz, de de l'année de la gelée, de l'année des criquets, de l'année de la mort ou du mariage d'un tel, de la visite d'un tel cheik. Les plus vieux parlaient aussi de 'Am El Mahala, la colonne envoyée en 1881 contre le bey de Tunis et de 'am el-machina, quand le premier train arriva à Tébessa.

Dans ce cadre, même l'exécution d'un jugement devient un événement culturel. Car pendant que le bon air et la bonne odeur de la galette que la femme de notre hôte retourne dans son tadjin - cette espèce de plat à rebords en terre glaise qui sert à cuire le pain - creusaient notre appétit, la conversation suivait son cours avec des évocations, des anecdotes et aussi des questions.

En effet, Si El-Djoudi apportait aussi avec lui, en plus du jugement, la science canonique qui a

trait aux conditions du mariage, du divorce, du zakat, du pèlerinage et puis une connaissance plus sûre des traditions du Prophète. Car les paysans aimaient se justifier devant leur propre conscience et devant les autres en recourant aux paroles du Prophète qui ont été plus ou moins fidèlement colportées par les cheiks qui ont rendu visite au douar, plus ou moins fidèlement retenues par les gens aussi.

Quand les gens trouvaient l'occasion de puiser à une science plus sûre, ils ne s'en privaient pas. Ils posaient donc des questions à Si El-Djoudi qui était, d'ailleurs, érudit en ces matières.

Parfois, notre travail nous obligeait à passer la nuit dehors. Alors c'était pour moi la fête, avec quelques ennuis passagers. Les ennuis venaient du fait que je n'avais jamais été un cavalier. Si notre petit groupe, formé par le bachadel, Si El-Djoudi, mon ami l'adel, l'âoun de la mahakma et moi-même, devait accélérer l'allure de nos montures pour atteindre notre bivouac avant le coucher du soleil, je me trouvais alors en difficulté.

Car même pour faire un simple trot, il faut savoir monter. Or, en cette matière j'étais si maladroit qu'un jour, voulant emboîter le pas à mes compagnons qui allaient au trot, mes étriers battirent si fort les flancs de mon cheval - qui avait probablement du bon sang dans les veines - que celui-ci se crut sollicité à un galop. Mes étriers battirent plus fort encore et le cheval devint fou. Ce fut un galop à tombeau ouvert.

Quand il prit fin, par miracle, au bord d'un oued, la bête et moi nous tremblions comme une feuille.

Aussi, dans les cas où il fallait - selon la coutume - aviser notre hôte pour la nuit de notre arrivée avant le coucher du soleil, Si El-Djoudi s'arrangeait pour dépêcher quelqu'un qui portât la nouvelle au galop - Tout cela était évidemment ennuyeux. Mais quel enchantement, notre arrivée au bivouac, à l'heure où rentrent les troupeaux !

En général notre hôte prévenu à pris les dispositions pour notre repas et il vient à notre rencontre, assez loin du douar.

Le plus beau tapis de notre hôte est toujours étendu pas loin de la maison ou du gourbi. On le laisse, généralement, pour Si El-Djoudi. Chacun s'étend à la place de son choix, ailleurs. Si c'est le printemps, la nature offre son tapis qui répand ses agréables senteurs dans l'atmosphère où elles se mêlent à l'odeur du bois de sapin qui brûle sous notre repas.

Les chiens nous accueillent de leurs aboiements qu'apaisent leurs maîtres. Ces aboiements s'associent d'ailleurs parfaitement aux us et coutumes de nos campagnes. Les chiens sont sans doute les gardiens de la sécurité du douar. Mais leurs aboiements guident le voyageur attardé quand il est à la recherche d'un gîte dans les nuits froides d'hiver. Ils

sont alors l'appel de l'hospitalité du paysan algérien.

Les gens du douar aussi nous accueillent. Car c'est la tradition : le maître de céans qui nous reçoit, pour la nuit, invite, en notre honneur, tous les gens du douar.

Le grand cercle se forme autour de Si El-Djoudi. Un oratoire s'institue sous les étoiles après le repas. Chacun pose sa question ou dit son histoire.

Quand je retournais de ces sorties, ma mère me trouvait bonne mine. Cela me donnait une assurance pour ma santé mais ne m'en donnait aucune quant à ma situation qui me posait toujours l'inquétante, la terrible question : Que faire ?

Tombouctou, l'Australie continuaient à régner sur mon imagination. Le Sahara continuait à exercer sur moi son irrésistible attraction. Et voici justement qu'on annonce une mission scientifique qui partira de l'Université d'Alger pour le Hoggar. Je n'ai rien d'un scientifique préoccupé de préhistoire saharienne. Je m'accroche quand même à une vague possibilité. Si j'étais pris comme interprète de la mission, du moins pour l'arabe ?

Mais atteindre une mission scientifique, c'était pour un indigène, à l'époque, atteindre le ciel. Il faut donc mettre une échelle et quelle échelle ! Je pensais à Dournon et lui adressais sur le champ une lettre lui proposant mes services gratuitement. Et Dournon malgré le mauvais souvenir que je lui avais laissé, avait fait la démarche.

Mais la réponse fut négative. La mission était parée pour tous ses besoins sauf pour un ou deux chauffeurs. Çà me passait donc sous le nez.

Heureusement qu'à Tébessa, une grande effervescence commençait à régner dans les idées.

C'est à cette époque, je crois, qu'on y créa - sur l'initiative de mon ami l'adel de la mahakma -, le premier nadi tébessien. Le cercle fut simplement installé dans une partie d'un café français de la place, justement le café dont il occupe aujourd'hui la totalité.

A l'époque, il s'agissait simplement de trouver un lieu où les Ulémas - dont le groupe commençait à se former autour de cheik Larbi Tebissi-pussent eux-mêmes venir sans exposer leur prestige au qu'en dira-t-on. Le café Bahi ne donnait pas tout à fait à cet égard suffisamment de garantie à nos savants.

On pouvait remarquer, dès cette époque, que notre science ne va pas spontanément porter ses lumières là où règne l'ignorance. C'est l'ignorance qui doit aller vers elle. L'idée de mon ami l'adel de la mahakma réalisait en somme un compromis entre notre ignorance et la science de nos alems.

Mais à cette époque, mes objectifs étaient immédiats. J'étais heureux d'abord que le nadi occupât un lieu dédié jusque là à Bacchus. Et surtout sur cette place de la Casbah qui était un peu le domaine privé de l'Européen. Montrer à cet Européen que les « indigènes » avaient maintenant

un lieu de réunion, ça me donnait un peu d'orgueil. Je ne savais pas d'ailleurs ce qu'allait en penser l'administration. Et je dois l'avouer : cela ne me préoccupait pas.

Mes idées étaient plus courtes : je savais seulement que Mme Denoncin allait commenter la chose dans le petit cercle d'amis qui faisaient salon, tous les après-midi, dans son magasin.

Un sentiment vague de désindigénisation s'était emparé de quelques jeunes Tébessiens, à cette époque. Et en effet, pas mal de transformations dignes d'être notées datent de là.

On avait commencé d'abord à faire le vide autour des bals qui faisaient, d'habitude, s'agglutiner des masses indigènes compactes autour de l'enceinte à l'intérieur de laquelle dansaient les couples européens.

Notre action portait déjà ses fruits. Et je crois que Mme Denoncin elle-même s'en apercevait. Quand il y avait un bal sur le cours Carnot, il n'y avait plus que quelques enfants indigènes curieux autour des danseurs. Et notre groupe avait tôt fait de les faire déguerpir de là, par la seule persuasion.

Une autre transformation non moins spectaculaire fut obtenue sur le plan de la lutte anti-alcoolique. La méthode fut assez simple. Depuis l'appel en faveur d'Abdelkrim et du peuple riffain, on avait estimé que la porte de la mosquée pouvait servir à quelque chose. Et le matin de l'Aïd Seghir, par exemple, avant le lever du soleil, on y

affichait la liste de ceux qui ne faisaient pas le jeûne et qui buvaient de l'alcool. C'était radical. Mme Denoncin ne pouvait même plus voir le spectacle tébessien ordinaire : le brigadier Antonini conduisant son ami Benini ivre au violon.

Même Benini s'était converti, au moins un moment.

L'esprit social commençait à se manifester à Tébessa. La société algérienne nouvelle naissait. Car la société n'est pas un mot mais une réalité qui n'existe qu'avec des attributs précis, ou n'existe pas. Les intellectomanes que le colonialisme a lâchés dans le Souk idéologique algérien et qui monopolisent grâce à lui, les moyens d'expression, ont faussé les idées les plus élémentaires.

On passe avec eux, en l'espace de trente ans, de la confrérie placée sous le commandement du mokaddam, et de la tribu soumise à l'autorité de Sidi El-Hakem par l'intermédiaire du caïd, à la masse amorphe des électeurs commandés par le zaïm, à celle des « travailleurs organisés » - comme ils disent - c'est-à-dire exploités par une poignée de chenapans, jusqu'à l'association d'étudiants auxquels ses « représentants », communiquent les instructions pour se précipiter en grappes à telle conférence, et à faire le vide autour de telle autre, selon les calculs précis d'une ambassade étrangère.

Or, quand on y réfléchit bien : les attributs qui qualifient une société c'est la conscience collective et l'autonomie de ses décisions.

Et ces deux attributs, il y a trente ans, étaient plus manifestes en Algérie qu'en ce moment.

A Tébessa, dès 1925 l'esprit social commençait à se manifester, en des actes précis. La création du nadi est plus significative à cet égard que dix élections faussées par le hakem ou par le zaïm. D'ailleurs, le nadi ne resta pas longtemps là où il venait d'être créé. La population décida d'acquérir un local, de le meubler et de l'outiller pour lui donner tout à fait son autonomie et son caractère propre.

Et elle commençait, dès cette époque à envisager de construire une mosquée non contrôlée par l'administration. Ce sont là précisément les caractères de la naissance d'une société et non pas les mots qu'on a voulu déverser dans la conscience du peuple pour l'obstruer, la dévier de la voie de la véritable renaissance. A cette époque, on ne s'occupait pas à Tébessa des affaires des zaïms, de leurs élections, mais des affaires du peuple, de son orientation, de l'édification de la société algérienne.

Le peuple se mettait à travailler pour lui-même, à créer ses nadis, à construire ses mosquées et ses médersas.

Mon ami l'adel de la mahakma était à l'origine de toutes les initiatives de caractère social qui voyaient le jour à Tébessa. La fête du Mouloud, qui suivit mon retour de France, fut même une belle occasion de marquer son importance et sa signification populaire.

L'électricité venait d'être installée dans la ville. Nous décidâmes de faire une collecte pour illuminer le minaret de la mosquée. Le cheik Saddok Ben Khelil prit sa plus belle écriture pour faire quatre vastes panneaux adaptés à la circonstance, un pour chaque face du minaret. Ce soir-là, Mme Denoncin a dû penser que quelque chose changeait effectivement chez les indigènes.

C'est naturellement au nadi que toutes ces décisions étaient prises. Tout se tient. Une chose crée une autre : le nadi est devenu la source où la vie sociale de Tébessa prenait naissance. C'est là qu'est née l'idée de la médersa et celle de la nouvelle mosquée.

Naturellement, les mois passaient et ma question demeurait posée : que faire ?

J'écrivais des lettres plus pressantes au parquet général. J'ai dû à la longue le lasser. Une réponse enfin me parvint. On me proposait le choix entre trois mahakmas comme adel.

Je ne me rappelle que de la mahakma d'Aflou, parce que je l'avais choisie. Les honoraires d'adel dans les deux autres mahakmas - quoique en fait assez modestes ou négligeables comme mensualités pour un Européen -, me parurent susceptibles d'engendrer une vive compétition de la part d'indigènes comme moi. Or, je voulais devenir adel tout de suite. Et Aflou me parut offrir cette possibilité grâce à des honoraires qui ne dépassaient pas soixante francs par mois.

J'étais au moins certain qu'une telle sinécure ne devait pas susciter trop de concurrents. Pour le reste, on verra.

Boukamya m'avait habitué à un régime qui me permettait d'affronter toutes les austérités imaginables.

Par ailleurs, on m'avait dit qu'Aflou, c'était le Sud oranais, pas loin de Laghouat. Et quand je passais mes récréations en deuxième année de médersa, à tracer mes itinéraires à travers le Sahara, certains d'entre eux passaient par Laghouat.

Aflou, c'était pour moi une étape vers Tombouctou.

Voilà à peu près les raisons qui me firent choisir ce modeste poste. D'ailleurs, l'administration n'était pas pressée de me l'accorder. Elle me fit languir encore des mois avant de m'accorder ma sinécure.

Enfin, un jour, le juge de Tébessa me convoqua pour me signifier une nomination. J'étais ivre de joie.

***

C'était, je crois, au mois de mars 1927, que je suis arrivé à Aflou.

Je n'étais pas venu auparavant en Oranie. Et le parler des gens commença à produire sur moi un effet de dépaysement à partir de Relizane où l'on change de train pour prendre celui de Tiaret.

Les gens qui prirent le compartiment nu de troisième avec moi disaient « Ouah » pour dire oui. Dans le Constantinois nous disons « hih » ou « naam » selon le degré de culture. Ce « ouah » me parut étrange et même un peu barbare, je dois l'avouer, comme pouvait paraître à un homme disant « oc », un homme disant « oïl », dans la France du Xe siècle.

Mais les bonnes manières des gens qui m'accueillirent à Aflou me rassurèrent et même m'enchantèrent.

La seule chose qui me choqua durant la première soirée passée à Aflou, ce fut le couscous qu'on nous servit chez le cadi dont j'étais l'hôte.

On mettait devant chaque convive, à la place où il plonge sa cuillère dans le plat commun, un petit tas de beurre frais mélangé avec du miel. Le tas qui était devant moi était particulièrement important puisque j'étais, en somme, l'hôte d'honneur.

Ce soir-là, je dus déployer toute l'ingéniosité dont j'étais capable pour ne pas avoir du miel sur la langue. Je devais d'ailleurs y prendre goût, par la suite, si bien que le couscous d'Aflou, j'en rêve encore aujourd'hui.

Mais ce qui me frappait le plus, c'était le comportement seigneurial et biblique du maître de céans. Le cadi était un beau vieillard, au visage rond, coiffé d'un turban tabani qui laissait apparaître un front moyennement bombé. Son regard était

clair sous des sourcils épais et blancs. Sa taille était moyenne et sa main un peu potelée, comme celle d'un vieillard qui se porte bien. Sa mise était très élégante, pourrait-on dire. Deux beaux burnous finement tissés, au-dessus d'une gandoura de même qualité dont l'échancrure laissait apparaître une ghlila (la veste) et une badilla (gilet à boutons en tissu) dans le style d'une époque révolue.

Le cadi, pendant le repas, resta à l'écart de ses hôtes. Il mangea après eux, dans le même plat. C'était une marque d'hospitalité que le temps a charriée dans son sang, à travers des générations.

Dans la salle d'hôtes où nous mangions, il n'y avait qu'un tapis immense par terre, de ces tapis qu'on admire en Algérie où le tapis du Djebel Amour a un nom et une renommée.

Une lampe à pétrole posée sur une chaise sans style l'éclairait. Mais cette nudité était pleine de noblesse.

J'eus dès ce soir-là, le sentiment de retrouver une Algérie perdue.

Les jours qui suivirent confirmèrent en moi ce sentiment de me trouver dans une Algérie vierge, dans un coin encore inviolé par le colonialisme et où le pays se serait, en quelque sorte, réfugié pour mettre en sûreté les trésors de ses bonnes manières, de sa loyauté, de son hospitalité, de son amour du cheval, de ses naïvetés aussi.

J'étais dans le monde de mes rêves. Dès le premier soir, j'oubliais déjà qu'on disait « ouah » autour de moi et me mis à aimer ce monde.

Je crois qu'il s'était mis aussi à m'aimer, malgré ma tête nue, ma culotte de cow-boy et mes leggins, malgré cette tenue qui me singularisait assez dans cette assistance de turbans, de burnous et de gandouras.

J'avais eu soin, en quittant Tébessa, d'apporter avec moi un matelas et des couvertures, sachant qu'avec soixante francs par mois, il ne me fallait pas penser à une chambre d'hôtel.

Et il n'y en avait pas d'ailleurs à Aflou. Le voyageur étranger y passe rarement la nuit, continuant soit sur Laghouat dans un sens ou sur Tiaret dans l'autre.

Quant à l'homme du pays, son hôtel c'est la maison de n'importe quelle connaissance, d'un parent, d'un ami.

Et à cet égard, la maison du cheik Ben Azouz était certainement l'hôtel le plus achalandé.

La salle d'hôtes était un réfectoire le jour et la nuit un dortoir où s'étendaient, sur le tapis commun, les hôtes de la journée et les enfants non mariés de la famille.

Dès ma première nuit à Aflou, je pris pour chambre à coucher une petite pièce vide de la mahakma où j'étendis mon matelas. Dès ma deuxième journée, je devins successivement l'hôte de tous les membres de la mahakma et de certains notables du centre.

Quand la liste des invitations s'épuisa, Si Amor, le fils le plus écouté du cadi vint me prendre à la mahakma à midi, juste au moment où je commençais à me préoccuper de trouver un moyen quelconque de pourvoir à ma nourriture dans ce village où il n'y avait ni hôtel ni restaurant.

Depuis ce moment-là, je devins le pensionnaire gratuit du réfectoire du cheik Ben Azouz qui portait vaillamment la lourde tradition de l'hospitalité et en faisait même sérieusement sa raison d'être.

D'ailleurs, j'étais vite devenu l'inséparable ami de son fils Si Amor et aux heures des repas, nous nous dirigions simplement vers la maison, comme à Tébessa je me dirigeais chez moi.

C'était comme cela. Une grandeur sans phrases, ni gestes grandiloquents.

Les gens des villes ne peuvent pas comprendre cette mentalité, cette noblesse que la nature a gardée dans les veines du bédouin.

Aflou a été pour moi l'école où j'ai appris à connaître davantage les vertus du peuple algérien encore intactes, comme elles étaient certainement dans toute l'Algérie avant la dépravation colonialiste.

Et à certain égard, je m'y trouvais en quelque sorte dans le musée où se conservaient encore ces vertus, perdues ailleurs au contact avilissant du fait colonial.

Je ne pouvais jamais mieux comprendre le verset : « Quand les tyrans s'emparent d'une cité, ils dépravent ses mœurs, et humilient son élite. Certes, ainsi font-ils ».

Je ne sais pas si je l'avais compris à ce moment-là. Mais ce que j'avais parfaitement compris sur-le-champ et avec une certaine angoisse, c'est le danger auquel se trouvait exposé le dépôt conservé à Aflou, sans même que ses habitants aient conscience d'en être les dépositaires.

A mesure que mon séjour me faisait mieux connaître les gens, leurs us et coutumes, mon angoisse croissait. D'autant plus que la région, admirablement dotée par la nature en prairies verdoyantes, en pacages abondants, n'était pas défendue par la pauvreté contre les convoitises du colonialisme.

Si le colon arrivait ici, ce serait la fin. Le musée se viderait aussitôt de son contenu déposé par les siècles, comme cela s'est passé ailleurs en Algérie.

Cette pensée augmentait mon angoisse. Je devenais jaloux, soupçonneux comme on l'est quand on a une jolie épouse. J'avais peur de ces voyageurs qui passent, pour leurs affaires, à Aflou. Tout visage nouveau m'inquiétait. Pourquoi est-il venu ?

Chaque déplacement dans les tribus ne faisait qu'accentuer chez moi cet état d'esprit.

J'avais à Constantine, à Tébessa et en France déjà acquis une connaissance pratique du péril colonialiste pour imaginer d'avance ses dégâts parmi cette population innocente - qui vivait encore à l'âge d'or connu de mon aïeule Hadja Baya - dans ses mœurs, sa santé morale et sa condition économique.

La population d'Aflou n'était pas, au moment où j'arrivais à Aflou, encore parvenue au stade agraire. Elle était encore pastorale, pratiquant le gros et le petit élevages, mais à une échelle inconnue ailleurs.

Un certain Abba, par exemple, possédait à l'époque à peu près trente mille moutons. Son apanage en chameaux devait dépasser les mille bêtes. Le nombre des chevaux et des bœufs était naturellement à l'avenant.

Dans ces conditions, la tente n'était pas, plus ou moins, un pis aller fait de n'importe quel tissu ou de n'importe quels chiffons, d'un homme qui n'a plus son troupeau et n'a pas encore son gourbi mais une nécessité imposée par les déplacements du pasteur et de ses troupeaux et tissée dans la qualité et à la dimension voulues par sa fortune animale.

Les tentes de la région d'Aflou pouvaient recevoir un cavalier sur sa monture et recevoir sous leur dôme pyramidal des dizaines d'invités. En général, ces derniers n'étaient pas d'ailleurs reçus sous la tente familiale, mais sous une tente d'hôtes

située un peu à l'écart du campement et ouverte à tout voyageur qui ne demande la permission de personne pour s'y arrêter et mettre à l'entrave sa monture qui sera nourrie comme lui, pendant son séjour.

En vivant un peu dans cette région et si l'on a à l'esprit ce qui se passe un peu dans les autres régions qui ont reçu l'impact du fait colonial sur le plan économique, on comprend les transformations d'ordre psychologique qui séparent l'homme qui vit de la bête, de l'homme qui vit de la charrue.

La légende d'Abel et de Caïn se répète chaque fois que dans une société le stade pastoral et le stade agraire coexistent comme en Algérie en 1927.

La propriété de l'homme sur un bout de terre crée en lui des instincts sociaux dont le pasteur est exempt.

Je commençais à m'en rendre compte assez vaguement.

Dans un procès, à Tébessa, chaque partie peut produire dix faux témoins, d'ailleurs gratuits. Simplement par esprit de clan, ils jureront des deux côtés qu'ils disent la vérité.

A Aflou, je l'avais constaté quand je servais d'interprète du tribunal, même pour soutenir son bon droit, l'homme se refusait souvent à prêter serment.

Par ailleurs, j'y étais resté un an, il ne s'y était pas passé un crime. Et une des anecdotes qui m'avaient le plus frappé, c'est celle d'un pasteur qui avait confié un troupeau de cinq ou six cents chamelles à un pâtre. Il ne le revit plus. Le pasteur n'escomptait plus le revoir.

Puis, un jour, après deux années, il vit soudain reparaître au campement son troupeau, mais presque doublé. Le pâtre avait simplement disparu dans le Sahara, à la poursuite des pacages. Ce qui l'avait conduit aux frontières du Soudan. L'aller et le retour, conditionnés par le souci de maintenir le troupeau en bon état, avaient duré deux ans, durant lesquels le pâtre fidèle s'était uniquement nourri de lait de chamelle.

Les bergers d'Aflou sont aussi des phénomènes curieux. Ils passent la nuit debout au centre de leurs troupeaux. Vous croyez que le berger ne dort pas. Mais appuyé sur son bâton, il dort debout, cependant dans cette posture, le plus impertible mouvement à la périphérie du troupeau se transmet comme une onde à ses jambes et lui fait instantanément ouvrir les yeux.

C'est pour parer aux attaques nocturnes de chacals que les générations de bergers d'Aflou ont appris à dormir debout ainsi.

Mais le trait le plus saillant chez cette population pastorale, c'est incontestablement son hospitalité.

Le laboureur travaille pour engranger sa ré-

colte. Le pasteur travaille et dort debout au milieu de son troupeau pour recevoir dignement ses hôtes.

Cette hospitalité atteint parfois un degré pathétique. Un jour, avec le cadi cheik Ben Azouz, la mahakma était en déplacement. Le petit escadron formé par ses membres traversait des prairies verdoyantes et des plaines couvertes d'alfa, déjeunant ici, dînant et dormant là.

Partout où nous étions reçus, c'était le régime de l'agneau rôti en entier sur un feu d'alfa, à midi comme le soir.

Et la circonstance, surtout le soir, donnait lieu à une réunion sous la tente du maître de céans. A la veillée, cependant que les bergers, après avoir mangé avec nous le rôti et le couscous avec une délicatesse de seigneurs, se retiraient pour reprendre leurs postes au milieu de leurs troupeaux, les vieux et les jeunes commençaient à raconter les anecdotes.

Et tous étaient de bons conteurs. Ils parlaient un arabe où l'on ne tenait pas compte, sans doute, des cas grammaticaux mais qui était incontestablement le plus pur en Algérie.

Toutes les circonstances de ces déplacements étaient pour moi une fête.

Cependant, cette fois-là, il y eut une circonstance qui me bouleversa, comme je ne l'avais jamais été.

Notre escadron avait fait un crochet pour éviter un campement, à la demande du cadi. Je ne comprenais pas pourquoi. Tout d'un coup, un cavalier vint du campement à notre poursuite au triple galop.

Il nous salua. Et s'adressant au cadi :

— Yah ! cheik Ben Azouz : notre campement est donc un cimetière que vous évitez...

L'homme était d'une quarantaine d'années, d'une noble allure sur son cheval, sans selle. Sa voix n'était pas courroucée mais exprimait le reproche.

Je vis le cheik embarrassé. Il répondit .

— Non ! nous n'avons pas évité ton campement pour ne pas venir sous ta tente, mais parce que nous étions pressés et que nous savions que tu nous retiendrais.

L'homme devint impératif :

— Je vous prie de retourner sur vos pas pour passer la nuit sous ma tente, dit-il.

Le cheik obtempéra. Nous le suivîmes. En chemin, j'interrogeais sur la signification de la scène l'aoûn de la mahakma, El-Hadji Mohammed, qui était un peu mon dictionnaire sur les choses et les gens de la région :

— Cet homme, dit-il possédait près de cinq mille moutons, mais il y a deux ans une épidémie a décimé son troupeau et on voulait éviter sa tente pour ne pas lui occasionner des dépenses.

L'homme nous reçut princièrement sous une tente qui témoignait de la fortune passée. Chacun mêla son mot à la conversation. Je n'envisageais pas à l'époque de mourir dans les mahakmas et mon projet australien tenait encore à mon esprit. Je parlai donc de mes projets chimériques. La veillée se passa d'histoire en anecdote.

Le matin, comme d'habitude quand on était en déplacement, le cheik commençait à se préparer à se mettre en selle. Notre hôte intervint :

— Par Dieu ! non... vous ne partirez pas, vous déjeunerez chez moi.

Aucune protestation de notre part n'y fit. La matinée était ensoleillée et le coin vallonné. J'aimais bien sortir autour des campements et errer un peu dans cette campagne que le colon n'a pas encore foulée et dont la charrue n'a pas retournée le sol encore vierge.

C'est une marque de courtoisie que l'hôte sorte avec son invité. C'est dans le style de toutes nos campagnes. Notre hôte sortit donc avec moi. Nous errâmes ensemble entre les hautes touffes d'alfa, en conversant. Mon hôte me dit soudain :

— Veux-tu m'emmener avec toi quand tu iras en Australie ? Voici que lui aussi cherchait un horizon lointain et il croyait à ma chimère. Hadj Mohammed m'expliqua qu'il ne lui était resté qu'une dizaine de moutons et qu'il en avait sacrifié deux pour nous recevoir. Je compris son drame.

Et le drame de cette société innocente qui ne connaît pas encore le mal face à face.

Il y avait sans doute à Aflou une plaie sociale. Cette prostitution admise comme une partie inséparable de son folklore, si bien admise, que l'une des « patronnes » pouvait venir offrir aux membres de la mahakma par simple courtoisie, un barrad de thé commandé au cafetier qui venait le déposer devant le cheik Ben Azouz lui-même. Des jeunes amourillettes, aux yeux en amande, venaient sans doute des tribus troubler de leur charme les jeunes amouris quand ils venaient au marché du centre.

Mais cette dépravation occasionnelle et superficielle n'engendrait pas d'abord ces conséquences sociales qu'on trouve dans toutes les villes, comme Alger, où la prostitution s'organise en commerce et donne naissance au « milieu » et à la « traite ».

A Aflou, les choses malsaines s'arrêtaient là : une fille abandonnée par un mari volage ou n'ayant plus sa famille ou encore entraînée par un mauvais exemple pouvait déchoir.

Mais cette déchéance a lieu dans ses limites morales et sociales : il reste chez la fille un fonds d'honnêteté qui peut la racheter et son aventure n'engendre pas, dans le milieu les contaminations redoutables qui résultent de la prostitution organisée là où elle devient un négoce, un marché, un trafic, une industrie.

Dans son fond, la population était propre, demeurait innocente et ne connaissait pas encore le vice rédhibitoire.

Par ailleurs, les remous qui commençaient à se former dans le Constantinois n'avaient pas encore touché l'Oranie : on n'entendait parler ni d'Islah ni de disques égyptiens.

Le cheik El-Brahimi n'était pas encore arrivé à Tlemcen.

Je crois que c'est moi qui ai introduit le premier numéro de la revue Ech-Chihab à Aflou où je la lisais avec Si Amor, le fils du cadi, qui n'en admettait pas d'ailleurs tout le contenu.

Quant à la population, elle était encore subjuguée par l'esprit maraboutique, faisant des réceptions triomphales à ses représentants quand ils venaient chaque année prendre leur tribut. Les marabouts drainaient ainsi tout le zakat de la région qui était très riche et très généreuse.

Naturellement, cette exploitation de la crédulité donnait lieu à des astuces qui feraient rire aujourd'hui un enfant mais qui, à l'époque, produisaient un effet considérable sur l'esprit simple des gens.

C'est ainsi qu'annuellement, on voyait arriver à Aflou l'imposant cortège des kadrias, étendards déployés, et à sa tête le fils du maître de la confrérie - le mokkadam - tout habillé de vert, la couleur du paradis. C'était un énergumène qui sa-

vait tirer de la crédulité publique tout ce qu'elle pouvait donner.

Il possédait à l'époque à l'Oued Souf une palmeraie de trente milles palmiers environ. Tout cela en don gratuit de ceux qui voulaient entrer au Paradis, dans son cortège.

Un autre marabout venait de Laghouat où il avait élu domicile. Il représentait les rahmania, la confrérie de notre vénérable cadi. C'était un charlatan plus raffiné : il savait frapper l'imagination de ses adeptes par des procédés assez simples.

Il avait une tenue d'officier français dans une mallette. Et quand il pouvait s'isoler une minute, il mettait cet uniforme, signe de pouvoir aux yeux de ses adeptes. Et ces derniers quand ils le voyaient de leurs yeux d'enfants qui voient la vie en symboles lui prêtaient encore plus de pouvoir que la tenue d'officier français n'en pouvait signifier.

Et il avait le pouvoir, disait-on, à Laghouat, de voir venir de loin une caravane, sur l'une des pistes conduisant à la ville, lui étant assis simplement à l'intérieur de sa chambre avec ses adeptes qu'il envoyait à la rencontre de la caravane.

Naturellement, si l'on a un système optique semblable au périscope d'un submersible, sur une terrasse bien disposée, le « miracle » est possible. Mais on comprend l'effet d'un tel miracle sur l'imagination de gens naïfs.

C'était l'époque où encore à Tébessa, le marabout à la terrasse des cafés français se faisait servir de l'anisette. Et de connivence avec le cafetier il faisait servir à ses adeptes de l'orgeat. Or ce sirop d'amandes a la même couleur laiteuse que l'anisette quand on lui ajoute de l'eau.

Et le commentaire disait : tu vois l'anisette dans le gosier de notre vénérable cheik devient un sirop.

C'était l'époque, surtout en Oranie, où l'administration pour entretenir dans la tête de ses « indigènes » cette dose de crédulité nécessaire à ses propres affaires, faisait brûler les meules de blé de tel colon qui aurait refusé de prêter son outillage pour faire la moisson de Sidi Untel. Et le commentaire disait :

— Tu vois, quel pouvoir a Sidi Untel !... le colon qui n'a pas voulu lui prêter son matériel a eu l'incendie dans ses meules.

Moi-même, j'ai failli passer pour marabout dans la région d'Aflou. Un jour, alors que nous étions en déplacement un « indigène » est venu m'embrasser le genou. C'était peut-être à cause de ma tenue singulière qui me conférait peut-être je ne sais quel pouvoir à ses yeux.

Tout cela se décantait en moi, prenait la forme d'un sentiment, d'une idée.

J'avais peur que le colon vienne ici pervertir cette bonne pâte humaine qui contenait tant de naïvetés et de si grandes vertus.

Je ne pouvais pas promulger une loi interdisant le Djebel Amour au colon, comme on interdit l'accès d'un musée où des choses trop précieuses sont exposées, à minuit par exemple.

Mon expérience politique et sociale était déjà un peu formée. Je décidai de semer la peur partout où je passerais en déplacement. Entre le rôti - el-massawar - comme on dit dans la région et le couscous, je débitais ma théorie à l'hôte qui nous recevait. Cette théorie était assez simple :

— Il faut labourer le maximum de superficie pour créer votre droit sur le sol dont vous êtes propriétaire du seul fait de la nature qui y fait pousser l'herbe nécessaire à vos troupeaux.

Vous devez, disais-je, à l'hôte créer votre droit social sur le sol qui deviendra ainsi votre propriété personnelle, une chose transmissible à vos enfants.

L'hôte était en général ébahi d'entendre pareil discours sur la nature de son droit sur un sol que personne n'avait contesté à ses ancêtres à travers les générations. Je poussais alors ma théorie un peu plus loin :

— Sinon, le colon viendra occuper le sol sur lequel est cette tente et, vous, vous serez obligés de déguerpir de là, puisque, aux yeux du droit français, vous n'en êtes pas propriétaires.

Je ne savais pas si ma thèse était fondée en droit civil. Mais ce qui m'intéressait, c'était son effet sur mon interlocuteur. Et je me rendais compte, avec satisfaction, qu'elle semait l'effroi sur son visage.

Il m'est arrivé de semer cette terreur à l'aller et de constater son effet au retour au cours d'un même déplacement.

A l'aller je débitais ma théorie et au retour, quatre ou cinq jours après, je trouvais notre hôte, en train de labourer.

Malgré tout, je commençais à avoir la nostalgie de Tébessa. J'éprouvais le besoin de revoir les miens, surtout ma mère.

J'avais même la nostalgie du disque égyptien, de Bahi et de ses histoires.

⁂

Nous étions peut-être en mars 1928.

Avant de prendre le car de Tébessa, je fis une halte à Constantine. Je voulais surtout avoir l'occasion de voir cheik Ben Badis, dont la revue Ech-Chihab avait entretenu en moi pendant mon séjour à Aflou, les idées que j'avais agitées au café Ben Yamina et à la médersa.

Je fis d'abord halte au café Ben Yamina. Il gardait la même animation que j'y avais connue. On m'y accueillit comme un aîné. Les deux Mechaï, de Guelma, me firent la fête un peu comme leur initiateur. Quand j'étais méderséen, on lisait et commentait ensemble des textes français ou arabes.

Quand le cheik Ben Badis passa devant le café pour se rendre à son bureau, je l'y suivis.

Il y avait quelques personnes avec lui. Peut-être était-ce la première fois qu'il vit ce jeune homme à lunettes, en culottes, en leggins et tête nue. Il ne m'invita pas à m'asseoir.

Debout, je lui parlais d'un tas de choses. Je me rappelle lui avoir parlé surtout du problème du sol dans le Djebel Amour. Visiblement, le cheik n'y attacha aucun intérêt. Il fut évasif et poli.

Je sortis de là un peu déçu... ayant hâte de revoir Bahi à Tébessa et d'écouter ses disques et ses histoires.

Je retrouvais Tébessa bouillonnant de la fièvre islahiste. On construisait la nouvelle mosquée et la médersa. On collectait des dons, parmi la population, pour cette construction.

Une vieille femme de la zaouia avait donné un coq, en ajoutant que c'était tout ce qu'elle avait.

Chacun apportait sa contribution selon ses moyens. Il y en avait qui apportaient la leur pour miser sur l'avenir. L'avenir était, à ce moment-là, dans le sens de la volonté du peuple. On devenait donc militant de l'Islah pour le servir ou pour l'exploiter.

Même le vénérable et honnête mokkadam des kadrias de Tébessa avait fermé, de son propre chef, la zaouia de Tébessa et mis la clef sous la porte pour devenir un simple enseignant du coran à la médersa.

Bahi ne pouvait donc plus jongler du bendir sur lequel il avait pris l'habitude d'assouvir la fureur qu'il assouvissait sur le tambour, avant sa libération de l'armée. Le vieux tirailleur devenait islahiste et son café un centre de propagande pour l'Islah.

Le débat sur les idées nouvelles s'instaurait même dans les familles. Ma mère était déjà islahiste. Mon père également. Ma grand-mère, Hadja Zoulzikha, écoutait le débat en continuant à égrener son chapelet. Mon beau-frère, le mari de ma sœur aînée, demeurait irréductible sur ses positions maraboutiques. Et cela mettait un froid entre nous deux. Tandis que le mari de ma sœur cadette n'était rien.

En ville le nadi devenait le cœur dont les pulsations réglaient la circulation des idées dans la région. Les Tébessiens s'y réunissaient dans les circonstances qui concernaient toute la population. Mais les Lemouchis et les Yahiaouis y venaient aussi, le jour du marché. Et ils emportaient avec eux les idées qui foisonnaient pour les semer dans les douars, à la veillée sous la tente, comme les abeilles transportent le pollen des fleurs sur lesquelles elles ont butiné.

Le théâtre algérien faisait son apparition à Tébessa avec la troupe El-Mozhar El-Bouni, montée à Bône par un oukil judiciaire, Si El-Djoundi.

Le passage de cette troupe fut, en même temps que circonstance « culturelle » - comme on dit aujourd'hui - une circonstance politique.

Si El-Djoundi pensait, en effet, à tout autre chose qu'au théâtre... Mais le théâtre servait à faire revivre le verbe arabe et les splendeurs du passé. Sa troupe laissa derrière elle, dans la tête de la jeunesse, l'idée de constituer une troupe théâtrale tébessienne.

Madame Denoncin voyait bien des changements dans le milieu « indigène ». Mais elle ne devait pas bien en saisir le sens. L'administration elle-même ne devait pas y comprendre beaucoup plus. Elle était dans l'expectative, laissant ses indigènes à leurs enfantillages.

C'est vers cette époque que le premier film égyptien, la Rose Blanche, parvint à Constantine. C'était en effet un enfantillage.

Georges Abiod s'y dépensait en mille effets scéniques d'une puérilité désarmante. Le producteur égyptien, lui, y avait dépensé ses sous sans même se rendre compte que son metteur en scène italien ridiculisait toute la thèse du film par un simple trait ironique de sa caméra.

Malgré tout, le film fit courir à Constantine toute la jeunesse du département. Il y eut naturellement le lot tébessien parmi lequel je figurais.

Mais l'ordre colonial continuait à développer ses conséquences sur le sol et sur les gens.

Autour de Tébessa, depuis les grands incendies de ses forêts, la campagne prenait de plus en plus l'aspect saharien. Les voitures Citroën et Renault la sillonnaient absorbant le budget déjà maigre des

gens en carburant. Et elles mettaient fin à ces formes de relations idylliques qui naissaient entre le douar et la ville, quand l'homme de la tente était obligé, les jours de marché, de passer la nuit sous le toit d'un citadin et que ce dernier, à la belle saison, aimait aller passer quelques jours sous la tente. La communication rapide a eu le même effet, dans le monde entier : elle a multiplié les contacts en les rendant plus superficiels. Les lettres de Madame de Sévigné, les relations de voyages comme celles d'Ibn Batouta ou de Maçoudi n'étaient plus possibles dans l'ère du moteur à explosion.

Pour moi, cependant, un problème demeurait posé : que faire ? Je savais qu'Aflou n'était qu'une étape, sans doute très attachante, mais néanmoins une simple étape dans une vie.

Mes idées, à mesure qu'elles se détournaient de Tombouctou et de l'Australie, décidément inaccessibles, commençaient à se tourner vers une carrière dans le commerce.

J'avais déjà trouvé un filon à Aflou : la racine de pyrèthre. Elle se vendait très cher à Tébessa ou à Constantine d'où on l'expédiait sur la France pour la fabrication des insecticides à l'époque où l'on ne connaissait pas encore le D.D.T.

Avec Si Amor, le fils du cadi, j'en avais fait récolter dans le Djebel Amour à dix sous le kilo que j'avais revendu environ vingt francs, à Tébessa. Je livre ici ce petit aveu à ceux, qui aujourd'hui, par-

lent en Algérie de l'exploitation de l'homme par l'homme pour mieux pratiquer cette exploitation.

Détail un peu risible : lors de mon passage à Constantine, j'avais revu Dournon qui me demanda ce que je voudrais faire, si je ne restais pas à Aflou :

— Je ferai du pyrèthre, Monsieur le Directeur, lui répondis-je, peut-être innocemment.

— Hein !... tu fais du trafic d'armes ? s'écria-t-il avec effroi.

Je compris qu'il confondait pyrèthre et pyrites et le persuadai sur mes intentions pacifiques pour le rassurer sur l'avenir du colonialisme en Algérie. Nous étions en 1928, n'est-ce pas ?

Dournon était rassuré.

Et comme il songeait, peut-être à la dot de ses filles, il me proposa une affaire de kiosque de tabacs.

— Nous pourrions plus avantageusement, Mr le Directeur, faire de l'élevage du mouton.

L'idée sembla le séduire. Elle me séduisait davantage. Mais finalement le directeur de la Médersa la réalisa avec un mouderrès de Tébessa. Celui-ci avait su probablement le persuader que le sort du mariage de ses filles serait mieux entre ses mains qu'entre les miennes.

Et je demeurai livré à mon sort.

Donc, tout en partageant mon temps entre ma mère dont j'aimais beaucoup la société, le nadi où j'agitais avec mes amis les idées du jour et le café Bahi où j'écoutais le disque égyptien, je remuais l'éternelle question : que faire ?

Je lisais aussi les numéros d'El-Asr El-Djadid que l'administration laissait passer. J'y puisais encore cette nourriture spirituelle qui satisfaisait à mon avidité d'information sur les choses du monde musulman. Car dans la presse nationaliste du moment on ne parlait pas encore du parti et du militant.

Je lisais aussi, de temps en temps, la Voix des humbles, dont le titre même me déplaisait énormément.

Il y eut aussi du nouveau du côté Islah. Le cheik Lokbi avait été appelé par quelques familles bourgeoises d'Alger qui voulaient sans doute donner à leur ville son alem, comme Constantine avait le sien.

El-Okbi y fonda le cercle du Progrès. La polémique entre l'islah et le maraboutisme, atteignait une violence extrême. Et les marabouts avaient fondé leur propre organe, Es-Sunah, je crois.

Cheik Mubarek El-Mili et Abou Yaala Zaouaoui étaient mes champions préférés dans cette bagarre. L'un avait la violence de la conviction, l'autre la clarté des idées.

La fièvre commençait à gagner l'Oranie. A St-Denis-du-Sig, les gens construisaient une médersa pour la direction de laquelle, ils firent appel au cheik Larbi Tebissi. Même le bachaga du lieu Bouchiha était partie prenante dans cette initiative,

subvenant de ses propres derniers au budget de la médersa et de sa direction.

Ceci était bien l'indice de cette époque où chacun s'engageait sous la bannière de son choix, sans tenir compte de l'avis de l'administration.

Mais mon congé touchait à sa fin.

A la mahakma de Tébessa où j'avais gardé mes contacts on m'apprit qu'un poste d'adel était vacant à Châteaudun. Je le demandai. Mais mon congé expira avant la réponse du parquet d'Alger.

Un matin, je quittais donc Tébessa pour retourner à Aflou. Ma mère, appuyée sur ses béquilles versa entre mes jambes « l'eau du retour », car elle ne pouvait pas descendre jusqu'à la porte.

***

Mon départ d'Aflou, quand la réponse du parquet vint, fut touchant.

Le brave cadi Ben Azouz pleurait de perdre un pensionnaire qu'il avait nourri gratuitement pendant un an.

Son fils, si Amor, était effondré et me traitait d'ingrat, me reprochant d'avoir fait cela.

C'est vrai. J'étais fait pour vivre parmi ces braves gens, de leur vie simple et noble à la fois.

Mais je portais un tourment qu'Aflou ne pouvait pas apaiser.

Mon départ était donc nécessaire.

Alors, imaginez que vous habitiez dans un splendide immeuble, un bel appartement ensoleillé ou vous voyez les oiseaux du ciel et ses étoiles et qu'ensuite on vous assigne un logement dans ses caves.

C'était à peu près dans cette situation que je me trouvais dès mon arrivée à Châteaudun.

Ce village était un gros centre de colonisation où tout était soumis à la loi du colon.

La vie indigène constituait une sorte de transposition en terre étrangère. Elle était vide de tout contenu original, authentique, comme une chose artificielle représentant quelque chose mais n'étant pas cette chose.

Personne n'invita le jeune adel qui arrivait et ne trouvait pas même où se loger. Mon matelas me tira heureusement encore une fois d'embarras.

Je l'étendis sur un banc dans la salle d'archives de la mahkama. Et il y avait dans le village une vieille juive qui vivait et faisait vivre son ivrogne de mari, en tenant une sorte de pensionnat pour les petits employés du lieu, les petits chaouchs des colons, à qui leurs moyens ne permettaient pas de manger au restaurant européen.

Elle était au demeurant, bonne cuisinière. Je devins son pensionnaire.

A la mahakma, le bachadel ne dessoûlait pas. L'autre adel se promettait d'atteindre le plafond : devenir cadi.

C'était son unique sujet de conversation. Le cadi n'avait d'autre but que d'augmenter le nombre d'hectares qu'il achetait annuellement, avec les sur-honoraires du bakechich, dans la région de Guelma dont il était originaire.

Quand l'administration, pour récompenser ses hautes vertus morales, lui décerna un jour la Légion d'honneur, on le ramena chez lui de la cérémonie ,sur une brouette, ivre-mort.

En dehors de mon travail, je recherchais la société d'un oukil judiciaire d'origine constantinoise, d'un khodja de commune mixte dont les fils étaient plus âgés que moi, d'un auxiliaire médical, d'un employé de banque.

On se retrouvait tous les soirs, sur la terrasse du café tenu par un couple d'origine maltaise.

La femme était aguichante. Et le groupe amoureux consommait pour ses beaux yeux de l'anisette jusqu'à neuf heures du soir. Puis chacun se retirait en rotant son ivresse.

Comment me suis-je conservé dans ce milieu ? Dieu seul le sait.

Parfois, je m'évadais dans un café tenu par un « colon » arabe, préférant la natte et le domino. Là, j'avais une autre société où l'on jouait la ronda jusqu'à minuit, cependant qu'un postier racontait des histoires de fantômes qui auraient enrichi l'œuvre de Conan Doyle.

Le postier avait un art d'affabulation qui dépasse l'imagination.

Toute la vie culturelle de Châteaudun se résumait en rots d'anisette, en jurons des joueurs de ronda et en histoires de fantômes.

Seule ma restauratrice juive me rappelait quelque chose d'humain dans ce milieu déshumanisé. Et je crois qu'elle percevait mes pensées secrètes. De temps en temps, elle me demandait ce que je voulais manger. Et elle était désolée de mon indifférence gastronomique, quand je lui répondais :

— Oh ! vous savez, votre cuisine est excellente, je n'ai pas de goût particulier.

A la fin, je n'y tenais plus. Un incident survenu avec le greffier corse de la Justice de Paix, mortifié qu'un « indigène » ne le saluait pas dans la rue - ce que je ne faisais plus en effet ayant remarqué que lui-même ne répondait pas à mon salut -, apporta la goutte d'eau qui fit déborder la coupe.

Le greffier s'était permis de convoquer dans son bureau tous les membres de la mahakma, l'un après l'autre.

Il m'appela en dernier. Je trouvai le cadi et le bachadel debout devant son bureau. Je pris sur-le-champ ma résolution : démissionner mais auparavant donner à l'individu une leçon.

L'incident prit la dimension d'atteinte à la souveraineté nationale. Le parquet de Constantine s'en mêla. Et je donnai effectivement ma démission.

Une étape de ma vie était finie.

⁂

Mon beau-frère, le mari de ma sœur aînée, montait un moulin dans la région de Tébessa.

Il s'était associé pour cela avec le caïd du douar Guessas.

Mon retour, à Tébessa, où je ramenais la question : que faire ? donna à l'association un troisième sociétaire et lui ajouta une corde : Nous décidâmes pour les besoins du moulin et aussi pour le bénéfice mirifique qu'on escomptait d'une affaire de transports en commun, d'acquérir à terme une camionnette Citroën.

La camionnette et le moulin s'aidant mutuellement pour nous permettre de répondre ponctuellement aux échéances des traites, nous fîmes une bonne année.

Mais quiconque a une certaine expérience des tendances du commerce indigène en Algérie, sait qu'il est sujet à des épidémies. Si quelqu'un monte un café et réussit, tout le monde se lance dans l'industrie du café. Si le salon modernisé d'un indigène prospère, tout le monde devient coiffeur.

L'épidémie de la camionnette et du moulin s'était donc mise à sévir dans la région de Tébessa.

Et nos concurrents avaient l'avantage de l'expérience acquise. Au lieu de monter un moulin à essence, il valait mieux l'équiper en diesel à mazout.

Or l'année 1929 fut une catastrophe commerciale mondiale. Les cours dégringolèrent spécialement dans le domaine du produit colonial : laine, peaux, céréales etc...

Nous étions fatalement touchés. D'autant plus que l'essence maintenait son cours, tandis que l'orge - c'est-à-dire notre monnaie de paiement - puisqu'on pratiquait, selon la coutume, la « mouture à façon », ne couvrait plus les frais du carburant.

Avec mon beau-frère je posai donc le problème. Il n'y avait que deux solutions : voler le client sur la façon, c'est-à-dire lui prendre, en plus du dixième d'usage sur la quantité de céréales moulues, une portion pour faire une marge de bénéfice, comme firent la plupart des autres moulins, ou bien céder le nôtre à quelqu'un qui saurait mieux que nous s'adapter à la situation.

Je me rappelle, presque comme d'aujourd'hui, ce dialogue sur un tas de sacs d'orge sous les poutres du moulin :

— Je ne peux pas voler...

— Moi non plus, je ne peux pas voler.

On décida alors de céder le moulin à notre associé, le caïd. On gardait la camionnette pour mon beau-frère qui avait appris, entre-temps, à conduire. Et, dans la situation où nous étions, je pensais à lui plus qu'à moi-même parce qu'il avait des enfants.

Tébessa m'étouffait. J'avais horreur du nadi, de Bahi, de ses histoires et de moi-même.

Je trouvais parfois une diversion, en allant passer quelques jours au Douar Larneb chez mon ami le caïd Lakhal.

Ces sorties me faisaient beaucoup de bien mais ne résolvaient pas mon problème.

Des semaines passèrent. Même des mois. J'eus l'occasion, avec le caïd Lakhal, de faire une assez longue sortie dans cette partie de la région tébessienne où commence le Sahara. J'en revins noir comme un charbon.

C'était l'été 1930.

A Alger, l'administration préparait les fêtes du centenaire. Une polémique était engagée aux Délégations financières sur l'emploi du budget affecté à ces fêtes. La population réclamait son utilisation pour l'édification d'écoles. Les colons ne l'entendaient pas de cette oreille. Et le gouverneur Bordes lequel - dirent les mauvaises langues - s'en était réservé une bonne partie pour son usage personnel décida d'utiliser le reste pour la reconstitution des costumes militaires de 1830 pour faire le défilé de la journée du centenaire.

Ce jour-là, j'avais décidé de ne pas sortir de chez moi. J'entendis la fanfare traverser la ville. La nuit, tandis que ma grand'mère égrenait son chapelet et que ma mère, couchée sur le dos depuis sa maladie, contemplait à son habitude les étoiles du beau ciel tébessien, je vis de notre terrasse s'élever les étoiles filantes qu'on allumait sur la place de la Casbah.

L'Algérie entrait dans le second siècle de colonisation.

A l'époque on lisait « Un Homme se penche sur son passé ». Je ne sais plus quel est son auteur. C'était le prix Goncourt de l'année. Je lus aussi, de je ne sais qui « Partir, c'est mourir un peu ».

Je décidai de partir...

Cette fois-ci ce n'était pas une nostalgie du lointain, mais une résolution. Je cachais mon projet à ma mère. Mais on ne cache rien au cœur d'une mère.

Un soir, alors que je rentrais, elle m'appela de sa chambre. Elle était étendue sur son lit puisqu'elle ne pouvait plus être que debout sur ses béquilles ou couchée. Mon père était assis sur une chaise à son chevet.

— Seddik, me dit-elle, tu veux partir ?

Je demeurai silencieux.

— Alors va, ajouta-t-elle, à Paris poursuivre tes études. Mon père continua sa pensée :

— Tu sais que Ben Stiti après avoir fait la médersa comme toi, a fait une année à l'école des Langues orientales. Et il a été ainsi dispensé du baccalauréat, pour s'inscrire à la Faculté de Droit.

Ma mère reprit :

— Nous t'enverrons ce qu'il te faut par mois.

Trois jours après, je prenais le bateau à Bône.

Fin de la première partie.